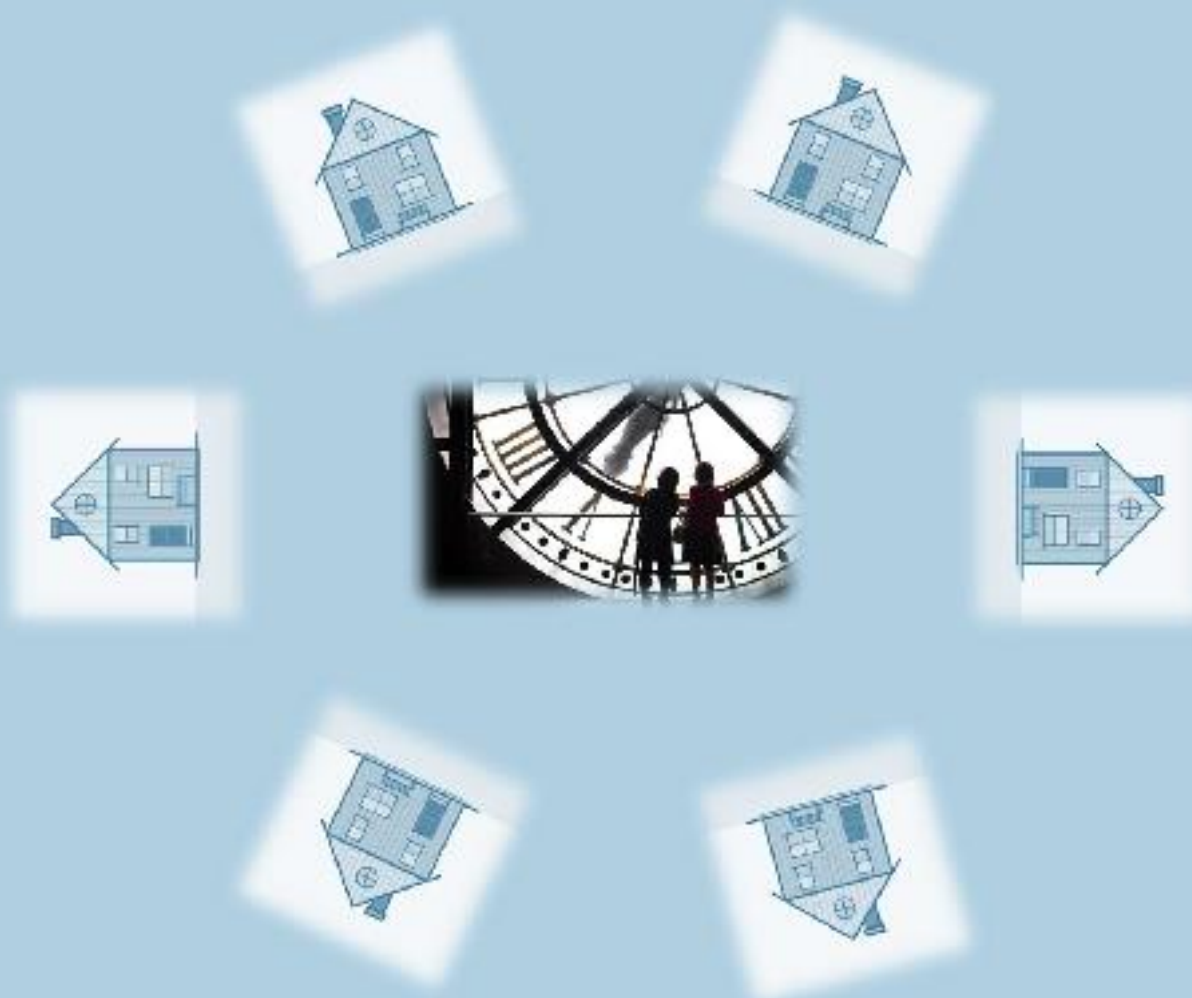


L'école à contretemps

L'école à contretemps

Le confinement du printemps 2020 vécu par les professionnels



L'école à contretemps

Le confinement du printemps 2020 vécu par les professionnels

Textes recueillis par le comité de lecture de la revue *Psychologie & Éducation* de l'AFPEN

Directeur des publications : Laurent Chazelas

Secrétaire de la revue : Martine Nonne Barrault

Comité de lecture :

Catherine Allali
Karim Boudjemaà
Christiane Esposito
Anne-Sophie Gourvennec
Françoise Ichard
Suzanne Lavarenne
Catherine Mandouze
Caroline Rouillet-Vayssettes

SOMMAIRE

INTRODUCTION

La relation aux familles est le pivot de mes journées – Annie – Professeure des écoles en CP

Et les phasmes, qui va s'en occuper ? – Karine – Professeure des écoles – CP

Submersion par la vague du tsunami ! – Clotilde – Psychologue EN EDA

Témoignage – Claudine – Médecin de l'Éducation nationale

Conséquences professionnelles et personnelles du confinement – Catherine – Psychologue EN

Le jour où j'ai perdu mes élèves – Nathalie – Directrice d'école

Ne pas rester seul – Bertrand – Psychologue EN EDA

Questionnement sur la place des psychologues – Claude – Psychologue EN EDA

Une psychologue au temps du COVID. Penser collectif, agir individuellement... – Patricia – Psychologue EN EDA

Conseiller pédagogique, un métier en mutation – Claire – Conseillère pédagogique départementale ASH

Témoignage – Isabelle – Enseignante spécialisée, chargée de l'aide à dominante pédagogique en REP+

Le travail d'enseignante spécialisée pendant le confinement dans une école de REP – Sylvie – PE spécialisée chargée des aides pédagogiques

Face à l'inédit, retrouver des repères – Françoise – Psychologue EN EDA

Témoignage – Chantal – Médecin conseiller technique DSDEN

Psychologue de l'Éducation Nationale et COVID – Johanna – Psychologue EN EDA

S'adapter et faire au mieux – Gabrielle – Professeure des écoles – CM1

L'aide relationnelle pendant le confinement – Patricia – Enseignante spécialisée chargée des aides relationnelles

Bruits de vie – Myriam – Psychologue EN EDA

Ne me quitte pas – Kheira – Psychologue clinicienne en MECS (Maison d'enfants à caractère social)

Journal de bord d'une psychologue confinée – Christine – psychologue EN EDA

Vous avez dit « continuité pédagogique » ? – Carole – Professeure des écoles – CM1

Journal de bord d'une psy EN EDA confinée – Fanny - Psychologue EN EDA

Témoignage d'une psychologue au pays du confinement – Monick – Psychologue EN EDA

Témoignage – Sophie – Enseignante en REP, dans une classe de CP dédoublé

Comment la continuité pédagogique interroge la notion de lien : avec les familles, entre collègues... – Lise – CPD, conseillère pédagogique départementale mission maternelle

Vers une discontinuité pédagogique – Johanna – Psychologue EN EDA

Témoignage – Hélène – Professeure des écoles dans une école rurale

Un jour sans fin, ou l'histoire d'un médecin scolaire confiné – Christine – Médecin de l'Éducation nationale

Le temps suspendu – Anne-Sophie – Psychologue EN EDA

Quelques réflexions sur la période de confinement – Monique – Psychologue EN EDA

Engagement et pragmatisme – Pascale – IEN maternelle

Témoignage – Laurence – Psychologue EN EDA

Rester confiné commence à me monter à la tête – Richard – Psychologue EN EDA

Introduction

Nous vivons, à l'automne 2020, la deuxième vague de l'épidémie de la Covid-19 au rythme des différentes restrictions qui s'imposent à nous, pour l'instant sans pouvoir vraiment enrayer l'épidémie. Ce recueil est un retour sur le premier confinement qui a connu la fermeture des écoles du 16 mars au 11 mai 2020, hormis pour les enfants des soignants et des travailleurs indispensables. Durant ces huit semaines, missionnés pour assurer une « continuité pédagogique », les professionnels de l'école ont entraîné avec eux les élèves et leurs parents dans une expérience sans précédent. Dans l'effervescence de la vie associative de cette période, le comité de lecture a entrepris de saisir et de mettre en forme ce qui se passait, de rassembler ce qui s'exprimait de façon fugitive en particulier sur les réseaux sociaux. Quelques enseignants, directeurs, psychologues, formateurs, médecins, IEN du premier degré, ont été invités à partager leur expérience. Les témoignages recueillis ont été publiés sous forme de « morceaux choisis », ou entiers pour quelques-uns dans les numéros de juin et de septembre 2020¹ de la revue *Psychologie & Éducation*. Chaque écrit engagé et sincère, teinté d'humour ou de gravité, a été accueilli avec étonnement et ravissement. Plusieurs auteurs ont fait un retour sur cette expérience d'écriture qui a demandé de se « poser » pour organiser sa pensée.

Voici rassemblé dans ce document l'ensemble des textes reçus. Nous les adressons d'abord aux auteurs à qui nous renouvelons nos remerciements, et à tous nos collègues qui nous feront l'amitié de les lire. Leur recueil sur le vif ne permet pas d'en faire une analyse rigoureuse, ni de « tirer des leçons » de ces huit semaines « d'école sans école ». C'est un florilège de témoignages, chacun comme une lucarne ouverte sur cette « drôle de période », à prendre comme un partage.

Ce que nous disent les témoignages

Pour tous, le cadre de vie a volé en éclat et la rupture a été brutale. Il a fallu sortir de la première sidération et retrouver des repères pour garder un espace pour vivre et penser sa vie. S'adapter, faire autrement ont été la règle, en prenant du recul pour rassurer et créer, ou en allant au contact et en s'engageant dans l'action plus rapidement. L'institution mise à nu a perdu son armature. Chacun a dû tisser et retisser son enveloppe professionnelle et institutionnelle, et dès le début, il apparaît que c'est le lien qu'il faut préserver à tout prix.

Dans le lieu d'habitation devenu lieu de travail, tout se bouscule dans le même espace où il faut différencier vie privée et vie professionnelle. Et c'est surtout en recomposant le temps que le cadre a pu se reconstruire. Entre « le dehors qui se fige et le dedans qui vit », le temps suspendu a apporté son lot de paradoxes avec le vécu d'un confinement chronophage et énergivore dans un contexte ralenti. Nous sommes passés de l'autre côté du miroir comme dans *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, dans un monde inversé dans lequel « il faut courir pour rester sur place ». Au plan émotionnel, l'inquiétude est présente, liée à l'incertitude, à la culpabilité, à la peur du virus et de la mort ; le tourbillon du début fait place à quelque chose de lancinant, parfois un sentiment d'abandon et d'impuissance. Mais il y a aussi le recours à l'humour pour

1 L'école à contretemps (1) et (2). *Psychologie & Éducation* 2020-3 et 2020-4.

lutter contre le confinement de l'esprit, à l'innovation qui a permis de reprendre la réflexion et de trouver du sens à l'action.

La découverte pour beaucoup du télétravail a été l'occasion d'un apprentissage vivifiant, même si très vite la classe en distanciel a montré ses limites. Les outils informatiques ont permis de rompre l'isolement et de trouver des appuis. Les réseaux sociaux ont révélé des solidarités avec parfois quelque chose de compulsif à limiter. Nous nous sommes déconnectés de notre univers pour nous reconnecter autrement, dans le souci de garder contact avec l'essentiel.

Des différences entre les métiers

En contact direct avec les familles, les enseignants se sont trouvés pris de suite dans la demande du ministre. L'enjeu a été d'assurer sa mission en créant soi-même les moyens d'y parvenir. Les problèmes techniques surmontés, faire la classe à la maison a nécessité d'entrer dans l'espace familial et d'ajuster la relation sans être intrusif. Très vite, garder le lien et ne pas perdre d'élèves a pris le pas sur les contenus pédagogiques. Le confinement a modifié les représentations : les parents ont découvert la partie invisible du métier d'enseignant, et les enseignants ont été touchés par les conditions de vie de familles très éloignées des attendus de l'école.

Pour d'autres métiers, PE spécialisés, conseillers pédagogiques, médecins et psychologues, moins en lien quotidien et direct avec les élèves, c'est un malaise au début qui est exprimé, avec l'impression de ne pas en être, de ne plus être utile. Comment faire avec la non demande ? Ce premier temps de désarroi s'est doublé d'un soulagement, en particulier chez les psychologues, de pouvoir lâcher la fuite en avant dans laquelle ils sont pris de façon chronique. La solution pour retrouver une place a été d'inventer de nouvelles relations et se mettre à disposition pour aider les enseignants en première ligne avec les parents et les enfants. Ce ne fut pas si facile, pour les psychologues : selon les circonscriptions, certains furent l'objet de sollicitations, alors que d'autres furent oubliés ou carrément mis à l'écart. L'analyse du questionnaire², proposé aux psychologues du premier degré montre la vacance de leur place, pas encore vraiment instituée au sein de l'école.

Pour d'autres métiers directement en lien avec la chaîne hiérarchique, directrice ou IEN, les témoignages expriment un vécu de situations paradoxales et épuisantes. Ordres et contre-ordres se sont succédés, nécessitant à chaque niveau de jongler entre les exigences venues de plus haut et leurs mises en œuvre. Colère et découragement alternent ; le récit de Nathalie, directrice, face à l'arrivée du protocole sanitaire de 63 pages à mettre en place en quelques jours en est une illustration. Quant aux IEN, des quatre présentes au départ dans le projet, les trois en charge de circonscription ont déclaré forfait pour cause d'épuisement professionnel ou de malaise important lié à la position dans l'institution.

Les témoignages recueillis viennent de personnes qui se sont engagées pour surmonter la crise liée au confinement. Nous savons aussi qu'un certain nombre de professionnels de l'école ont continué à travailler sur le modèle de « l'école à l'école », produisant une grande solitude et de la souffrance qui a transformé pour certains la crise en véritable traumatisme. À l'opposé, dans les témoignages présentés, chaque professionnel raconte comment il s'est adapté au mieux pour

² Psychologues EDA et crise sanitaire : analyse d'un questionnaire, in *L'école à contretemps, Psychologie & Éducation* n° 2020-4, p 31-45.

assurer sa mission, et laisse percevoir les faiblesses personnelles qui lui font dire à un moment « je n'y arrive pas, c'est difficile ». Pourtant, chacun a persévéré, et on remarque alors que chaque situation est résolue en tenant compte des détails du contexte et en observant les conséquences sur les personnes. Ce travail au cas par cas est une véritable mise en œuvre concrète de la notion de *care*, défendue en particulier par Cynthia Fleury. Le *care* apparaît ici comme un outil pertinent pour comprendre ce qui s'est passé : prendre en compte les vrais besoins des personnes, leur demande, pour que leur vie se passe mieux. Il ne s'agit pas de bons sentiments, ni de dire à l'autre ce qu'il doit faire, ou vouloir le rendre heureux. Le point commun des témoignages est cette attention vraie portée aux autres qui a fonctionné comme valeur première. Éthique de la sollicitude, du prendre soin des personnes dont on a la charge et de ceux qui prennent soin.

L'éducation est un bien précieux comme la santé et l'économie. Le confinement a montré que la relation n'est pas un « en plus » au fonctionnement institutionnel mais qu'elle en est le moteur. Dans notre société en quête de profits immédiats, il est urgent d'aborder les problèmes en définissant des priorités qui ne seraient pas qu'économiques.

Le comité de lecture



« Je suis reconnaissante au comité de lecture de l'AFPEN de questionner les psychologues et de les amener à témoigner de leurs pratiques professionnelles dans ce temps de crise sanitaire. Car bien sûr, témoigner c'est aussi se questionner, être à la fois le sujet et l'objet de son questionnement. Témoigner, c'est chercher à faire du lien dans cette période où tous les repères personnels et professionnels sont mis à mal. Témoigner individuellement, c'est aussi aider à réfléchir à l'état de la profession, à celui de nos besoins et des besoins qui seront à combler dans l'après-crise...»

Patricia – Psychologue EN EDA

LA RELATION AUX FAMILLES EST LE PIVOT DE MES JOURNÉES

Annie – Professeure des écoles en CP

Après deux semaines et demie de confinement

Je travaille avec ma collègue de CP. On se répartit les préparations et on met en commun. Les débuts ont été difficiles. On a été confrontées à beaucoup de problèmes techniques : les boîtes pro étaient saturées, ça « plantait », l'ouverture et le renvoi des mails étaient très longs, parfois impossibles selon l'heure de la journée. On a trouvé des solutions techniques et la communication avec les familles s'est améliorée.

En quittant les enfants à la veille du confinement, on avait donné le travail à l'avance pour toute la semaine. Ça a été panique générale : les parents ne savaient pas comment faire ; on passait un temps fou à expliquer, c'était submergeant pour tout le monde. Il a fallu tout reconsidérer. Maintenant, on envoie les réponses et les corrections en même temps que le travail. Ça rassure et c'est plus léger pour tout le monde. Et puis il a fallu trouver comment faire pour que ce que l'on envoie soit accessible à toutes les familles car certains n'ont que le téléphone. Pour ces quelques familles, il m'est arrivé d'aller faire des impressions à l'école, puis de déposer les documents dans la boîte aux lettres à l'occasion d'un déplacement personnel ou, pour les familles hors commune, j'ai fait une remise en direct lors d'un rendez-vous convenu (en respectant les consignes sanitaires évidemment !).

Maintenant, c'est organisé : tous les soirs, envoi par mail du programme pour le lendemain avec la déclinaison d'un « pas à pas » pour chaque activité : de la lecture, une fiche « défi » en français, qui mobilise les compétences transversales, avec par exemple des « mots tordus », des devinettes, etc. On invente tout en fonction de la lecture. Par ce biais, on leur fait travailler un peu de tout. Pour les maths, on a le support du fichier que les enfants ont emporté. On essaie aussi que cela soit attrayant pour les enfants et moins hermétique pour les parents. Les familles nous renvoient ensuite ce que les enfants ont fait (photos/scan) avec des commentaires sur les réussites, les difficultés...

Les préparations prennent du temps pour les fiches en elles-mêmes, mais surtout pour les fiches outils et les « pas à pas » qui expliquent aux parents comment expliquer aux enfants. Il faut choisir des mots pas trop techniques, aller à l'essentiel pour que ce soit facile pour les parents, et en même temps, il faut utiliser des repères que l'on avait en classe pour que les enfants s'y retrouvent. Quand j'envoie le courrier du programme aux familles, j'écris toujours un petit encouragement, un trait d'humour, des petits mots qui ont très vite accroché et généré des dialogues. Un lien s'est créé entre moi, l'enseignante et les familles. C'est un va-et-vient quotidien. Je m'applique à répondre à chacun en personnalisant le plus possible mes réponses.

En fait je réalise qu'avant, on se croisait tout le temps sans se dire grand-chose, maintenant que nos vies sont en parallèle, on arrive à échanger beaucoup plus. Certains me confient leurs satisfactions ou leurs inquiétudes par rapport au travail scolaire... ou me racontent aussi ce qu'ils font en famille. Il y a beaucoup de retours touchants dans ces contacts quotidiens ; les parents disent que nos échanges leur font du bien et ça motive, ça donne du courage... c'est tout à fait inattendu. Parfois certains me téléphonent quand il y a besoin d'aide pour le travail, et quelquefois, ils ne me laissent pas parler avec leur enfant car ils ont envie de parler.

Une famille m'appelle tous les jours, leur fille a un problème de santé et ils sont strictement confinés, ils n'ont aucun contact extérieur et ne voient personne, quelqu'un leur dépose les courses... ils me parlent aussi pour avoir un lien avec l'extérieur.

Une maman m'a parlé des cauchemars de ses enfants depuis le confinement. Du coup, j'ai envoyé le *Petit Quotidien* sur ce thème à tout le monde. Ça a déclenché des discussions dans les familles, des enfants ont exprimé leur colère, d'autres ont dessiné leur vision du virus. Ces allers retours en partage me touchent ; en fait, je crois qu'ils m'autorisent une place que j'ai perdue en quittant la classe. Il y a aussi des retours des familles sur le travail de l'enseignant qui me font sourire : « On ne sait pas comment vous faites avec toute une classe parce que nous avec un c'est difficile ! »

Toutes les familles ont répondu à la communication proposée. Sauf une... aucun retour par mail. J'ai dû un peu insister pour savoir au moins s'ils recevaient mes messages. Ils ont renvoyé le travail de la première semaine, sans commentaire, juste une pièce jointe... je ne sais pas comment je vais faire. Le problème, c'est de rester accessible pour les familles. La plupart des parents travaillent soit à leur domicile, soit sur leur lieu de travail. On ne peut pas ne pas en tenir compte. On voudrait que le moment de scolarité soit un moment partagé agréable entre parents et enfants même si c'est un moment obligé ; on voudrait que ça ne soit pas un moment générateur de conflit...

La communication avec les familles s'installe parfois par des biais inattendus. Pour une famille, par exemple, le déclencheur a été un gâteau. Nous avons envoyé une recette de gâteau en forme de poisson pour le 1er avril. Une maman qui n'avait pas encore renvoyé le travail, a envoyé une photo du gâteau fait avec son enfant et a glissé au passage, « il n'arrive pas à faire ça »... Du coup j'ai renvoyé des explications et après, la communication a été régulière. Cinq autres familles sont en contact mais ne renvoient pas le travail. Les parents n'ont pas le temps : ils sont en télé travail et il y a d'autres enfants dont il faut s'occuper.

Ce qui est positif c'est qu'avec cet échange quotidien, il y a de la confiance qui s'installe. J'ai eu par exemple, un entretien téléphonique avec des parents. La famille était hostile et opposée aux propositions d'aménagements de la scolarité. Je leur ai envoyé le compte-rendu de la réunion qui avait eu lieu juste avant le confinement. Et là, maintenant, ils sont plus à l'écoute, ils ont des demandes et sont moins sur la défensive. Avec ce papa, il y avait des éclats de voix à chaque rencontre, aujourd'hui, on a eu une conversation posée sans qu'il se mette en colère. Je me disais aussi que comme on est tous sur un plan humain d'égalité, enfermés chez soi, ça réduit peut-être la distance institutionnelle pour les familles pas à l'aise avec l'école ?

La relation aux familles se construit, se met en place. C'est le pivot de mes journées. C'est sûrement étonnant de le formuler comme ça, mais ça fait quelque chose de très doux, au milieu de ce contexte si étrange et irréel... J'imagine que c'est à cause de la perte des relations avec l'extérieur ; le tissage improvisé de ces liens a un côté réconfortant.

Avec les collègues de l'école, la communication est plutôt réduite pour l'instant. Une fois par semaine, un collègue envoie un petit coucou par mail et on échange un peu. On est tous submergés par les allers retours avec les familles, les préparations. Le directeur de l'école nous téléphone de temps en temps, nous tient informés administrativement comme d'habitude par courriel. L'équipe de circonscription a créé un forum « continuité pédagogique » avec des pistes un peu dans tous les domaines.

Nous sommes au milieu de la 3ème semaine et ça va mieux. On commence tous (parents, enfants, enseignant) à prendre nos repères. Je passe la journée de 9h à 19h sur l'écran avec une pause d'une heure à midi. Je maintiens le lien régulier en veillant à ne pas mettre de pression

aux parents. C'est intéressant, mais on ne fait pas tout ce qu'on fait d'habitude, on ne peut pas avoir les mêmes exigences qu'en classe.

Fin 4^{ème} semaine :

Les trois premières semaines, c'était « tout feu tout flamme », il fallait surmonter les problèmes techniques, improviser cette « continuité pédagogique ». Le fait d'être dans l'agir, de franchir chaque étape un peu comme dans une course d'obstacles, me faisait positiver. Maintenant les vraies difficultés émergent. Cette attente que nous avons que les parents prennent le relais pour l'école est difficile. Cela provoque des tensions entre enfants et parents, quelquefois même de la détresse, sauf pour les enfants « en grâce » avec l'école !

Notre première mission, à nous les enseignants, c'est de réduire les inégalités scolaires. Ça nous talonne au quotidien. Mais quand on est sur le terrain, on peut lutter contre. Mais là, tout file entre nos claviers. La distance, l'enseignement par intermédiaires interposés nous laissent peu de possibilités, voire pas de possibilité (quand on a perdu le lien avec les familles) pour essayer d'inverser la tendance quand c'est nécessaire. C'est désarmant.

Cela me rappelle quand je travaillais à B, dans un quartier très défavorisé. J'avais un CP dans lequel étaient regroupés 17 élèves en grande difficulté. Avec la psychologue, nous avions des rencontres une fois par mois avec les parents sur le thème des devoirs. La barrière, la distance qu'il y avait avec certains parents par rapport à l'école, je la retrouve dans ce contexte.

Par exemple, un papa (se disant lui-même en rupture avec l'école) m'a expliqué combien il voudrait que sa fille réussisse. Il lui fait faire des exercices sur des notions qu'on n'a jamais abordées et il ne comprend pas pourquoi elle n'y arrive pas. Il avoue qu'il s'énervait et qu'il se fâchait, même s'il sait que ça ne sert à rien. Il se dit en échec sans comprendre pourquoi, ce qui provoque de nombreux échanges par mail ou au téléphone. Je valorise le fait qu'il fasse travailler son enfant et sans être frontale, j'essaie de le guider pour qu'on arrive à se rejoindre, mais il reste sur ses positions et me dit qu'il ne lit pas les fiches « mode d'emploi ». Dans cette famille, la maman est plus à l'écoute. Quand elle ne sait pas comment s'y prendre, elle me laisse travailler avec l'enfant par téléphone. On a pu parler. Elle m'a dit « ça ne ressemble pas à ce qu'on faisait à l'école ». J'ai expliqué que oui, maintenant, les enfants découvrent le savoir, alors qu'avant on privilégiait sans doute davantage les apprentissages mécaniques. C'est difficile de toucher ces familles. C'est un long et délicat processus.

Cette quatrième semaine traduit aussi une lassitude de tout le monde. J'ai bien ralenti le travail et propose des intermèdes plus ludiques de temps en temps. Si le confinement perdure au retour des vacances, il faudra que je trouve d'autres moyens de travailler, surtout avec les élèves les plus en difficultés ; il faudrait que je puisse échanger directement avec eux.

Pour environ 70% des enfants, il y a un lien quotidien, beaucoup de « merci » et beaucoup de questions : « Est-ce que c'est normal que mon enfant se trompe là ? » « Pourquoi il ne veut pas se mettre au travail ? » « C'est comme ça en classe ou il fait exprès ? »... Je rassure, je réponds que c'est normal à cet âge et module en fonction de ce que je connais de l'enfant dans ma relation pédagogique avec lui... C'est au cas par cas. Le fait de les faire travailler eux-mêmes les a positionnés autrement, il y a une prise de conscience. Ils sont en situation de vivre au quotidien ce dont on leur parle d'habitude sans qu'ils en mesurent la réalité.

Sinon, il y a toujours la famille très confinée qui appelle tous les jours, et la famille en rupture qui ne m'a pas recontactée depuis que je les avais sollicités en fin de première semaine. Pour

les enfants en garde alternée, je remarque que le travail est renvoyé quand ils sont chez la maman, et pas chez le papa...

Fin de la semaine 6 et début des vacances

Cette semaine, tout le monde était soulagé, libéré à l'approche des vacances. Il y a eu un ralentissement dans les envois des travaux des enfants. Les parents ont dit que c'était devenu difficile de les mettre au travail, de structurer la journée, parce qu'ils étaient sans doute fatigués mais aussi parce que normalement le lieu des apprentissages, c'est la classe. C'est difficile d'être motivé à la maison, d'être concentré. Certains finiront pendant les vacances.

J'ai repris contact avec les cinq familles en télétravail ; elles m'ont dit là où c'était difficile. On a pu faire le point. On a continué les échanges avec la famille en difficulté. Le papa s'est mis en retrait, ça le bouleversait trop. Il voulait tellement que sa fille réussisse. Dès le début du confinement, il a voulu tout maîtriser à sa façon. Mais ça n'a pas marché. Il a préféré laisser sa femme prendre le relais et nous avons un contact téléphonique quotidien, c'est plus facile. Il faudra qu'on reparle quand-même de tout ça ensemble parce que ça a ravivé des choses douloureuses pour ce papa. La famille qui ne répondait pas ne répond toujours pas. Le numéro de téléphone n'est plus attribué. J'en ai parlé au directeur, c'est très inquiétant.

Pour les vacances, j'ai envoyé des suggestions d'activités pour « 15 jours de vacances confinées ». Il y a 15 thèmes, déclinés en 15 activités pour dessiner, cuisiner, jardiner, écouter, etc. Il y en a pour tous les goûts selon ses envies et si on a envie ! J'ai eu des retours positifs des parents sur cette période de scolarité inédite. Mais la plupart des familles ont hâte que l'école reprenne, même si parents et enfants sont inquiets et redoutent le déconfinement.

« Pendant le confinement, pour la grande majorité des élèves, le lien enseignant-parent-enfant est proposé par l'école. Il va complètement changer les points de vue de chacun. C'est un peu le monde à l'envers ».

M. Bromet-Camou – L'école à la maison n'est pas l'école à la maison.
Psychologie & Éducation n° 2020-2, p 52.

ET LES PHASMES, QUI VA S'EN OCCUPER ?

Karine – Professeure des écoles – CP

Jeudi 12 mars au soir, c'est annoncé : TOUTES LES ECOLES DE FRANCE ferment pour 15 jours.

8h 10 à l'école le vendredi, c'est l'effervescence, nous n'avons pour le moment aucune information. Que dire aux parents ?

8h 30 nous consacrons plus d'une demie heure à parler du coronavirus, je rassure les élèves, réponds à toutes les questions. On se retrouve dans 15 jours. Très naïvement je pensais que dans 15 jours, nous serions à l'école. Il est 16h 30, et les phasmes, qui va s'en occuper ? Par ailleurs, cela m'inquiète beaucoup d'entendre notre ministre rassurer les familles, alors que moi, je n'ai aucune information, mes collègues sont dans le même état, nous "sommes préparés", préparés à quoi ?

Le soir le concert de Deluxe où nous devions aller est annulé, je propose aux amis de venir à la maison pour se voir, boire un verre. Et on discute de la situation, ils s'interrogent « Comment je vais faire pour faire classe à mes 3 enfants, ils sont petits et moi l'activité de la ferme ne va pas se mettre en pause durant 15 jours ». Fanny qui a des enfants plus grands s'inquiète également mais plus pour l'ambiance dans la maison pendant qu'elle est au travail. Avons-nous assez de nourriture « Oui comme ta mamie t'a toujours obligé à avoir des réserves en cas de guerre, tes placards sont pleins ». Comment va ma famille, mon petit frère Maël vit seul, je lui propose de venir, nous communiquons par le biais d'un groupe WhatsApp. Les infos circulent vite, on s'inquiète pour Margot qui vient d'ouvrir un resto.

Le lundi, je regarde sur le CNED, pour créer un espace de travail, tout est saturé, je reprends à ma façon. Je crée un dossier « La classe à la maison ». Je mets plusieurs heures à préparer la journée du lundi, j'ébauche celle du mardi plus rapidement. Comment faire pour les élèves fragiles ? On a choisi de communiquer par mail avec les familles en attendant de mettre autre chose en place. Dans le mail, j'avais demandé aux parents de me répondre par un message très court pour être sûre de la bonne réception. Lundi 10h je n'ai que très peu de retour, Je prends mon téléphone et appelle toutes les familles : « Les enfants sont chez leur père avec la belle-mère qui gère les devoirs », « Non je ne consulte jamais mes mails », « Je travaille je verrai ça ce soir ». Je me rends compte que malgré la situation de crise les familles n'ont pas un intérêt égal à l'école.

Mardi matin, comme lundi je m'inquiète de savoir si les familles ont reçu le mail, j'ai des retours me disant qu'il manque des pièces, je vérifie et je renvoie le message pièce par pièce, c'est épuisant. Je continue à essayer de me connecter à différents sites pour inscrire ma classe, j'y passe un temps fou pour un résultat nul. Heureusement, nous communiquons avec les autres enseignants sur un groupe WhatsApp. L'équipe sur le front est celle avec laquelle je partage le quotidien à l'école. Nous sommes quatre, nous allons pouvoir nous organiser, je connais mes collègues, et les apprécie depuis septembre, nous avons passé le temps de politesse et nous nous parlons sans détour, personnellement ça me simplifie la vie. Nous avons tous nos contraintes à la maison, chaque profil est unique, je sens que nous formons une équipe solide, que chacun prend en compte les contraintes physique, psychique de chacun.

Jeudi matin, j'arrive à contacter Ethan et Myriam et faire le point avec eux, c'est difficile pour Ethan, les parents ne peuvent ouvrir les documents, j'ai l'impression de l'avoir déjà perdu. Je me sens impuissante, démoralisée...

Vendredi, je téléphone à Myriam, elle n'a pas travaillé depuis le début de la semaine, elle dit que ses parents ne comprennent pas et du coup elle ne fait rien. On fait la lecture par téléphone, je trouve que ça fonctionne plutôt bien. L'après-midi je décide d'appeler les trois élèves en difficulté face à la lecture. Les parents de Léo travaillent et les relations sont tendues avec leur enfant. Je dois jongler au milieu de tout ça pour créer un climat de travail favorable. Je rassure les parents mais je n'ose pas encore leur dire de limiter les temps d'écran pour Léo, j'ai appris par lui-même qu'il jouait à GTA et regardait beaucoup la télévision. Je ne veux pas être dans un positionnement qui ne doit pas être le mien. Je sens ma proposition de faire la lecture par téléphone comme une délivrance, puis je le quitte en lui donnant un travail en autonomie. Pour Iris, c'est différent la maman est systématiquement présente lors du moment de lecture, elle intervient et rit beaucoup quand Iris se trompe, je prends beaucoup sur moi pour ne pas intervenir, la maman est présente c'est déjà ça. Pas moyen de joindre Elias, je laisse un message. Je me rends compte que d'appeler chez les parents dans une situation de confinement, c'est un peu comme rentrer dans leur maison quand tout est en bazar. Ça me décourage un peu, je me sens dépossédée de mon rôle de maîtresse.

Durant le week-end j'allège les documents, dans chaque mail je rassure et encourage les parents. « Vous devez aménager le travail en fonction de vos possibilités et contraintes, en priorité la lecture, l'écriture et les maths », « Vous pouvez étaler sur la semaine ». Je les encourage à m'envoyer des photos sur mon téléphone (les barrières du milieu privé tombent) pour m'assurer qu'ils travaillent.

Deuxième semaine, j'ai simplifié de façon drastique le fonctionnement, je comprends que nous ne reprendrons pas dans une semaine. Mes appels du matin sont attendus avec enthousiasme par les familles comme par les enfants, c'est un petit contact sympa, et je ne les lâche pas. Les CPC et l'IEN se sont manifestés, on a eu des propositions, essentiellement sur des supports numériques, bien loin de la réalité des familles. Des supports en musique, en anglais. Elles ont proposé une sorte de classe virtuelle, avec formation à distance, mais après 15 jours de classe à la maison je ne me vois pas tout changer et de fait la disponibilité numérique est faible dans les familles. J'ai trouvé mon fonctionnement il convient aux parents. Quand les vacances de printemps arrivent, je n'écoute plus de musique, je ne lis plus, j'ai la tête encombrée.

Je prends du recul et me demande si cela sert ce que je fais. Mon esprit critique revient et je m'interroge beaucoup non pas sur ma pratique mais sur la globalité des conséquences de cette catastrophe sanitaire, j'arrive à penser aux pays qui sont en grande précarité, à tous ces enfants dans la précarité, sur les violences dans les familles etc. J'y pensais avant mais prise dans une dynamique, j'y songeais vaguement. Comment construire l'avenir, l'après pandémie, comment amener les enfants à construire leur monde de demain, les sortir du déterminisme social. Le système éducatif français a de grandes lacunes qu'il ne veut pas réellement combler, amenons-nous vraiment les élèves à penser par eux-mêmes ?

SUBMERSION PAR LA VAGUE DU TSUNAMI

Clotilde – Psychologue EN EDA

Jeudi 12 mars 20h : Annonce de la fermeture de tous les établissements scolaires par le Président de la République et ce de la maternelle à l'université.

Vendredi 13 mars : Les écoles de mon secteur ont des allures de ruches, tout le monde s'affaire, court dans tous les sens. À 16h30, les adultes ont l'air sérieux et inquiet, les enfants chargés de toutes leurs affaires scolaires, tristes de se savoir séparés de leurs copains. Pour les plus grands de l'école élémentaire, ils n'ont pas la joie de la sortie des grandes vacances, même s'ils savent que ce confinement représente cinq semaines sans école.

Lundi 16 mars : Dans les écoles, les enseignants s'organisent. On ressent beaucoup d'inquiétude, quant à la mise en place de la permanence pour l'accueil des enfants de soignants que j'élargis d'entrée aux parents travaillant à l'ADMR, dans les ITEP, IME... Peur de ce virus tueur.

Je fais du télétravail car j'ai une enfant de 8 ans. Je réponds aux interrogations des enseignants, et de mes IEN. Je prépare avec les psychologues EDA de mon département deux courriers, l'un à l'attention des enseignants, l'autre à l'attention des familles, comprenant de la psycho éducation en lien avec la situation actuelle inédite, et des coordonnées pour nous joindre. Ce courrier sera envoyé à tous les IEN et sera commun à tout le département.

Nous savions que l'Institution ne penserait pas à nous. Nous avons pris les devants par ces courriers et de fait pris une place puisque tous les pys EDA du département se sont manifestés dans les 48 heures après la fermeture des établissements. Nous nous sommes rendus visibles et avons mis en avant nos compétences de psychologues et non uniquement de psychométriciens. Nous sommes devenus un soutien, l'ASH comme la DSDEN l'ont verbalisé.

Mardi 17 mars : La vague COVID tsunami me submerge et je ne sortirai la tête hors de l'eau que le premier jour des vacances de printemps. Je perds la notion des jours, des dates, des heures les tâches s'enchaînent comme les visio conférences d'ailleurs. J'ai de violentes migraines, mes yeux larmoient, je suis épuisée : COVID 19 ou surmenage et trop de temps écoulé devant des écrans connectés ? À l'heure où j'écris, c'est la seconde hypothèse qui se vérifie.

Je suis en contact avec des familles, des enseignants, les directeurs, les IEN, et tous les partenaires institutionnels. Il s'agit de maintenir le lien avec les équipes et les familles, finaliser les dossiers en cours, répondre aux nouvelles demandes, accompagner des enseignants touchés par l'épidémie, soutenir les directeurs, se retrouver avec les psychologues pour des échanges professionnels, réfléchir avec le médecin et l'AS CT sur les informations à diffuser, et bien d'autres tâches encore que j'ai depuis oubliées.

Et, essentiellement en dehors des horaires de présence, normalement sur le terrain, le travail associatif pour l'AFPEN.

Les nuits sont courtes : levée à 6h pour travailler, rédiger des bilans, avant que la maisonnée ne se réveille, appeler ma fille à 8h30, lui donner les consignes pour le travail scolaire, je me dis que j'ai la chance qu'elle n'ait pas de difficultés d'apprentissage et qu'elle soit suffisamment autonome. Une heure maximum de pause le midi. Il faut aussi m'occuper de mes voisins, des personnes fragiles de ma famille, apaiser leurs angoisses...

Chaque échange, quelle qu'en soit la forme commence par « Bonjour, comment vas-tu ? Comment allez-vous ? » Même la demande la plus anxiogène passe après la prise d'assurance que l'autre se porte bien et que toute demande peut se différer à cause de l'urgence vitale qui plane. Plus aucun échange ne démarre par : « Au fait, tu n'oublieras pas... ». Ils sont de ce fait, plus familiers, plus ancrés dans l'humain que dans l'expertise. Les rencontres par visio sont importantes car elles permettent de s'appuyer sur le non verbal, les appels téléphoniques réclamant davantage de concentration pour l'analyse des situations (écoute des silences, changements de ton, d'intonation...).

Les familles, après beaucoup d'inquiétude la première semaine, ont vu, éprouvé et apprécié les capacités d'adaptation de leurs enfants. Lorsque le rythme a été trouvé, les enfants TSA se sont adaptés, même calmés pour certains car moins pressés et sollicités. Des parents ont découvert des compétences chez leurs enfants qu'ils ne prenaient pas le temps de voir avant. Les enfants investissent l'espace maison, se servent des nouvelles technologies pour se donner des rendez-vous virtuels et communiquer entre eux. Le plus difficile pour les parents reste toujours, d'endosser le rôle d'enseignant.

Lundi 13 avril : Ce soir le président de la République prendra à nouveau la parole. Nous avons prévu de préparer la reprise, au niveau du département et au niveau associatif. Je serai très occupée dès la semaine de la rentrée, quelle que soit la date arrêtée. Pouvoir anticiper et planifier les réunions, les appels téléphoniques me permettra, peut-être, de mieux gérer le temps consacré au travail et celui réservé à la famille.

21 heures, Je suis sous le choc, je préparais le prolongement du confinement, je ne m'attendais absolument pas à cette annonce peu rassurante et peu cadrée : « Reprise progressive des crèches, écoles, collèges et lycées à compter du 11 mai », sans plan d'attaque, sans stratégie alors que le président avait dit : « Nous sommes en guerre ! ». Comment envoyer « ces soldats (les enseignants) au front » sans préparation, sans information, sans les rassurer...

Et voilà, le raz-de-marée déferle : Les adultes de ma famille commentent avec inquiétude ce retour en classe qui s'annonce complexe et délicat. Les ados et les élémentaires s'enthousiasment à l'idée de retrouver leurs pairs mais s'interrogent sur les gestes barrières. Ma fille comprend qu'elle aura un choix à faire du haut de ses huit ans, reprendre l'école et retrouver ses copains, mais ne plus voir ses grands-parents qui sont des personnes fragiles, ou continuer l'école à la maison. C'est difficile de la voir porter ce fardeau, je lui dis que nous en parlerons. Sur l'une de mes écoles les avis des enseignants sont partagés entre la joie de reprendre une vie sociale, la crainte de contaminer ou d'être contaminé et la difficulté à cumuler télétravail pour ceux qui ne reprendront pas, tout en gérant la classe avec les enfants présents.

Je réalise que le manque d'information laisse place à l'imaginaire collectif, avec tout ce que cela peut engendrer de positif et de négatif. Je me raccroche à ce que je sais faire : une liste de plan d'attaque pour ne rien oublier et surtout avoir l'avis de toutes et tous, écouter chacun et chercher de l'information par mes relations.

Je note tout ce à quoi je dois penser : pas de cellule d'écoute, disponibilité des psy, échanger avec les adultes de l'école dans le cadre d'un *débriefing*, réfléchir à l'accueil et à l'information à faire circuler dans l'école (gestes barrières, préconisations sanitaires, etc.), rappeler les signes cliniques de la maltraitance. Souligner auprès des enseignants, l'importance de laisser s'exprimer les enfants, les accompagner pour qu'ils reprennent leurs repères, faire des activités connues, de l'éducation physique... ne pas donner de devoirs pour laisser les parents reprendre leur place de parent, etc.

Mardi 14 avril : Les échanges fusent, la programmation des visios, avec les équipes est en place, la visio de tous les psys EDA du Gard aussi, avec beaucoup de réponses positives pour

participer alors que nous sommes en vacances, ce qui me conforte dans le fait que la surprise est partagée.

Mercredi 15 avril : Le travail avec l'IEN ASH reprend avec l'objectif d'intégrer les psys EN dans l'organisation de cette reprise. Il est important de donner des informations assez larges pour permettre aux autres psychologues, aux IEN... d'être davantage à l'écoute des personnels par la compréhension du sens d'un *débriefing*, d'accentuer leur empathie... Pour l'instant les nouvelles ne sont pas bonnes, aucun test pour les personnels avant la reprise, des masques et du gel à la charge des collectivités, aucune certitude sur la durée de l'immunité. Attentons de voir la semaine de la reprise...

Jeudi 16 avril : La MDPH vit dans le surréalisme, le courrier arrive mais les personnels sont chez eux, justes quelques-uns sont présents, masqués, gantés, ils cherchent dans les piles de dossiers qui jonchent des salles combles, ceux que nous devons prioriser pour des orientations (ULIS, ITEP, IME). D'autres viennent les chercher pour notifier les décisions. Nous sommes quatre personnes, chacune au coin d'une grande table, nous attrapons le dossier par un côté, le rendons par ce même côté. Quelle drôle d'ambiance et quelle charge de travail, qu'il faudra recommencer le lendemain. Les gens quittent leur masque pour déjeuner mais le remettent ensuite, ils touchent autant les dossiers que leur boîte de repas à réchauffer avec la même paire de gants. Vraiment l'information manque car ils se croient protégés !

Vendredi 17 avril : J'ai un oral blanc à faire passer à une de mes stagiaires sur son dossier pour le concours psy EN EDA. Elle est inquiète car elle n'a pas de date précise de passation. La nouvelle organisation est anxiogène car elle est malentendante ; la liaison doit être parfaite pour qu'elle parvienne à lire sur les lèvres. Notre essai est plutôt réussi.

17 heures, j'enchaîne avec l'EPR de mon autre stagiaire en cours de titularisation psy EN EDA. Nous échangeons sur son dossier, elle ne sait pas si elle le soutiendra ni selon quelles modalités. 19 heures, je reçois le travail scolaire de ma fille pour la semaine prochaine, je l'imprime et je me demande à quel moment je pourrai ouvrir une nouvelle parenthèse dans ma vie privée.

Samedi 18 avril : Déconnexion.

Dimanche 19 avril : Petit répit avant la tempête de la semaine prochaine que je pressens... Et je regarde avec inquiétude mon agenda déjà plein.

Semaine du 20 avril : Ce qui était pressenti est arrivé, soit un enchaînement de réunions en visio, les IEN voulant s'appuyer sur nous pour anticiper la reprise du 11 mai. Elles ont généré beaucoup d'émotions lesquelles, telle une lame de fond, m'ont tourneboulé au point de perdre le sens de l'orientation jusqu'à me rejeter sur la plage, vivante mais lessivée et abattue.

Émotions positives : joies, satisfactions, travail avec les équipes, première rencontre en visio de tous les psys EDA du Gard, les EDO viennent vers nous, l'institution nous repère, nous sollicite, création d'un webinaire avec l'AFPEN...

Émotions négatives : peur, un rendez-vous décisif cette semaine en lien avec mon état de santé et ma possibilité de reprise le 11. Tout va bien.

Colère, face aux annonces gouvernementales sur la reprise avec si peu d'anticipation et d'organisation, ce qui malmène les équipes et les parents.

Tristesse, des deuils, des situations de maltraitance infantile en augmentation, des parents pris au piège avec un avenir économique désastreux et non sans conséquences pour les enfants. Des collègues, des familles qui crient leur peur, leur incompréhension, leur refus, leur détresse.

Ce tourbillon émotionnel qui a duré toute la semaine m'a épuisée. Je suis une des premières à avoir repris, suite aux vacances de printemps, je ne sais pas ce que sera la rentrée des autres mais il faut se préparer car je me suis fait surprendre tant par la quantité que par l'intensité, et ce n'est pas sans conséquence ce week-end.

Semaine du 27 avril au 2 mai : Je suis prête, je peux rester à distance dans l'empathie et non la sympathie ou la compassion, retour pour moi à une posture professionnelle qui aide à encadrer, soutenir les équipes mais aussi se protéger et mieux vivre ce type de semaine ascensionnelle.

Les équipes oscillent entre pleurs, peurs, colère, espoir, confiance... Les informations et contre informations, ordres et contre ordres s'enchaînent à un rythme effréné. Les parents sont inquiets et très culpabilisés par le fait d'avoir à choisir de renvoyer leurs enfants à l'école ou non. Faut-il encore avoir le choix pour certains, avec toutes ces infos qui circulent sur les réseaux sociaux alarmistes ou qui font des raccourcis entre COVID 19 et maladies infantiles ? Les équipes municipales qui essaient de répondre à toutes ces exigences, évaluent les coûts, craignent toute responsabilité en cas de deuxième vague d'épidémie

Semaine du 3 au 8 mai : Une enseignante présente des symptômes de TSPT du fait du confinement je l'aiguille vers son médecin traitant qui l'arrête et prescrit ce qu'il faut. Le programme est déjà prévu lundi et mardi avec le passage dans les écoles.

Dès le dimanche après-midi le premier webinar organisé par l'AFPEN *Comment penser et accompagner le retour à l'école* prévu le 6, prend toute la place, dompter ce nouvel outil, passer des heures à essayer de se reconnecter car les réseaux sont saturés, joie, cris, colères, fous rires, presque pleurs, épuisement... Bref tout y passe et tout est enregistré, on se croirait dans le roman de Georges ORWELL : 1984 ; la machine nous propose même un replay de nos séances les plus folles. Un enregistrement permettra d'éviter la déconnexion en pleine présentation. Mercredi tout fonctionne, enfin la possibilité de montrer ce travail qui nous a plus qu'occupé ces 15 derniers jours.

Jeudi, la joie de voir enfin que le Ministre de l'EN reconnaît notre profession, et nos compétences, dans un message exclusivement destiné aux psychologues de l'Éducation nationale.

Aujourd'hui relâche, car il faut bien prendre soin de soi, déconnecter pour pouvoir être opérationnelle la semaine prochaine, après avoir été rejeté par le tsunami sur la plage, j'aperçois la montagne à gravir pour tenter d'observer plus tard, quel nouveau paysage s'offrira à nous.

TÉMOIGNAGE

Claudine – Médecin de l'Éducation nationale

Le travail

Comme pour tout le monde, l'annonce du confinement a été brutale. Le vendredi nous avons une réunion pour mettre en place une plateforme téléphonique afin de gérer les cas déclarés de Covid-19 dans les écoles et toutes les questions médicales des personnels et des parents. Cette plateforme a changé de périmètre et de missions dès le lundi, et s'est avérée surdimensionnée car les appels ont quasiment cessé. La première semaine, j'ai donné mon nom comme volontaire si l'Agence Régionale de Santé avait besoin de nous, mais je n'ai jamais été mobilisée.

Nous étions censé·e·s être au travail, à distance, mais joignables et réactifs. Le lien se faisait par le téléphone et les mails. Ma responsable départementale nous informait régulièrement mais dans ce département, les autorités sanitaires ne nous ont pas sollicité·e·s.

Dans les premiers temps j'en ai profité pour régler tous les dossiers « en retard », épulcher ma messagerie académique et faire « du ménage » dans mon ordinateur. J'ai également beaucoup lu les informations médicales et autres, suivi de près les recommandations des ministères de la Santé et de l'Éducation. J'ai beaucoup travaillé pour mon syndicat, nous avons des préoccupations sur la façon dont nos collègues étaient mobilisé·e·s et parfois réquisitionné·e·s dans certains territoires.

J'ai continué à recevoir des demandes par mail des écoles, des psychologues de l'Éducation nationale, pour les dossiers urgents qui n'avaient pas pu être finalisés avant la fermeture. Il a fallu attendre une autorisation de déplacement de la DSDEN pour retourner dans mes CMS consulter des dossiers que je n'avais pas avec moi (je ne suis pas encore au dossier dématérialisé...).

Passé l'inquiétude et une sorte d'hyper vigilance du début, j'ai organisé mon travail plus rationnellement, sans me sentir obligée de scruter mon ordinateur dix heures par jour. Au fil des semaines, les visio conférences sont devenues un outil incontournable, il a fallu s'adapter car tout le monde n'était pas familier de cet outil, on a pu constater que certain·e·s avaient du mal à se discipliner pour ne pas monopoliser la parole ! J'ai même participé à des visio conférences avec monsieur le ministre J.M Blanquer au titre de mon syndicat !

Les changements

En tant que médecin, cette période était parfois frustrante : je savais que certains personnels de santé se débattaient dans des conditions de travail infernales, et moi je n'avais rien à faire. Dans certains territoires les médecins et infirmier·ère·s ont participé largement à l'effort de lutte contre l'épidémie, pas ici. L'éducation nationale a des professionnels médecins et infirmier·ère·s et nous jouons notre rôle de conseillers techniques des équipes, surtout depuis la « reprise ». Cette expertise médicale au service des élèves et des collègues, nous remet bien à notre place dans ces circonstances.

J'ai eu la chance de pouvoir travailler à distance dans de bonnes conditions, et je pense que cela va ouvrir des horizons dans certaines situations. Les réunions virtuelles avec les IEN et les directeur·rice·s d'école avant la reprise en sont un exemple.

Le ressenti

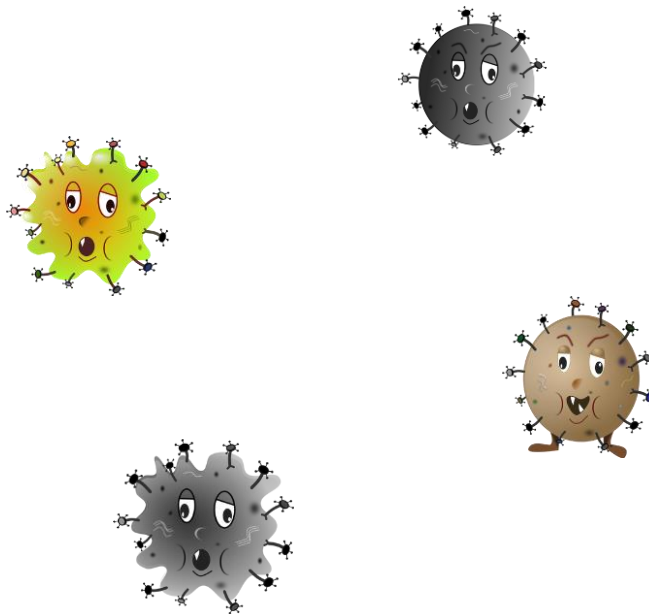
La première semaine, c'était l'inquiétude. Combien de temps cela va-t-il durer, tous les rendez-vous annulés aurais-je la possibilité de les reporter, si l'épidémie prend de l'ampleur, serais-je réquisitionnée, comment mes enfants vont ils s'organiser ?

La deuxième semaine c'était la dépression. Moi qui ai l'habitude de tout programmer, d'anticiper, de tenter de garder la maîtrise, il a fallu accepter de lâcher prise. Je n'osais pas me déconnecter, je restais près de mes téléphones (perso, pro, syndicat) et je surveillais mes messageries. Je me suis sentie coupable de ne pas participer à la bataille contre le virus, en tant que médecin, c'est râlant de se sentir inutile.

À partir de la troisième semaine, réaction : installation d'une routine structurante : lever très tôt pour marcher dans les environs de ma maison pendant une heure (avec l'autorisation en poche) un peu de Taï chi, douche, travail sur ordinateur le matin. L'après-midi lecture, si possible au soleil dans mon hamac, téléphone à tous les frères sœurs beaux-frères belles-sœurs nièces neveux bonnes copines et vieux copains.

Ensuite est venu le temps des nouvelles technologies : WhatsApp, apéros virtuels, et toutes les applis de visioconférence : Zoom, Lifesize, Starleaf... Depuis deux semaines, ces visioconférences se sont multipliées, au point de devenir un peu trop envahissantes.

Au bout de deux mois, nous allons retrouver nos collègues, et puis je vais enfin revoir mes filles et ma petite fille EN VRAI !



CONSÉQUENCES PROFESSIONNELLES ET PERSONNELLES DU CONFINEMENT

Catherine – Psychologue EN EDA

L'annonce du confinement m'a d'abord laissée incrédule, mais j'ai vite réalisé que ce ne serait pas seulement pour une ou deux semaines. La transition a donc été brusque, relativement stressante et déstabilisante. Beaucoup de questions et d'inquiétudes m'ont assaillie. Au début, j'avoue ne pas avoir pensé à la crise sanitaire (croyant qu'elle allait rapidement s'éteindre), mais surtout aux bilans ou accompagnements en cours, ceux à venir. Mon inquiétude s'est également tournée vers les familles à risque potentiel, les familles démunies, isolées. C'était difficile de les imaginer en huis clos et, pour certains, d'être en mesure de suivre la continuité pédagogique. Dans un premier temps, j'ai rédigé les bilans terminés, parfois ceux en cours, je les ai envoyés par mail aux familles concernées et j'ai fait ensuite des entretiens par téléphone avec celles-ci. Dans un second temps, il a fallu monter les demandes de redoublement, en lien avec les enseignants et les parents. J'ai aidé des familles pour constituer leur dossier d'appel suite à un rejet de la MDPH. J'ai participé à la garde d'enfants de parents du milieu hospitalier.

Régulièrement (avec certains enseignants quotidiennement), un point était fait concernant les difficultés de mise en place de la continuité pédagogique, l'absence de réponses de certaines familles, l'inquiétude d'autres... En collaboration avec mes collègues, j'ai donc appelé ces familles, essayé de rassurer ou parfois, de déculpabiliser des mamans en peine pour mettre leur enfant au travail. J'ai répondu à de nombreux appels (famille, enseignants, quelques enfants, assistante sociale, psychologues et orthophonistes, conseiller pédagogique).

Changements positifs

La sensation première ressentie était plutôt un certain vide et une désorganisation. La décompression au niveau du rythme a été bénéfique (plus de déplacements d'école en école, plus d'emplois du temps surchargés...). Cela m'a permis de mettre à jour mes dossiers, de rédiger des comptes rendus, de faire le point sur les situations et d'avoir une vue d'ensemble de mon travail... plutôt que d'être continuellement dans l'urgence et le flou. Cela m'a « offert » l'opportunité de me mettre sur « pause » pour réfléchir à mon organisation, aux priorités.

Les contacts avec les enseignants sont plus fréquents, constructifs ; une véritable collaboration, une écoute, a pu se mettre en place. Une collègue m'a remerciée de « veiller » sur les enseignants... un petit compliment qui va droit au cœur... Un travail en lien avec une AS de la MDSI a été mené avec une grande coopération concernant quelques situations critiques. Des liens privilégiés et parfois renforcés se sont mis en place avec des familles déjà connues. Des familles nouvelles m'ont contactée pour parler de leurs inquiétudes, leurs difficultés... ce qui a donné un sentiment d'apporter un peu de soutien de réconfort, de guidance. Je me suis un peu familiarisée avec les outils informatiques.

Changements négatifs

Il a été culpabilisant d'interrompre des bilans ou des accompagnements. J'ai eu la désagréable sensation de ne pas trouver réellement ma place, avec un sentiment parfois d'insatisfaction et de moindre utilité, d'être reléguée dans les oubliés de l'administration...

En ce qui concerne les parents, leurs questions tournaient autour de la mise au travail compliquée, parfois la charge de devoirs, des soucis d'opposition, la répartition des tâches à la maison... Beaucoup ont pointé la régression des plus petits (tétines qui réapparaissent, pipi au lit, endormissement difficile). Appels de mamans se « plaignant » de l'attitude de leur mari : non implication dans les devoirs et dans les tâches ménagères. Une comparution en justice qui a débouché sur une interdiction de s'approcher du domicile... mais sans réelle protection cependant.

En ce qui me concerne personnellement, le moral est variable d'un jour à l'autre avec beaucoup d'inquiétudes pour les inégalités qui s'accroissent, le sentiment d'être isolée, d'être un peu à l'écart de ce qui joue dans la continuité pédagogique... ou du moins de passer un peu inaperçue. Il est difficile aussi de trouver et de maintenir un rythme régulier avec la sensation que le temps s'étire, se fige sans repères ni projections. Peur du vide ? Nous qui sommes habitué(e)s à être submergés, stressés, compressés... Cette triste période est comme un arrêt sur pause et peut nous offrir l'occasion de nous poser, de regarder autour de nous, sur soi aussi, de prendre du recul, de réfléchir, de tisser des liens... et j'espère, d'en tirer des leçons sur notre future organisation et une meilleure reconnaissance de notre rôle.

« Notre cadre habituel et connu, en l'absence des modalités sensorielles et interactionnelles habituelles, points d'appui de notre pratique, se dissout dans de nouvelles modalités d'échanges à construire, fragilisant notre cadre interne professionnel que nous nous sommes construit. »

G. Keiser-Weber – Le psychologue de l'Éducation nationale face à la crise sanitaire versus urgence psychologique ? *Psychologie & Éducation* n° 2020-2, p. 20.

« La crise sanitaire a bousculé l'homéostasie de certains établissements et ce changement a pu être vécu par ses membres comme menaçant, surtout lorsque le groupe dysfonctionne. »

G. Péquignot – Soutien ciblé aux équipes par l'approche systémique. *Psychologie & Éducation* n° 2020-3, p. 57.

LE JOUR OÙ J'AI PERDU MES ÉLÈVES

Nathalie – Directrice d'école

Jeudi 12 mars, 19h40, questions diverses du conseil d'école : va-t-on fermer les écoles ? Nous n'en savons encore rien. Je réponds que nous suivrons les directives. Nous nous adapterons. Vingt minutes plus tard, c'est chose faite ! Les écoles ferment demain soir jusqu'à nouvel ordre...

Le lendemain, c'est branle-bas de combat à l'école. Tout le monde doit se préparer en urgence au télétravail. Je dois répondre aux multiples enquêtes de ma hiérarchie, compléter des tableaux de toutes sortes, répondre aux parents qui demandent confirmation des mesures présidentielles, aux inquiétudes de certains : « Comment allons-nous faire ? », voir les détails techniques avec les collègues, rédiger un mot explicatif pour les parents, bien clair car de là dépend la qualité de la mise en place du télétravail, tout cela en gérant ma classe pour qui j'ai décidé de bouleverser l'emploi du temps, de faire l'apprentissage de notions nouvelles (est-ce bien le moment ?) pour que les parents n'aient pas à le faire, en préparant leurs photocopies pour ne pas vider l'encre de l'imprimante de la maison trop vite, tout en faisant leurs cartables complets... Ce fut une longue, très longue journée, épique, mais j'ai la chance d'avoir une équipe solide et performante. Nous quittâmes l'école vendredi soir ayant tout calé.

Le week-end qui a suivi, ma boîte professionnelle a subi une avalanche de mails de la hiérarchie avec toutes une série de directives, d'injonctions, de demandes à remplir pour être volontaires ou non pour accueillir les enfants de soignants, d'autorisation de déplacement professionnelle à obtenir, de ressources pour assurer la continuité pédagogique. D'ailleurs, nous avions toutes créé un compte CNED mais la plateforme n'était pas programmée pour faire face à l'afflux de connexion. Il a fallu agir autrement.

La semaine suivante a mis à rude épreuve ma polyvalence et ma capacité d'adaptation. Je devais toujours gérer une quantité de mails impressionnante, remplir des tableaux d'enquête quotidiens, soutenir les collègues, faire le lien avec les familles avec qui nous n'étions pas encore certaines de pouvoir communiquer. Il fallut également organiser l'accueil de trois enfants d'une famille de soignants (établir le planning des enseignantes, des agents d'entretien). Les mairies me sollicitaient pour un regroupement sur plusieurs écoles. Était-ce possible ? Je devais par ailleurs, assurer ma classe en télétravail, répondre et conseiller mes parents d'élèves qui me demandaient des astuces pour devenir enseignant en 24h chrono! Sacrée gageure. J'oubliais, il fallait aussi gérer le dossier « Affelnet », (entrée en 6^{ème} de nos CM2) et ses fiches de liaison qui doivent faire des allers-retours école/maison en un temps record pour recueillir les vœux des familles en plusieurs étapes ! Là, encore merci les collègues ultra performantes, merci les parents pour leur réactivité. Ce fut plus long mais pas plus difficile à gérer que d'habitude.

J'aime me mettre le cerveau à l'envers, j'étais servie ! Les premiers jours, je suis tombée dans le piège de la sur disponibilité : je me faisais un devoir de répondre aux mails reçus, aux coups de téléphone en 3 minutes chrono à n'importe quelle heure de la journée. Bref, je me suis fait « manger ». Le premier jeudi du confinement fut d'ailleurs une journée très difficile : en milieu d'après-midi de grosses douleurs aux yeux m'obligèrent à faire une pause (ils n'étaient

pas habitués à regarder un écran 8 à 10h par jour) ce qui ne m'empêcha pas de m'y remettre deux heures plus tard. C'était inconcevable pour moi de ne pas être disponible.

Petit à petit, chacun ayant pris ses marques, les journées furent plus faciles à vivre bien qu'autant chargées. Est-ce que j'en prenais l'habitude ? Peut-être. Ou sans doute. Ce qui est certain c'est que la communication, nerf de la guerre, fut efficace, régulière. Collègues, parents, enfants, mairies, agents, hiérarchie, tous ont joué le jeu et relevé le défi de cette nouvelle pratique pédagogique haut la main. « La classe à la maison » est assurée aussi bien que possible. Je ne cesse de les féliciter dès que j'en ai l'occasion. On a su se réinventer et se réadapter. Sacré travail d'équipe !

Actuellement, je suis officiellement en congés depuis 3 jours, mes sentiments sont partagés. Mon cerveau n'est pas confiné, il peut travailler, mais mes yeux ne sont pas d'accord ils ont besoin de repos. Mon cœur d'enseignante, lui, a besoin de relations humaines.

Vendredi 10 avril : mon cerveau s'ennuie et est en manque. La rupture est brutale. Trop brutale. Ce ne sont pas 10 mails quotidiens qui réveillent et occupent mes neurones ! Du coup, j'occupe mon corps en relookant mon jardin.

Dimanche 12 avril : Ces vacances ont un goût particulier, des sentiments de toutes sortes se mêlant, la situation est pesante et à la fois elle ne l'est pas. C'est très difficile à expliquer, très déroutant à vivre. Mon lieu de confinement est plus qu'agréable, personne de mon entourage n'est malade, je ne sors que très peu. Pourtant je ressens l'angoisse dont je veux me préserver par l'intermédiaire de cette surinformation qui arrive par mail, téléphone, télévision et autres. Je ne me sens pas vraiment en congé. Je n'arrive pas vraiment à décrocher. J'y pense beaucoup même la nuit ce qui en temps normal ne m'arrive que très rarement car j'ai la chance de savoir cloisonner vie professionnelle et vie privée. On dirait que je n'ai plus cette compétence ou alors elle est en sommeil. Je me dépense physiquement à grand renfort de jardinage pour ne pas affecter mon moral, ce que je veux éviter à tout prix.

La première semaine du confinement, j'ai créé un groupe WhatsApp pour communiquer autrement avec mes collègues. Comme certaines ne sont pas du tout adeptes de ce genre de communication, j'étais vraiment dubitative mais, à ma grande surprise je m'aperçois au fil du temps que ce groupe sert autant à s'organiser, planifier, prendre des décisions pour l'école, que pour raconter nos vies, s'envoyer boutades et blagues. Preuve que nous avons besoin de rester en lien. Il ne se passe pas un jour sans que l'une de nous déclenche un flot de messages et de réactions. Nous en avons vraiment besoin.

Deuxième semaine de vacances, les affaires reprennent : planning pour la semaine prochaine, organisation avec les municipalités, mails qui arrivent à un rythme plus soutenu. C'est beaucoup moins pesant qu'au début du confinement. Tout roule, même si cela prend plus de temps, c'est facile. Avec mon homologue de l'école maternelle nous avons pris l'habitude de nous téléphoner dix fois par jour : depuis des années, nous partageons les tâches de gestion communes à nos écoles et, sans s'être concertées, nous continuons d'appliquer ce fonctionnement. Cela nous semble aussi facile que lorsque nous sommes sur le terrain, c'est juste plus énergivore. Là aussi, je crois que nous avons besoin de cette relation ainsi renforcée.

Lundi 20 avril : c'est la rentrée ! Ce matin, je ne suis pas seule face à mon ordinateur (enfin juste un peu pour donner le travail à mes élèves), je fais classe aux enfants du personnel soignant. Je retrouve la classe et mon statut d'enseignante avec plaisir. En revanche, la classe

prend une autre dimension aujourd'hui. La fin proche du confinement, le fort probable retour à l'école me font prendre conscience de la difficulté d'enseigner dans le futur. Nous sommes 3 enfants et 2 adultes dans la classe il nous est facile de respecter les règles d'hygiène (lavage de mains, port du masque même si on crève de chaud sous ce bout de tissu) mais en revanche la distanciation sociale n'est pas du tout acquise ! Notre réflexe de nous approcher de l'enfant pour lui expliquer les leçons a la vie dure, nous le faisons systématiquement avant de reculer d'un pas. Je n'ose imaginer avec un groupe d'élèves plus important. Nous allons devoir développer de nouvelles compétences et apprendre à vivre ensemble autrement.

Je décide ensuite de téléphoner à tous mes parents d'élèves. S'ensuivent 7h30 de communication téléphonique intenses. Je communique avec eux de façon quotidienne par mail. J'ai au moins un contact hebdomadaire personnalisé avec chacun d'entre eux, je souhaitais aussi ce contact oral. Jusqu'à présent, je n'avais pris le temps de téléphoner qu'aux familles dont les enfants ont une scolarité fragile. D'autres m'avaient également informée d'une baisse de moral ou d'une difficulté de mise au travail de leur enfant. Je leur avais donc écrit un message personnel. Maintenant, il était temps de faire autrement. Les entretiens se suivent et se ressemblent : les parents sont de plus en plus à l'aise dans leur nouveau rôle d'enseignant mais ne l'apprécient pas plus que ça, les enfants essaient d'échapper à leur autorité sous prétexte que « la maîtresse ne fait pas comme ça ». Tous trouvent le temps long. L'école leur manque, autant aux parents qu'aux enfants ! Trois de mes élèves sont un peu plus marqués. Ils ont un « petit moral ». Je leur parle un instant en essayant de les remotiver.

Je pense pouvoir dire que cela a été un plaisir autant pour moi que pour mes élèves de recréer ce lien l'espace d'un instant. Je rentre à la maison épuisée mais « nourrie ».

Mardi 28 avril : ce début de semaine a une saveur particulière. La réouverture des écoles est confirmée. Il y a une foule de choses à organiser, ce que j'adore faire. En même temps je nage en plein délire dans un flou artistique où seules les interrogations sont légion. Aucune réponse à l'horizon ! Nous sommes dans l'attente de la circulaire de la rectrice qui doit définir toutes nos conditions d'exercice en espérant qu'elle réponde au recto-verso de questions soigneusement listées sur une feuille A4 Je pensais avoir une partie de réponses lors des réunions de ces derniers jours avec notre IEN et les mairies. Mais nous sommes tous dans le brouillard. Notre patience est mise à rude épreuve. Bizarrement mon moral est affecté différemment selon les moments de la journée. Lorsque je consulte toutes les « to do list » rédigées en fonction des tâches à effectuer et rôle de chacun, cela me déprime. L'instant d'après je me dis que ces fameuses listes ont un rôle rassurant car, même si elles ne sont pas exhaustives, elles ont le mérite d'exister et de me faciliter le travail.

Vendredi 1^{er} mai : le protocole sanitaire rédigé par le ministère est accessible : 64 pages de directives à lire, à digérer pour pouvoir l'adapter à nos contraintes locales. Le découragement me saisit un instant. Il va au-delà de mes prévisions. J'ai déjà passé toute la journée pour préparer mon télétravail, je ferme l'ordinateur, pas envie de le lire.

Samedi 2 mai : nous décidons d'envoyer le protocole aux parents d'élèves en expliquant que ce document constitue notre base de travail pour planifier la réouverture des écoles. Certains me répondent : « Bon courage », d'autres, « Je ne mettrai pas mon enfant à l'école dans ces conditions ». Il y a même une maman qui m'écrit « Je suis de tout cœur avec vous ! »

Lundi 4 mai : réflexion sur la mise en pratique du protocole, réunions avec la mairie, visioconférence avec IEN. Tout est encore flou, la circulaire encadrant la reprise n'est pas encore tombée, les réunions ne servent qu'à alimenter nos « to do list » déjà bien fournies. Nous

nageons en plein brouillard, à la dérive. La seule chose rassurante qu'a permis la visioconférence est de réaliser que je ne suis pas la seule à me noyer. Tous les collègues directeurs sont dans le même bateau. Nous décidons de suivre les recommandations du ministère en ouvrant les 3 niveaux charnières du parcours scolaire 1^{er} degré : GS, CP, CM2. À deux cerveaux, au fil des relectures du protocole, la mise en pratique des conditions sanitaires s'éclaircit.

Mardi 5 mai : Les réunions continuent, s'enchaînent et « mangent » un temps devenu très précieux, c'est J- 5. La visioconférence avec l'IEN me décourage. Une lecture très poussée du protocole par l'IEN et un collègue souligne tous les aspects législatifs et notre part de responsabilités. Le protocole se transforme en une longue liste d'injonctions indiscutables. À aucun moment il n'est question de pédagogie ! Un comble pour une école !

Les municipalités sont conciliantes et nous accompagnent. Les élus mobilisent leurs ressources humaines, matérielles et financières. Ils acceptent toutes nos propositions, nous aident. Un grand merci ! On a toujours très bien travaillé ensemble.

Une de mes collègues est malade. Il faut improviser.

La « circulaire relative à la réouverture des écoles et établissements et aux conditions de poursuite des apprentissages » arrive enfin. Elle s'annonce complexe. Avec ma collègue, nous commençons à dégager et rédiger les grands titres de la note d'informations aux parents. Une autre « to do list » émerge. Stop, n'en jetez plus !

Le soir, après la visioconférence avec l'IEN de l'après-midi, je retrouve mes collègues pour un conseil des maîtres un peu particulier. L'ordre du jour est inédit. Une collègue est en visioconférence du fond de son lit ! Nous menons le conseil à deux directrices tellement les informations sont denses. Il faut se les approprier. Le but est d'envisager notre organisation, c'est compliqué. Au bout de deux heures de débats intenses où se mêlent envies, émotions et convictions, on arrive à une ébauche. On convient de refaire un conseil des maîtres jeudi soir prochain et voir la suite à donner à cette réouverture.

20h, je rentre à la maison dans un état second, ma voiture conduit seule.

La hiérarchie impose que les parents soient informés de notre organisation le jeudi 7 mai au soir. Je me suis couchée épuisée. Je n'arrive pas à dormir, mon cerveau ne décroche pas. Je me relève, reprends la rédaction de cette note... C'est la deuxième nuit que ça m'arrive. Je ne supporte pas l'à peu près.

Mercredi 6 mai : Nous finalisons l'écriture de la note d'informations aux parents. 14h, changement de ton, une certaine dose de souplesse peut être acceptée dans des conditions très particulières. Le problème est que cela ouvre de nouvelles portes qui débouchent sur d'autres solutions. C'est sans fin. Le soir, petite victoire : on a reçu la validation de notre organisation du protocole de la part de toutes nos instances de tutelle (IEN et mairies). Ils ont tous été très réactifs.

En ce troisième jour de la semaine, j'ai déjà plus de 35h au compteur. Je suis vidée. Mon cerveau est anesthésié. J'ai l'impression de ne plus rien maîtriser. De plus, ma tendance perfectionniste me perd car je passe énormément de temps à tout mettre au carré. Cette semaine, sans que je demande quoi que ce soit, ma famille a pris en charge la totalité de l'intendance de la maison. Je mange et travaille. Mon temps de sommeil s'est raccourci.

Jeudi 7 mai : toute la journée, je suis dans une sorte de brouillard, j'ai l'impression d'être une automate. Le soir, je craque, mon mari me ramasse en petits morceaux. Le weekend se passe

bien, encore chargé mais le moral revient, j'ai bien dormi, pleurer m'a fait du bien et a fait retomber un peu la pression.

Le groupe WhatsApp chauffe régulièrement depuis le début du confinement et il se révèle bien utile au quotidien. Mais les émotions exacerbées de ces derniers temps font que l'humour n'y a plus ses entrées régulières, il y a des jours où des collègues réagissent mal aux plaisanteries et aux boutades.

Lundi 11 mai : pré-rentree. Tout le monde est à cran, c'est palpable, en entrant dans la pièce je sens que la réunion de ce matin ne sera pas si simple à mener. Le summum a été atteint lorsque notre titulaire remplaçante nous annonce sa défection dans la première demi-heure de réunion. L'organisation si durement établie les jours précédents tombe à l'eau puisqu'elle prenait en charge un groupe d'enfants. C'est un tournant dans la réunion, la vanne aux émotions est ouverte : chacune a besoin de se libérer et les 40 minutes suivantes ne sont qu'une succession de « moi je veux », « moi je ne veux pas », « c'est impossible », « ça, on ne peut pas le décider », « si, il faut le décider », « comment ? ». Certaines collègues expriment également leurs angoisses et leur peur de la maladie. Elles souhaitent une application stricte du protocole sanitaire, d'autres s'en accommodent voire même le trouvent trop contraignant et souhaiteraient plus de latitude. On finit par reprendre la réunion. Les décisions se votent par défaut car nous sommes maintenant dans l'urgence. Il faut tout réorganiser pour demain ! Chacune finit par y mettre du sien, les émotions sont libérées.

En fin de matinée, la psychologue EN vient clore la réunion de pré-rentree, son message est déculpabilisant et réconfortant. Cela fait du bien à tout le monde. L'après-midi chacune vaque à ses occupations, les collègues qui restent en télétravail aident les autres à réorganiser l'aménagement des classes pour respecter les conditions sanitaires et accueillir nos élèves. L'école déménage, le service technique municipal sécurise les abords des écoles, tout le monde est affairé et pourtant tout semble plus apaisé. Toutefois, je rentre à la maison bien fatiguée.

Mardi 12 mai : changement de rythme, je dois me préparer avant de partir ! Cela fait plusieurs semaines que j'ai pris l'habitude de commencer le télétravail en pyjama mon deuxième café de la matinée à la main. J'ai envoyé le travail à mes élèves hier soir, aujourd'hui j'ai un horaire à tenir. Cela me fait tout drôle, et me perturbe un peu mais les réflexes et les rituels du matin reviennent vite. J'arrive à l'école de bonne heure. Là aussi, nouvelles habitudes, je dois prendre la température de tous les collègues, me masquer et ne pas les croiser dans le couloir si étroit qui mène à mon bureau !

Ça y est, c'est la rentrée ! Les parents et les enfants respectent bien les règles, les élus, le service technique, la policière municipale, le médecin scolaire, l'infirmière scolaire sont là, tout se passe très bien. Aujourd'hui je n'ai pas ma classe, je suis déchargée. Aux différentes pauses de la journée, ma collègue me confirme le bon état émotionnel de mes élèves, leur envie et plaisir d'être là et leur grand besoin de parler, surtout pour l'un d'entre eux dont l'arrière-grand-père est décédé du Covid. La journée s'écoule tranquillement, la récréation est le point de vigilance, les distances physiques ne sont pas simples à respecter...

Je savoure LA récompense de toutes ces heures de travail. Le soulagement est grand et fait du bien. Je rentre à la maison dans un état de quasi euphorie.

Mercredi et jeudi sont très chargés : je dois assurer le présentiel, la direction et le télétravail, le moral est bon.

Jeudi 14 mai 17h : conseil des maîtres pour décider de la suite à donner à notre réouverture. Pour commencer, je demande à chacune des collègues ayant effectué du présentiel de donner

leurs impressions sur ces deux jours d'école particuliers. Nos récits se rejoignent : tout s'est bien passé car nous étions prêtes pour recevoir les émotions et les commentaires des enfants malgré nos nerfs déjà mis à rude épreuve. La suite du conseil est épique, les décisions sont difficiles à prendre. Chacune émet le souhait de retrouver ses élèves à un moment donné avant la fin de l'année. Or, le groupe d'enfants prioritaires, plus toutes les contraintes du protocole sanitaire, ne permettent pas forcément de l'envisager. On s'aperçoit que les choix que nous devons faire sont douloureux. Chacune l'exprime différemment : en parlant fort, en observant sans rien dire, en parlant les larmes aux yeux, en bégayant. Bref, c'est le bazar ! L'effectif accueilli devant être très limité nous devons choisir les élèves constituant nos groupes. Jamais nous n'aurions pu imaginer devoir faire un tel choix dans nos carrières d'enseignantes. Choisir celui ou celle qui peut revenir à l'école ! Cela va à l'encontre de nos valeurs.

Vendredi 15 mai : La journée est intense, la veille nous avons décidé d'ouvrir un niveau supplémentaire dès lundi et c'est toujours la même ritournelle. Tout au long de la journée, j'assume, je tiens le cap mais je sens que la moutarde monte. Le soir, une discussion avec ma famille me déstabilise et me bouleverse. Ils pensent que je suis au bord de la rupture. Je me couche toute « chafouin ».

Samedi 16 mai : aujourd'hui je ne vais pas bien du tout. Je me lève avec une irrésistible envie de pleurer. Il suffirait d'un rien pour que je fonde en larmes. Je sens que j'ai besoin de faire une pause et décide de ne pas travailler aujourd'hui, de passer la journée à faire des travaux dans la maison pour ne pas être tentée de revenir m'installer devant l'ordinateur. Bizarrement, c'est dur, je dois me forcer à me tenir loin du bureau. Une collègue m'appelle pour établir la liste des élèves qu'elle peut choisir pour lundi. Discussion et situation ubuesques. Je tiens le choc jusqu'au soir moment où je m'effondre en discutant avec mon mari. Le manque de sommeil, l'intensité et la charge du travail, le trop plein d'émotions reçues et vécues ces derniers jours sont finalement trop lourds à porter. Les larmes me libèrent et sont salvatrices, mon mari m'écoute, me reconforte, m'apaise.

Dimanche 17 mai : j'ai bien dormi. Je me sens plus légère, requinquée, le moral est bon. Je prépare ma classe.

Mardi 19 mai : l'intégration de nouveaux élèves s'est déroulée sans accroc. Les enfants ont su s'adapter aux nouvelles contraintes, ils sont contents de retrouver les bancs de l'école même si tous disent unanimement qu'ils préféreraient l'école « d'avant ».

Mercredi 20 mai : je rédige la nouvelle note d'informations pour les parents, elle est validée rapidement par les municipalités et envoyée dans la soirée. Un soulagement !

Cette situation inédite a mis nos nerfs, nos émotions, nos habitudes sens dessus dessous. Être enseignante sans classe, sans élèves est un concept qui dépasse l'entendement, pour lequel je n'étais ni formée ni préparée. Cela ne s'est pourtant pas fait sans mal. Je suis quelqu'un plutôt optimiste mais l'ascenseur émotionnel de ces derniers mois était tel que je me suis retrouvée embarquée dans un grand huit sans filet de protection ni ceinture de sécurité. Ne pas craquer a été impossible et ce n'était pas facile à accepter. Je pense que je me suis mis une grande pression, il n'était pas concevable que je ne fasse pas mon maximum. Il fallait s'adapter et se réinventer sans cesse, quasi quotidiennement. Ce fut épuisant. À cela s'ajoutent la perte de repères temporels et spatiaux car mon lieu de vie est également devenu mon lieu de travail. Je me suis laissée dévorer encore plus facilement par cette sur disponibilité permanente que je m'imposais. Je me rends compte que j'ai transposé à la maison le fonctionnement de l'école :

en temps normal, mon but est d'assurer le bon fonctionnement de l'école au quotidien. Je ne compte pas mes heures pour cela. Sauf qu'« avant », une fois rentrée à la maison je savais décrocher et passer en « mode personnel ».

Il y a pourtant deux choses extrêmement positives dans tout cela. D'une part, les parents nous verbalisent leur soutien, leurs remerciements pour notre accompagnement et notre gestion de cet épisode. Ils ont apprécié nous avoir à leur côté chaque jour, aussi bien pédagogiquement que pour le soutien moral de leur enfant. On n'a pas ménagé notre peine et cela fait un bien fou de se l'entendre dire. D'autre part, je savais notre équipe solide, nous avons déjà surmonté quelques orages mais rien de comparable à ces derniers mois. On a tenu le cap. On a surfé sur et avec nos émotions, celles des autres, on a aussi surfé sur la vague de contraintes, d'informations changeantes et imprécises. On a été submergées mais on n'a pas coulé. Cela me remplit de joie et je suis fière d'appartenir à cette équipe de choc. C'est notre force, cela fait un bien immense.

« Les processus d'apprentissage sollicitent évidemment des enjeux cognitifs et symboliques déjà bien connus, mais la situation de confinement que nous traversons souligne toute l'importance de la dimension humaine et relationnelle qui en est le vecteur ».

S. Pittiglio – Regard psychanalytique sur le confinement lié à la crise du Covid-19. *Psychologie & Éducation* n° 2020-2, p. 64.

NE PAS RESTER SEUL

Bertrand – Psychologue EN EDA

Pourrais-tu présenter ton secteur ?

Je travaille sur C. dans une REP + qui comporte 1350 élèves. Le RASED est complet et mes collègues E et G sont également responsables départementales de leurs associations professionnelles.

Quels changements positifs et négatifs as-tu observés depuis le début de cette crise ?

Ce qui a changé, c'est la difficulté de faire un suivi. Il y a beaucoup de parents qui ne parlent pas assez français pour s'entretenir au téléphone. Dans notre soutien aux familles, il y a un tiers des familles que l'on n'a pas encore contactées. C'est énorme ! J'ai beaucoup plus de contacts avec les adultes, enseignants, directeurs, enseignants référents... Par contre, beaucoup moins avec les enfants. Ce qui est positif, c'est qu'on essaie de ne pas rester seul et là, dans cette situation angoissante, on s'est vite rapprochés. J'ai plus de contacts qu'avant avec mes collègues psychologues. Sur le département, nous sommes 9 psychologues adhérents à l'AFPEN, sur 13. Nous avons mis en place des outils de communication comme les enseignants (visio et Whatsapp).

Quelles difficultés as-tu rencontré ?

La commune nous a équipés en tablettes et ouvert des « Drive », donc on n'a pas trop de problèmes pour communiquer ! Une difficulté technique : c'est mon IEN, qui m'a interdit de retourner au bureau où il reste quand même des documents papier. Sinon beaucoup de choses sont sur le Drive du RASED ou sur le Drive personnel. Nous n'avons pas de difficultés matérielles.

Comment le lien a-t-il été maintenu ?

Avec les enfants et/ou les familles, essentiellement par téléphone. Concernant la hiérarchie, les relations sont très cordiales avec notre IEN, il nous fait confiance. Nous n'avons eu que peu de demandes de sa part mais il a souvent approuvé ce que nous pouvions proposer. Nous lui avons demandé de pouvoir contacter des familles si les enseignants n'y arrivaient pas. Avec les collègues du RASED et/ou les psychologues du département, nous avons communiqué essentiellement en visioconférence.

Quels types de demandes te sont adressés ?

Il faut avouer que nous n'avons pratiquement pas eu de demandes spontanées de la part des écoles ou des familles. Personnellement, les demandes que j'ai reçues concernaient des dossiers en cours pour la MDPH, et il y a eu un gros travail de lien avec les référents ainsi qu'avec les écoles pour la rédaction des GEVASCO. Quelques directeurs m'ont appelé pour des situations préoccupantes mais je n'ai pas réussi plus qu'eux à contacter les familles. Dans ces cas-là, les

assistantes sociales sont les interlocutrices privilégiées. Les liens avec les services de soins ont été réguliers, par téléphone uniquement bien sûr.

Et les enfants les plus fragiles ?

Ce sont probablement les élèves de CP et CE1, ainsi que ceux des dispositifs ULIS. Mais tout le monde a également observé des effets presque paradoxaux, chez des enfants agités ou ayant des troubles de type autistique. Les parents ont fait état de bonnes relations, assez apaisées, ce qui pourrait laisser penser que l'école n'est pas un lieu de plaisir pour ces enfants.

Comment les choses évoluent-elles au fil des semaines ?

Il y a eu plusieurs phases. La première semaine c'était la sidération. La deuxième semaine on a mis pas mal de procédures de travail à distance, au prix d'un gros effort d'autoformation pour certains. Ensuite, l'effet de choc est passé et une certaine routine s'est installée.

Et toi, comment vis-tu tout cela ?

Il y a un climat général d'inquiétude, qui concerne la vie personnelle de chacun : des parents âgés, des conjoints exposés... Pour la vie professionnelle, la soudaineté de la fermeture des écoles, l'incertitude de la reprise, le manque de directives ont contribué à créer un sentiment d'inutilité et d'isolement. Beaucoup d'initiatives locales ont cependant vu le jour. Un gros travail en commun sur la reprise et même de façon plus lointaine, sur la prochaine rentrée est amorcé et on peut espérer qu'il continuera après.



QUESTIONNEMENT SUR LA PLACE DES PSYCHOLOGUES

Claude – Psychologue EN EDA

Je travaille sur ce poste de psychologue depuis 2003, sur un secteur qui est passé de 1500 à 2800 élèves et 18 écoles. En Finlande, il y a un psychologue pour 600 élèves, un modèle à suivre !

Juste avant le confinement, j'étais dans un rythme très rapide, avec une charge mentale importante concernant toutes les situations nouvelles pour lesquelles il allait falloir accompagner les enseignants, intervenir, prendre des contacts. Alors que j'aime ce métier, là, le plaisir de travailler peut se trouver submergé par une forme de panique à ne pas voir comment répondre à toutes ces demandes et ces besoins.

Depuis le confinement, nous avons voulu garder une cohésion d'équipe au sein du RASED, psychologue et enseignante spécialisée E. C'est important pour nous de faire vivre cette notion de travail en équipe, de réfléchir à plusieurs : nous étions limitées en moyen de communication, tout se passait à distance. Nous avons eu un téléphone portable professionnel il y a quelques mois, que je conservais uniquement pour les urgences, nous privilégions le téléphone fixe, numéro commun pour le RASED et accessible à toutes les deux. Nous avons informé les enseignants que nous étions disponibles pour échanger et réfléchir ensemble. Et nous avons travaillé par téléphone et sur l'ordinateur, pendant des heures chaque jour. Avec des cervicales et des trapèzes bien douloureux ! Les corps protestent !

Il y a eu une continuité même si les moyens ont changé. Toutes les structures partenaires avaient essayé de conserver des modalités de fonctionnement. J'ai échangé à propos d'enfants, avec l'accord des familles, avec un médecin, une infirmière, une assistante sociale, une secrétaire de CDAS, une autre de CMP, par exemple avec laquelle nous nous sommes donné des nouvelles sur nos façons de travailler dans cette période et sur les enfants. Nous avons tissé des liens et nous en étions assez satisfaites.

Nous avons informé l'IEN de ce que nous avons posé comme organisation, mais avons eu peu de sollicitations, de demandes d'avis de sa part pour réfléchir sur cette situation de confinement et ses effets, en particulier d'un point de vue psychologique. Nous aurions trouvé cela intéressant. Mais il était dans l'urgence pédagogique, les CPC aussi. Plein de ressources sur ce registre ! Par contre, nous avons eu une demande urgente de remplir un tableau sur les maintiens...

Du côté du Pôle ressources, nous avons transmis des documents qui nous paraissaient utiles sur le Covid19, sur les effets psychologiques du confinement, etc. Nous les avons aussi transmis aux écoles. Nous avons assisté aux réunions de directrices/directeurs sur classe virtuelle VIA. C'était informationnel et très vertical. Pas de possibilités d'échanges, trop nombreux. Mais au moins cela nous permettait d'être informées. Nous aurions aimé être sollicitées sur la réflexion de ce qui pouvait être apporté, nous l'avons proposé, mais l'urgence institutionnelle était autre.

Entre ces deux univers, la vie professionnelle avant et pendant le confinement, nous avons trouvé une vraie continuité dans les axes de travail :

- maintenir les liens avec les partenaires, les enseignants et les familles
- travailler en équipe RASED
- travailler avec l'équipe de circonscription, mais cela s'est passé sur un mode très verticalisé.

L'IEN a eu des difficultés à respecter les cadres et surtout à s'appuyer sur les avis professionnels, avec parfois de l'autoritarisme et une difficulté à échanger qui nous donnaient l'impression d'être instrumentalisés. La pression a été forte pour tous. Ce qui se vit de souplesse et d'écoute en présentiel est beaucoup plus difficile à mettre en œuvre en distanciel. Il y a un risque accru de rigidité.

La coupure des vacances a fait du bien. Elle a permis de se calmer, de prendre du recul. Nous avons demandé une réunion du Pôle ressource pour permettre des échanges de points de vue, une réflexion commune, et de limiter le cloisonnement. C'était comme si dans la circonscription, il n'y avait plus que les avis de l'IEN, des CPC, des écoles, éventuellement de l'enseignant référent. Je me suis même demandé si le fait d'être des femmes avait un effet sur la non prise en compte de nos apports et de nos avis, au-delà de nos métiers de psychologue et d'enseignant spécialisé.

Il a fallu aussi rappeler la confidentialité : parler de situations d'enfants avec la trentaine de directrices/directeurs de la circonscription, c'était impossible. Cela a été entendu. « Je me suis mal fait comprendre » a dit l'IEN. Nous, nous appelions toutes les écoles, les 18. Nous le faisons à deux en équipe du RASED. Les écoles ont apprécié. Nous nous sommes aussi concertées avec l'autre psychologue de la circonscription.

Cette période complique les relations sans autorité. En revanche, pour les équipes, nous avons pu montrer notre présence, en particulier avec celles avec lesquelles nous travaillons moins souvent. Les autres sont celles qui abordent la difficulté différemment. Il y a une « césure ». Dans ces relations à distance, il y a un facteur de risques dans le climat de travail dans les RASED, ou avec les écoles. Les demandes ont été adressées par courriel, ou un message téléphonique sur le numéro du RASED, ou lorsque nous avons joint les écoles au téléphone. Il y a des équipements matériels à prévoir (téléphones, ordinateurs), qu'ils ne tombent pas en panne, et que le réseau internet/téléphonique fonctionne...

Nous avons été attentives aux situations connues ou en cours. Parfois des demandes de ressources, ou des réflexions. Une mère me disait qu'elle se rendait compte des difficultés de sa fille évoquées par l'enseignante, car elle repérait elle-même ces difficultés dans l'accompagnement de sa fille. Ces modalités d'école demandent une très grande disponibilité des parents, la possibilité pour eux de faire ce type de travail et que les enfants acceptent de travailler avec eux. Mais cela a aussi permis à certains enfants d'être plus à leur rythme. Dans les situations de handicap avec des problèmes relationnels importants, de l'agitation, les parents ont mieux compris ce qui se vivait à l'école. Certains enfants ont été plus apaisés dans leur contexte familial mais d'autres fois cela a été très difficile à vivre. Les enfants les plus fragiles étaient déjà souvent dans un contexte d'Information Préoccupante !

Les enseignantes, enseignants et des directrices ou directeurs étaient exténués, sans limites temporelles à leur travail.

Je n'ai pas vu passer ces 4 semaines ! C'était impressionnant ! Assise du matin à 8 h jusqu'à 18h ! C'était comme si le temps était condensé ! J'ai apprécié d'arrêter de courir physiquement. Je me suis rendu compte à quel point je me sentais fatiguée par toutes ces demandes, la taille du secteur, la charge mentale... Se poser physiquement, arrêter de calculer ces temps de trajet, de prévoir les locaux, de téléphoner, d'envoyer des courriels pour organiser ces temps a permis autre chose. Le rythme en présentiel s'est interrompu.

J'avais pris tous les dossiers en cours, les situations en attente, ou récemment vues. Avec ma collègue au bout d'une semaine, nous nous sommes demandé comment réaménager le temps... Nous nous sommes obligées à faire une pause à 13h. Les oreilles bourdonnaient, les nuques

souffraient. La temporalité devenait diffuse. Au bout de la semaine, j'avais envie de retrouver... le week-end ! Je m'imposais de ne pas travailler ces deux jours.

Par rapport à l'institution, je me suis posé des questions sur la place des psychologues... Dès le vendredi 13 mars j'ai envoyé un message aux psychologues EN, mais gros silence... personne n'a répondu. Ils ont répondu plus tard, quand je les ai sollicités sur l'enquête transmise par l'IEN. Peut-être parce que d'une certaine façon c'était une question connue. Alors que jusque-là c'était un fonctionnement inédit dont il fallait parler avec cet arrêt des écoles.

Mais, nous avons pu échanger entre adhérentes AFPEN. Une réunion téléphonique a été organisée par la déléguée départementale, c'était très intéressant. Il aurait fallu pouvoir faire cela entre tous les psychologues du département. Il aurait fallu pouvoir se coordonner pour cela, pouvoir aussi apporter nos analyses à l'institution au niveau départemental et plus. C'est sur ce plan que le travail des psychologues est encore le moins reconnu et le moins organisé, ce qui existait avant le confinement a perduré pendant. Il y a eu des organisations différentes d'un département à l'autre, cela nous a donné des idées.

La coupure des vacances a permis de se retrouver, prendre du recul, et prévoir la suite. Et voir le printemps !

VIGNETTE CLINIQUE : Françoise - Psychologue EN EDA

Marceau, un tyran domestique

Une maîtresse m'interpelle au sujet de Marceau, CE2, en consultation au CMPP depuis février. Elle reçoit ce mail le 27 mars. La maman : *Je ne sais pas si cela peut être possible, cependant pourriez-vous appeler Marceau, au téléphone ou en Visio pour lui faire comprendre que c'est important d'apprendre et de respecter un rythme journalier. Il est capable de faire ses devoirs en une heure le matin, et j'essaie de mettre des maths l'après-midi, seulement voilà, depuis le début de la semaine, cela ne se passe pas très bien et aujourd'hui, je ne vous en parle même pas ! Dès qu'il est en difficulté et / ou qu'il n'y arrive pas, il s'agace, se met en colère et jette tout (surtout pour les maths en fait). J'ai beau essayer de lui demander comment il ferait, ou de l'aiguiller, il refuse mon aide. En le voyant faire, la question que je me pose c'est comment il fait à l'école ? Ici il a du mal à rester assis sur la chaise, alors que ce n'est qu'une heure ! Il me répond, me tape et m'insulte. J'appellerai aussi la psychologue, demain ou début de semaine. Peut-être que de vous voir ou vous entendre le rassurera et/ou le motivera ?*

Une maman qui ne sait pas si elle va tenir 4 semaines ou plus comme ça ...

Suite à l'appel de la maman, j'ai travaillé avec la maîtresse pour qu'elle intervienne sur le travail scolaire. Et mis la mère en lien avec un service en ligne de thérapeutes familiaux.

UNE PSYCHOLOGUE AU TEMPS DU COVID

Penser collectif, agir individuellement...

Patricia – Psychologue EN EDA

Je suis reconnaissante au comité de lecture de l'AFPEN de questionner les psychologues et de les amener à témoigner de leurs pratiques professionnelles dans ce temps de crise sanitaire. Car bien sûr, témoigner c'est aussi se questionner, être à la fois le sujet et l'objet de son questionnement. Témoigner, c'est chercher à faire du lien dans cette période où tous les repères personnels et professionnels sont mis à mal. Témoigner individuellement, c'est aussi aider à réfléchir à l'état de la profession, à celui de nos besoins et des besoins qui seront à combler dans l'après-crise.

Se questionner en tant qu'individu, ça aide à savoir où on en est dans nos modalités d'organisation, de défense, de gestion de sa bonne santé, de son sommeil, de ses inquiétudes. C'est questionner les piliers de résilience qui fonctionnent plus que d'autres et identifier ceux sur lesquels on peut mieux s'appuyer. C'est regarder évoluer nos sensations, sentiments et représentations au fil du temps. Car je me souviens que j'écris aujourd'hui au début de la 5^{ème} semaine et juste avant le nouveau discours présidentiel est sans doute différent de ce que j'aurais pu écrire il y a 15 jours ou de ce que je pourrais écrire dans un mois d'ici. La temporalité, dans cette crise a différents effets. Et on prend conscience de ce temps modifié, de ce temps oppressant ou ralenti, au travers de différents détails de nos vies : le rythme biologique reprend ses droits ; le passage à l'heure d'été ne correspond pas à grand-chose si on n'est pas rythmé par des contraintes de travail ; le temps de la nature prend une plus grande place et je n'ai jamais regardé d'aussi près ni aussi bien perçu les changements quotidiens des arbres et des fleurs de mon jardin... On ré-envisage nos questionnements existentiels, on expérimente un nouvel état qui pourrait peut-être s'apparenter à ce temps de la « drôle de guerre » qu'ont vécue certains de nos parents ou grands-parents : en guerre oui, mais où est vraiment l'ennemi ? Et que va-t-il se passer ? Et qu'est-ce qui va changer que je ne conçois pas encore ? Et moi, que puis-je faire de ma petite place ?

Bon d'accord, on nous serine, par tout un tas de messages, drôles ou sérieux, que rester chez soi est la meilleure chose à faire pour aider la collectivité des soignants, et la collectivité tout court. Cependant la complexité des émotions qui accompagnent ces nouvelles modalités de travail et ces contraintes nouvelles méritent d'être explorées.

- Sidérée de ce qui nous arrive : comment est-ce possible ?
- Inquiète : est-ce que tout va bien aller pour tous ceux qui comptent autour de moi dans cette nouvelle configuration de vie ? Et les élèves ? Et leurs familles ? Et les enseignants ?
- En colère de ce qui m'arrive à MOI : Comment je ne peux plus sortir comme JE veux ? Comment ? Ils osent ME priver de MA promenade ? (il me faudra 24h pour élaborer une pensée altruiste à partir de la fermeture du bord de mer. C'est à dire que c'est réellement à partir du moment où l'information est passée par mon corps que l'expérience a pu être élaborée et transformée ...) Quid du corps des autres ?
- Perplexe : comment vais-je travailler à partir de maintenant ?
- Agitée : je me suis fait contrôler sur la promenade du bord de mer. Les policiers m'ont demandé de changer de trottoir (ah bon ? un côté de la route est plus dangereux que l'autre ?)

et m'ont sermonnée sur le fait qu'en sortant de chez moi, je pouvais ramener le virus sous mes chaussures.

- Paranoïaque : les recommandations du ministère aux personnels qui assurent les permanences dans les écoles sont de quitter ses vêtements avant de rentrer chez soi et prendre une douche immédiatement au retour de l'école. Alors là me viennent des pensées de fin du monde et toutes les théories de tous les complots possibles défilent dans ma tête...
- Coupable : est-ce bien ça, assurer son travail de psychologue depuis son domicile ?
- Fatiguée cognitivement : je ne veux plus rien savoir des informations qui passent en boucle
- Submergée : mais c'est quoi encore tous ces documents qui circulent dont je ne suis pas sûre qu'ils servent à quelqu'un autour de moi !
- Triste : voyons, c'est quoi déjà la différence entre confinement et enfermement ?
- Gaie : quelle chance ce printemps ! Et ces oiseaux partout...
- Utile : au moins aujourd'hui ai-je aidé ici, ici et là.
- Révoltée : 5 semaines et pas un appel ou un mail de mon inspecteur
- Paisible : finalement je fais plus de gym
- Abattue : combien de temps ça va durer encore ?
- Interrogative : quelle nouvelle vie la vie d'après ?
- Reconnaissante : mmmmm, le lien, que c'est bon ! Le partage, le plaisir de la relation...
- Exploratrice : Zoom, quand même, quelle découverte ! Du coup des webinaires hebdomadaires, les collègues, l'Europe, les liens qui se resserrent autrement...
- Confuse : vacances ? Quelles vacances ? Les vacances ont-elles le même sens en situation de confinement ?
- Inquiète : cette situation... ?? Et celle-ci... ?? Comment faire ?? Qui peut m'aider à penser ? Quel réseau pour aider ?
- Détendue : bon, je vais faire un peu de gym et je m'y remets !
- Surprise : comment se fait-il que je n'entende plus du tout parler de la difficulté scolaire ?
- Dissonante : je ne comprends pas les informations contradictoires que j'entends dans les médias Mais qu'est-ce qu'on nous raconte ?
- Volontaire : allons, on se tient à ce qui est prévu

....

Bref, je ne sais pas si cette liste vous parlera, ni comment vous, de votre côté de la revue, vous vivez les choses (j'écris cette phrase au présent car je crains que cette situation étrange ne dure encore un peu...) Mais d'égrener ainsi mes états d'âme personnels me semble un préalable nécessaire avant de partager mon fonctionnement professionnel flottant dans ce temps nouveau. Car bien sûr, si tout tangué, qu'est-ce qui tient de moi, à quoi est-ce que je peux me raccrocher pour tenir les autres qui en auraient besoin ?

Et après avoir fait le point de ce qui tenait en moi, j'ai fait le point de ce que je pouvais faire :

- me tenir à disposition de mon inspecteur
- me tenir à disposition des directeurs
- me tenir à la disposition des enseignants
- me tenir à disposition des familles (mais comment le faire savoir ?)
- faire le point des situations les plus problématiques parmi celles connues de mon secteur
- organiser les réseaux de professionnels autour de ces situations. J'ai donc la première journée découvert que si les structures étaient fermées, les CAMSP, CMPP, CMP, IME, SESSAD, AEMO et services sociaux départementaux continuaient d'assurer le soutien aux familles.
- travailler avec les collègues en réseaux de psychologues. Que les collègues de l'AFPEN 13 soient ici chaleureusement remerciés pour les réunions hebdomadaires permettant le lien et les analyses précieuses !

Je travaille avec mon téléphone personnel depuis de longues années. La question de l'organisation du lien ne se pose donc pas comme j'entends qu'elle se pose pour d'autres collègues. La seconde semaine j'ai pris l'initiative d'appeler quelques familles que je connais. À la suite de certains de ces appels, des guidances parentales se sont mises en place dans le lien aux enseignantes concernées. J'ai dans quelques cas utilisé WhatsApp pour faciliter la communication avec les enfants. La question des spécificités de l'entretien en téléconsultation ne semble pas se poser de façon aiguë, ni pour mes interlocuteurs ni pour moi. Mais si la concentration nécessaire à la gestion d'un seul canal de communication me semble plus importante, le fait de n'être pas parasité par la présence ou les interactions plus « sociales » permet d'entrer bien plus rapidement dans le monde de l'interlocuteur. Au point que les entretiens paraissent non pas plus rapides, mais plus rapidement efficaces. Le téléphone me permet de me sentir plus densément engagée dans ce compagnonnage d'humanité et d'écouter plus profondément.

Les familles d'enfants autistes auxquelles j'ai parlé m'ont assuré que les enfants allaient bien. L'une de ces mamans m'a déclaré que ce qui la sauvait c'était l'emploi du temps rigoureux et les rituels, mais qu'avec cette condition il y avait même moins de stéréotypies qu'habituellement. Cette remarque est cohérente avec d'autres observations d'autres professionnels de l'autisme. Rassurée...

Une des directrices de mon secteur m'a rapidement alertée sur la nécessité de travailler sur le retour en classe et sur l'aide dont les enseignants allaient avoir besoin pour gérer tout ce stress et ces émotions inédites. Motivée...

Le médecin des personnels s'inquiète de la santé des enseignants dans ces nouvelles conditions de travail et des relais possibles depuis le terrain. Pourtant dans le document édité par les médecins du département, c'est un centre professionnel privé qui est cité, et non les psychologues de l'EN. Je m'interroge sur la visibilité des coordonnées des psychologues sur les sites des différentes circonscriptions. Les résultats sont très divers, certains très efficaces. Mais comment faire quand nos réflexions et propositions ne sont pas relayées, ou entendues ou même sollicitées par notre institution ? Désolée...

De longues heures de la troisième semaine ont été occupées par l'organisation d'un webinaire européen. La cinquantaine d'enseignants connectés étaient tous en lien direct avec leurs élèves, quelques soient leurs âges. Ce qui m'a laissée perplexe sur les stratégies dont j'ai entendu parler autour de moi. La fameuse continuité pédagogique n'est chez nous vécue que comme une transmission descendante, avec le plus souvent, un retour par mail. Quelques enseignants appellent les familles chaque semaine. Combien auront permis la continuité sociale entre les enfants eux-mêmes ?

Où en sont donc les autres psychologues EDA ? Combien sont comme moi plus ou moins livrés à eux-mêmes ? Comment notre profession vit-elle cette situation dans son ensemble ?

La nécessité de formuler mes interrogations donne naissance à un questionnaire dont la diffusion prendra plusieurs semaines. Les premières centaines de réponses arrivent en deux jours. À ce moment-là (début de la 5^{ème} semaine), près de 50% des collègues indiquent n'avoir aucun lien direct avec leurs inspecteurs au cours du premier mois de confinement... Comment est-il possible que dans une telle situation de crise, les psychologues qui sont les premiers personnels ressources dans l'écoute et l'accompagnement des enfants et des adultes, soient à ce point ignorés des dispositifs ? Les plateformes d'écoute de l'éducation nationale semblent s'être

prises en place au niveau de chaque département... sans les psychologues. Faute de pilotage, l'institution se prive d'expertise et de moyens.

Quatrième et cinquième semaines : les situations se complexifient sur le terrain. Je travaille toujours en réseau interprofessionnel pour soutenir réflexions et actions auprès de familles endeuillées ou traversant de grandes difficultés.

Le discours présidentiel a surpris les personnels de l'EN avec la perspective d'une réouverture rapide des écoles. Il est urgent de travailler à penser le retour. Mais si je continue à travailler avec les familles connues, j'ai de moins en moins de sollicitations de la part des directeurs. Les vacances, sans doute... Ou bien la routine d'une situation qui s'organise et se stabilise dans les familles et dans l'institution finalement ?

Plusieurs mamans d'enfants pointés comme étant en difficulté scolaire, avec des demandes d'aide auprès de la MDPH en cours, me signalent que « tout va bien, mieux même » : les progrès sont visibles, et visible aussi un changement de rapport aux apprentissages : moins de crainte de l'échec, plus d'engagement et de plaisir, moins de tensions, des cahiers mieux tenus, les félicitations de l'enseignante... et le refus de retourner en classe ! Une enseignante me dira à cette occasion : « c'est normal, en ce moment tous les enfants ont des AVS ! C'est pourquoi il faut **absolument** insister pour qu'ils en aient en classe ». Mais comment peut-on comparer ou confondre le rôle des parents à celui d'une AVS ? Comment au contraire ne pas en tirer de conclusions sur la question des rythmes, de l'évaluation, du jugement, du statut de l'erreur, de la motivation, du rôle de la collectivité, de la place des projets et du sens que l'enfant lui-même donne aux apprentissages... Bref, comment ne pas s'interroger sur la question de la PÉ-DA-GO-GIE et du lien pédagogique puisque le changement de situation conduit à des changements de posture et de réussite des élèves ?

Une autre maman témoigne du cas de ses jumeaux en 4^{ème} : la fille est brillante, en tête de classe, très sportive, très sociable. Depuis le début de la crise, elle n'a produit aucun travail car elle ne trouve pas de sens à travailler dans ces conditions. Elle fait partie des décrocheurs de la classe. Le garçon est un élève moyen, lent, secret. Il se découvre une capacité à planifier ses devoirs et à réussir ses exercices dans une autonomie que cette situation de confinement met pour la première fois en évidence.

Oui, cette situation révèle des choses inattendues. Elle révèle les ressources intimes de chacun en déchirant le voile que la collectivité nous impose généralement. Elle met en évidence les équilibres habituels, plus ou moins dépendant du lien social, de même que les stratégies qui se mettent en place en situation exceptionnelle : face à l'incertitude est-ce que je compte plus sur les autres ou est-ce que je compte plus sur moi-même ? Et si mes ressources habituelles se trouvent dans la collectivité, comment faire émerger les ressources plus personnelles ? Et si au contraire je me découvre des ressources inattendues dans cette situation de travail en autonomie, comment les prolonger après le retour au travail collectif ? Les émissions de philosophie fleurissent sur toutes les radios pour nous aider à penser nos ressources d'adultes. Comment aider les enfants à prendre la mesure de leurs découvertes sur eux-mêmes ?

Ma réflexion est partielle, écrite en fin de 5^{ème} semaine de confinement, et se poursuit sous forme de questionnement :

- les inspecteurs n'ont pas empêché les psychologues de travailler selon des initiatives toujours personnelles. Mais combien ont réellement pris en compte la dimension affective et émotionnelle derrière la dimension organisationnelle de la continuité pédagogique ? Combien ont sollicité les psychologues en leur donnant une vraie place dans l'accompagnement des

équipes d'école ? Combien ont questionné la continuité psychologique, relationnelle et affective du lien entre les enfants et leur enseignant, et celui des enfants entre eux ?

- on entend parler de la dégradation des situations dans les familles à mesure du temps qui passe : augmentation des détresses et des violences, inquiétude sur les maltraitances... Les plateformes émergent en tous sens avec des bénévoles non professionnels de l'écoute. Mais les professionnels de l'EN, psychologues des écoles ne semblent pas accessibles pour les familles.
- l'absence de psychologue conseiller technique participe de l'opacité de notre fonctionnement et de l'absence totale de pilotage de notre profession
- la méconnaissance de notre profession par notre institution est un gâchis de compétences pour l'ensemble de la population
- cette situation de crise sanitaire majeure n'a pas fini de créer des ondes de choc dans l'école : l'institution va-t-elle questionner notre fonctionnement ? Va-t-elle tirer des leçons d'un retour d'expérience pour repenser les protocoles départementaux de gestion de situation de crises en y incluant les psychologues ?

Penser collectif et être ramenée à des actions individuelles, c'est ce dont j'ai voulu ici témoigner de façon très personnelle pour cette revue AFPEN un peu hors normes.

Je pense à mes collègues et à la toile tissée entre nous d'une façon ou d'une autre, en espérant que nos actions individuelles puissent un jour prendre forme pour notre collectivité professionnelle.

« ... En donnant la parole à chacun en tant que sujet, le psychologue de l'école se propose de soutenir la fonction paternelle dans l'institution scolaire. Mais pour cela, trois conditions sine qua non sont exigées. Il doit désirer prendre cette place, être reconnu et être traversé par la Loi via le langage. Et là, c'est au niveau de la reconnaissance que le bât blesse. »

A. Noble - Le confinement comme expérience de l'épreuve de réalité
Psychologie & Éducation n° 2020-3, p 51.

CONSEILLER PÉDAGOGIQUE, UN MÉTIER EN MUTATION

Claire – Conseillère pédagogique départementale ASH

À l'annonce du confinement les questions qui se sont posées à moi ont été très basiques : comment continuer ma mission de CPC ASH du mieux possible et comment combiner cette mission avec celle de parent qui doit gérer la continuité des apprentissages au sein d'un foyer ? En tant que conseillère pédagogique le télétravail était déjà d'actualité même si je ne le pratiquais pas comme on peut se l'imaginer (rester chez soi pour travailler à distance), toute la correspondance se faisait déjà par le biais de la messagerie électronique et était traitée depuis mon domicile souvent en dehors des heures de « bureau ». Il en était de même pour le téléphone professionnel qui servait également de lien avec les équipes. Ces moyens de communication à distance ont toujours été associés à des moments de présentiel auprès des enseignants lors de visites en classe, de stages, de réunions, ou d'animations pédagogiques... Ce présentiel n'existant plus depuis le 16 mars 2020 il a donc été remplacé par du distanciel. Déjà formée aux classes virtuelles, l'adaptation aux outils de travail a été rapide ; en revanche couper le lien avec le terrain reste complexe à plus d'un titre : en effet, les rapports sociaux et la confiance qui s'établissent entre le formateur et le formé (nécessaires pour les deux protagonistes) sont fondamentaux non seulement au service du développement professionnel, mais encore pour installer un rapport humain basé sur la confiance.

À distance le conseil pédagogique reste plus abstrait, le formateur perd une certaine forme d'efficacité basée sur l'observation de la classe et sur le contact direct avec le tutoré. La dimension personnelle que ce travail à distance induit nécessite une plus grande écoute, de la part du formateur, écoute qui n'est pas seulement orientée sur des problématiques de métier mais parfois relative aux angoisses générées par le confinement ; préoccupations qu'il faut être capable d'entendre pour accompagner au mieux le formé, afin que ce dernier puisse se recentrer sur les fondamentaux ; on remarquera que les préoccupations sont différentes en regard des fonctions occupées soit par les néo titulaires, les stagiaires, ou les étudiants. Ces inquiétudes sont variées et concernent aussi bien la gestion des élèves à distance qui reste problématique pour les élèves de SEGPA, que la passation des concours pour les étudiants M1 et M2, ou d'examens pour les enseignants qui sont par exemple sur la formation CAPPEI.

Cette situation inédite met en évidence que le lien social dans le métier d'enseignant reste fondamental ; Aristote nous rappelle que « L'homme est un être sociable ; la nature l'a fait pour vivre avec ses semblables. » Cette citation prend tout son sens alors que nous sommes privés de tout lien avec nos pairs et que nous devons ré-inventer le métier d'enseignant sous une forme différente afin qu'il puisse garder son sens. Si l'on en revient au métier de conseiller pédagogique basé sur la transmission d'une ingénierie pédagogique et didactique on ne peut faire fi de la confiance mutuelle, de l'empathie, de la remobilisation nécessaires à la formation du futur enseignant ; à distance il est très difficile d'obtenir un équilibre entre ces différentes formes de soutien, le métier de CPC est de fait non abouti.

Si l'on considère les difficultés inhérentes au télétravail ; sur le plan professionnel pas de difficultés particulières, étant donné que je dispose du matériel dont j'ai besoin, ordinateur de la DSDEN, imprimante et connexion personnelle et que je maîtrise le logiciel de classe virtuelle. En revanche au niveau humain mes collègues de la DSDEN avec qui je partage l'open-space

me manquent, j'ai pour habitude de leur parler de mes préoccupations liées à la formation, au métier, je les sollicite en tant qu'experts de terrain et j'affectionne que nous trouvions ensemble des solutions pour la mise en œuvre de nos stages de formation ou de nos animations pédagogiques. Bien que nombreuses, les visio-conférences sont moins propices aux « vrais » échanges car moins authentiques.

Même si nous avons très souvent des visio-conférences avec notre inspecteur ce qui nous permet de continuer à avancer sur les dossiers en cours, je suis privée d'une ambiance d'équipe qui cogite en permanence. Ces « call » qui revêtent un lien fort sont nécessaires, elles permettent que nous soyons acteurs de l'évolution de la continuité pédagogique, des difficultés engendrées par l'éloignement, la fracture sociale ou numérique et ainsi de trouver des solutions au cas par cas. Ces réunions virtuelles sont également le moyen de nous remobiliser à tour de rôle et de rester en lien avec les collègues de terrain (ceux qui au quotidien sont en face à face avec les élèves) qui nous contactent assez régulièrement ; en fonction de la demande, nous leur répondons soit par mail soit par téléphone.

Ainsi on pourra se demander à juste titre qu'est-ce qui est facilité ou empêché dans ces nouvelles modalités de fonctionnement ? Ce qui est empêché pour le conseiller pédagogique c'est le cœur de métier : être dans les classes avec les enseignants pour conseiller, aider, rassurer... Comme cela n'est plus possible les alternatives restent basées autour d'échanges formels qui concernent en premier lieu les contenus de préparation et leurs adaptations pédagogiques pour un public en situation de handicap ou en grande difficulté scolaire. Les enseignants sont tous très soucieux du devenir de leurs élèves, ils sont en lien étroit avec les familles, ils ont tous pris très au sérieux la continuité pédagogique et s'assurent que leurs élèves vont bien et que le travail est fait en restant au contact des élèves et de leurs familles.

Même si le métier de conseiller pédagogique doit se réinventer pendant cette période, l'essentiel demeure dans une présence constante à distance corrélée à une grande disponibilité. L'isolement met certains personnels dans une situation de précarité émotionnelle et de doute professionnel liés à la « nouveauté » qu'il faut sans cesse réassurer. Et c'est cette réassurance qui demande davantage de temps qu'à l'accoutumée. Outre ce type de demandes les personnels qui doivent passer des examens tels le CAPPEI sont encore dans l'incertitude quant aux nouvelles modalités de passation des examens et là aussi nous devons rassurer, même si nous-mêmes, pour l'instant n'avons reçu que peu d'injonctions. Nous savons que les choses s'organisent et que de nouvelles modalités de passation vont voir le jour.

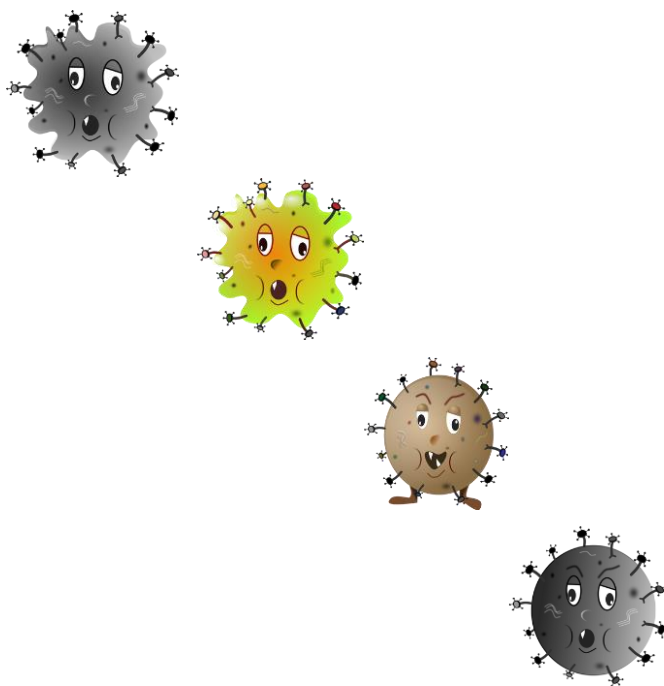
Il est intéressant maintenant de s'intéresser aux élèves, le cœur de métier étant l'enseignement, on s'interrogera sur les élèves les plus fragiles à besoin éducatifs particuliers (plus spécifiquement ceux que nous gérons dans l'ASH).

Après enquête auprès des élèves de SEGPA il s'avère que le décrochage reste un risque majeur. Risque qui est déjà prégnant en temps ordinaire mais qui s'accroît avec cette situation. Quelle en est la raison ? Les élèves orientés en SEGPA sont des élèves en grande difficulté scolaire, ils sont difficilement mobilisables, ils ont toujours connu une scolarité mouvementée, ils ont du mal à se projeter dans un avenir professionnel proche, ils sont souvent issus de familles qui elles-mêmes ont des difficultés face à ces nouvelles modalités pédagogiques. À cela s'ajoute la problématique de l'adolescence qui complexifie l'assiduité et la régularité vis à vis des apprentissages. En ce moment, je conseille peu les enseignants de SEGPA car pour une grande partie, ce sont des enseignants chevronnés qui connaissent bien leur public, les familles, le quartier, et sont très mobilisés dans la continuité pédagogique. Toutefois pour ce qui est des

débutants qui effectuent des remplacements en SEGPA, je suis davantage sollicitée pour aider à valider des contenus de cours à distance.

Au fil des semaines, une certaine habitude s'installe, les routines de vie permettent de garder le cap. Le travail évolue. Vu que le plan de formation statutaire ne peut plus se dérouler en présentiel, les formateurs doivent par le biais de réunions virtuelles trouver de nouvelles modalités d'intervention auprès des stagiaires, cela s'effectue en fonction des préférences, qui va poser un diaporama sur m@gistère, qui va préférer la classe virtuelle. Pour harmoniser cela, nous devons nous concerter fréquemment, cela demande beaucoup de disponibilité et de souplesse. Suite à cet épisode de confinement je pense qu'à terme on pourra se servir de cette expérience de travail à distance pour nous épargner (de temps en temps) de traverser tout le département pour assister à des réunions en présentiel.

Pour conclure ce témoignage je dirai qu'il n'est pas simple de concevoir le travail à distance, si techniquement il ne pose pas de problèmes particuliers, en revanche, le contact humain reste pour moi fondamental car rien ne remplace les vrais échanges, le non verbal, la connivence, les échanges informels autour d'un café qui permettent de dénouer bien des problématiques qu'elles soient d'ingénierie ou humaines.



TÉMOIGNAGE

Isabelle – Enseignante spécialisée, chargée de l'aide à dominante pédagogique en REP+

Comme pour tous les enseignants, l'annonce du confinement ne m'a pas laissé le temps de me préparer pour adapter mon enseignement.

Est-il nécessaire de souligner que les élèves qui relèvent de mon intervention sont également ceux qui sont le moins équipés en moyens de communication, dont les parents sont le moins à même de les aider, et pour qui les liens immatériels avec l'école sont les moins pertinents et les plus fragiles ?

Comment, alors, penser la mise en place de mon travail dans sa continuité... sa discontinuité ? L'enseignant de la classe est resté le lien privilégié entre l'école et les familles, car les parents auraient du mal à comprendre et à suivre une relation « de plus » avec l'école en la personne de l'enseignant du RASED. J'ai donc transmis les supports des projets en cours par l'intermédiaire de mes collègues. En cela je bénéficie d'un travail de collaboration instauré de longue date avec les enseignants ; les projets sont communs, les attentes explicites pour tous, chacun à son niveau...

Mais que sont des supports dans un projet d'aide spécialisée dont le principal atout est de faire jouer les interactions entre pairs, les conflits sociocognitifs et les étayages ajustés ?

En tant que personnel ressource, pour maintenir le lien, notamment avec les plus fragiles, mon action s'est dirigée vers un rôle de conseil aux familles qui ont exprimé leurs difficultés.

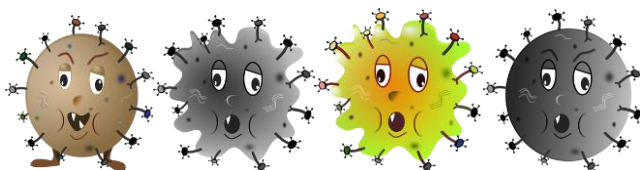
Nous sommes restés sans nouvelles d'environ la moitié des élèves que je suis, et les quelques-uns qui se sont manifestés ont exprimé un certain désarroi. Les retours sont en effet éloquents : « Je me rends compte que E. est un fainéant ! » dit une maman... « Je n'en peux plus, J. me rend fou, il est trop fatigant ! » rapporte un papa... et ce témoignage touchant d'une maman : « Je croyais que maîtresse, c'était un métier facile mais finalement c'est trop dur ! ».

J'ai conseillé à ces parents de ne pas « regarder » leur enfant en train de travailler, de le laisser seul par tranche de 15 minutes, et de ne pas sacrifier le bien être à la maison à quelques lignes écrites ou non. À la rentrée, le sentiment d'insécurité risque d'être bien plus dommageable que le niveau scolaire, qui pourra toujours être rattrapé.

Mais dans ce temps suspendu, le temps institutionnel et ses échéances continuait, lui, à courir. En ce qui concerne l'aspect administratif, c'est la « saison » des orientations, des maintiens, des rendez-vous avec les parents pour mettre à jour les PPRE. Ces processus de décisions dans lesquels l'enseignant du RASED est très impliqué sont lourdement altérés par un mode de communication à distance, différé, écrit... Il est clair que les discussions informelles en « salle des maîtres » manquent à tout le monde. Cela s'est manifesté par taux record de propositions de maintiens ! Coupés de leurs élèves, privés du témoignage spontané de l'enseignant de l'année dernière ou du réconfort déculpabilisant du maître E, les enseignants paniquent, ont peur pour leurs élèves, se repassent en boucle leurs difficultés à les faire progresser....

Cette interruption du suivi *au plus près* des élèves ne restera pas sans conséquences sur la rentrée qui s'annonce à plus ou moins long terme. Je ne peux envisager qu'une refonte de la nature de l'aide à dominante pédagogique, qui devra sans doute s'étendre à un plus grand nombre

d'enfants de tous niveaux. La collaboration avec les enseignants des classes « ordinaires » devra encore se renforcer, les projets d'aide seront encore plus ajustés, afin de ne laisser personne « au bord du chemin ». Une augmentation des effectifs chargés des missions du RASED peut être une piste pour un retour en classe progressif, dans l'apaisement et pour la réussite de chacun...



VIGNETTE CLINIQUE : Françoise – Psychologue EN EDA

Mihaela et la marginalité

Mihaela est au CM2, sa famille est rom-bulgare, loin de la culture scolaire et les nombreuses absences de la fillette tout au long de sa scolarité ont conduit l'école à rédiger une IP (Information préoccupante). Une assistante sociale accompagne maintenant la famille. Le projet d'une orientation en 6^{ème} SEGPA, appuyé par l'assistante sociale, a permis à Mihaela de donner du sens à l'école. Elle veut devenir coiffeuse. Pour la première année, Mihaela n'est presque jamais absente. Scolairement, elle est à un niveau CP, à peine CE1. Elle ne comprend pas bien le français. Les autres enfants se moquent souvent d'elle et elle en souffre. Tout cela a été parlé lors des rencontres du bilan.

Le confinement dans cette situation a renforcé le repli de la famille sur elle-même, pas d'ordinateur, pas d'échanges avec les autres enfants de la classe. J'ai donc proposé des échanges téléphoniques quotidiens. Mihaela est partante, toujours au rendez-vous avec le téléphone de son papa. Tous les lundis, la maman vient chercher le travail papier à l'école et tous les soirs, ce travail papier est travaillé avec moi au téléphone.

Dans cette situation nous voyons combien la marginalité aboutit à des réponses en marge et qui pourtant paraissent répondre à notre mission de prévention des risques de rupture scolaire, et d'accompagnement du développement de l'intérêt et de la motivation. Au cours de nos entretiens, Mihaela prend plaisir à me raconter ce qu'elle a fait dans la journée. Récemment, elle s'est faite porte-parole de sa maman qui lui avait demandé de me raconter la coutume autour des œufs de Pâques. J'ai su aussi comment l'anniversaire de la maman avait été fêté en famille. Ce confinement paradoxalement a permis une petite ouverture de la famille vers quelqu'un d'extérieur.

LE TRAVAIL D'ENSEIGNANTE SPÉCIALISÉE PENDANT LE CONFINEMENT DANS UNE ÉCOLE DE REP

Sylvie – PE spécialisée chargée des aides pédagogiques

L'annonce du confinement par le président de la République a pris toute la communauté de l'Éducation nationale de court. À observer les échanges de mes collègues de classes via les différents médias WhatsApp, Gmail, ou encore via la boîte professionnelle, je me suis rendue compte qu'ils ont vite réagi à la demande institutionnelle de « continuité pédagogique ». Il faut dire que dans le REP où je travaille, les enseignants, présents depuis de nombreuses années pour la plupart, sont très inventifs et connaissent bien les familles. De fait, excepté pour quelques rares familles, le travail de continuité pédagogique s'est organisé peu à peu.

Dès les premiers jours, ma collègue enseignante spécialisée en aide pédagogique et moi-même nous sommes interrogées sur notre place dans cette étrange école virtuelle qui s'est installée au fil des jours. En temps ordinaire, notre mission auprès des élèves en difficultés est de mettre ces derniers en position de se questionner par rapport à une situation- problème, c'est de les faire interagir entre eux pour élaborer une réponse à un problème donné. Notre travail est également de donner la parole et une place au sein d'un petit groupe aux élèves les plus timides. Notre travail se fait en « présentiel » et non à distance, il se construit au fil du temps en tissant des liens et une relation de confiance. C'est une condition essentielle pour que l'enfant et l'élève retrouve confiance en ses capacités et progresse.

Que faire et comment s'y prendre ?

Au départ, je me suis posée beaucoup de questions à propos de ma position d'enseignante spécialisée : il me semblait que je devais laisser mes collègues enseignants créer les chemins de cette nouvelle école à distance, leur laisser créer de nouveaux rituels avec leur classe, car cela prend du temps d'envisager une autre façon de travailler. J'allais y trouver ma place ensuite. Pendant cette période, nous avons eu deux conseils de maîtres virtuels animés par une conseillère pédagogique de notre circonscription. Bien que nous ayons participé à ces conseils, nous n'y avons pas vraiment trouvé notre place : il s'agissait avant tout, à ce moment, de faire le point sur le suivi à distance des élèves : quels étaient les élèves qui ne donnaient pas de retour par rapport au travail proposé par leurs enseignants ? Et comment faire pour les atteindre ?

En parallèle, mes collègues de RASED (une équipe de 5 personnes : une psychologue, deux enseignantes spécialisées en aide relationnelle et une enseignante en aide pédagogique) et moi-même, nous nous posions la même question : « Comment intervenir et trouver notre place à distance auprès de nos collègues enseignants ? » Il est vrai qu'au départ, nos collègues des classes, tous pris par la construction de cette nouvelle organisation de travail à distance ne faisaient pas appel à nous. Nous nous sentions un peu en marge de tout ce qui se passait à distance. En temps normal, autant nous sentions que nous avions notre place au sein des équipes et auprès des élèves, autant en ce temps de confinement, nous sentions que nous perdions ce qui faisait la substance de notre travail. Nous avons réfléchi et élaboré un message commun précisant que même à distance nous étions présentes et que chaque enseignant pouvait avoir recours à nous s'il en manifestait le souhait.

Des retours que nous avons reçus, il est apparu que même si nous n'intervenions pas de façon directe auprès des élèves ainsi que nous le faisons dans un cadre ordinaire, le fait de savoir que nous étions présentes en tant que Réseau d'aides « reconfortait » d'une certaine façon nos collègues des classes.

De mon côté, pendant les trois semaines qui ont précédé les vacances de printemps, j'ai peu à peu trouvé ma place en faisant de multiples recherches sur Internet, destinées à aider mes collègues des classes auprès de leurs élèves et pas seulement des élèves en difficultés. Les sites fournissant des pistes pour enseigner à distance sont nombreux et il y a eu beaucoup d'articles de réflexion permettant aux parents de mieux gérer l'école à domicile. Puis, j'ai ensuite contacté certains des parents des élèves que je suivais, par mail ou par téléphone surtout pour leur demander des nouvelles. J'ai obtenu quelques retours de mails et quelques échanges téléphoniques aussi. Ces trois semaines avant les vacances, étant à la maison, je n'ai pas vu le temps passer : ces recherches m'ont pris une grande partie de mon temps ! Par ailleurs, j'ai réussi à m'insérer dans les classes virtuelles d'une école maternelle où je travaille via « Classroom ». J'y ai trouvé ma place en ce sens où je pouvais avoir des contacts avec les élèves que je suivais, mais de façon générale avec tous les élèves. À nouveau, je remarquais l'extrême inventivité et détermination de mes collègues enseignants pour garder le lien avec leurs élèves. Les vacances de printemps sont arrivées et je me suis dit qu'il était temps de faire une pause, de décrocher du travail de recherches par Internet.

Ces vacances à la maison ne furent pas vraiment de vraies vacances évidemment. Après avoir rempli un rôle que je pense qualifier de « personnel-ressources » auprès de mes collègues. J'ai proposé à ceux dont je suivais les élèves d'élaborer un travail spécifique en fonction de la difficulté de chacun. Il n'était pas question de faire un travail d'enseignante spécialisée en aide pédagogique ordinaire, mais de revenir sur le travail qui avait été mené dans chacun des groupes d'aide à dominante pédagogique. Mes collègues ont approuvé cette façon de collaborer avec eux et je me suis investie dans ce travail d'élaboration de petits problèmes ou bien d'exercices destinés à chacun des groupes d'élèves qui travaillaient avant le confinement avec moi.

Aujourd'hui, à l'heure où nous avons repris le chemin de l'école à distance, nous commençons à entendre parler de « déconfinement ». Nous n'en connaissons pas encore les modalités. Nous allons attendre un peu. Mes collègues de Réseau et moi-même avons organisé une réunion virtuelle grâce aux outils informatiques pour envisager cette reprise et comment nous pouvions aider les enseignants à accueillir leurs élèves après ce long confinement. Si certains d'entre-eux n'auront pas pâti de ces longues semaines loin de l'école, d'autres au contraire, auront besoin de parler, d'échanger et d'exprimer leurs ressentis sur ce qu'ils ont vécu. Nous serons prêtes et nous retrouverons notre place au sein des équipes.



FACE À L'INÉDIT, RETROUVER DES REPÈRES

Françoise – Psychologue EN EDA

Se situer/vie personnelle ou vie professionnelle ?

Le confinement a mêlé les univers professionnel et personnel. Le lieu de travail est désormais sur le lieu de l'intime, la cuisine, la chambre, le salon, la famille côtoient nos dossiers. Les réunions ont lieu dans notre espace familial. Dans ce contexte inhabituel, le temps de travail peut devenir flou, entre le petit-déjeuner et la mise au travail, entre le dernier appel et la balade du soir... nous sommes seuls décisionnaires.

Le cadre est donc construit par chacun, en fonction de sa propre structure psychique. Personnellement, j'ai vite eu recours à un cadre, des temps de travail, des pauses déjeuners, une coupure des ordi le soir. La semaine a été aussi découpée en jours de travail et jours sans, rythme finalement presque plus rigoureux qu'en temps ordinaire où la surcharge de dossiers impose de travailler le week-end. Le lieu de travail n'est pas mon bureau puisque le téléphone n'y passe pas. Je travaille donc dans ma salle à manger, mon mari a choisi le salon et chacun de nous investit cet espace le temps de la journée.

L'annonce du confinement : à la fois prévisible et brutal

Le confinement a été imposé une semaine à peine après la reprise des classes. Personnellement, mes vacances avaient été difficiles et j'étais heureuse de reprendre le chemin de l'école, loin des soucis de la maison. L'approche de ma retraite en fin d'année scolaire donnait aussi à cette rentrée un ton plus léger. Pourtant, le COVID était bien là autour de nous, il se rapprochait. Les médecins prenaient de plus en plus de place dans les médias. Dans une de mes écoles, une petite fille a été testée positive, contaminée par son grand-père revenu de Bretagne. La classe a été vidée et désinfectée. Dans une autre école, des enfants disaient être potentiellement atteints car revenus d'Italie, des rumeurs circulaient, le journal parlait aussi d'une enseignante du département qui avait repris la classe et qui avait déclaré la maladie... Je me souviens avoir évoqué la fermeture possible des écoles et sans doute le retard que pourraient prendre les bilans ; les parents avec qui je discutais n'y croyaient pas, certains même m'ont dit avoir prévu de prendre enfin des vacances et un voyage en Espagne ! Fin de la première semaine de reprise, annonce que les écoles seront fermées. 16 mars au soir : Le Président de la République annonce le confinement.

Se raccrocher au connu : Les dossiers en cours

La première semaine de confinement malgré tous les signes précurseurs nous a pris au dépourvu, nous nous retrouvions déconcertés devant l'inattendu, l'invraisemblable. Au départ, j'ai pensé que certaines réunions pourraient avoir lieu, que je pourrais rencontrer des enfants, des parents à mon bureau. Mes questions posées à l'administration restaient sans réponse, les médias insistaient sur le respect très strict nécessaire à la protection de tous et j'ai vite compris que tout cela était très sérieux. Il fallait donc s'organiser.

Le premier temps du confinement a été d'informer certains parents de l'annulation des rencontres prévues. J'ai pu ainsi faire un retour de bilan au téléphone. Une mère d'élève a préféré reporter notre premier RV à une date ultérieure qui nous permettrait d'être en tête à tête. Au départ, le temps libéré était finalement inespéré. Il m'a permis de rédiger mes comptes rendus, mes notes concernant les demandes de redoublement et/ou de passage anticipé. Ma situation particulière de future retraitée a trouvé dans ces moments imprévus une opportunité

pour trier les archives et préparer la passation des dossiers. Ce temps supplémentaire a été pour moi une vraie chance et m'a confortée dans la conscience que le travail du terrain nous submergeait.

Le vide

Malgré cette occasion d'avoir du temps et une fois les « affaires en cours » traitées, se posait la question de ma place de psychologue dans ce temps de crise. Les enseignants s'étaient réunis dans les écoles, juste avant le confinement pour mettre en place la continuité pédagogique, ils étaient d'autre part sollicités pour travailler avec les enfants de soignants.

L'enseignante référente nous demandait de lui signaler les dossiers en cours ce qui était vite fait. La MDPH nous informait des visio conférences pour les EPE qui auraient lieu sans les psychologues, ceux-ci devant juste être à disposition au téléphone au cas où... La CDO ne m'a pas contactée alors que je devais assister à une journée... L'administration se passe aisément de nous.

Le recours au groupe

C'est par les différents réseaux (psychologues, enseignants spécialisés, partenaires de travail) que le travail a repris son cours. L'AFPEN met en place un groupe de discussions sur le site ainsi qu'un dossier spécial COVID. Au niveau local, la déléguée organise des visio, relaye les informations, nous signale les articles intéressants. Cela me permet d'envoyer le 23 mars un mail aux écoles avec en pièce jointe un document : *Comment gérer le confinement et le coronavirus avec les enfants ?* Je me suis ainsi mise à disposition des familles et des enseignants. Seulement deux enseignants m'ont sollicitée pour des situations précises mais j'ai aussi reçu des appels plus informels qui montraient le désarroi de tous.

En parallèle, l'enseignante spécialisée de mon secteur a poursuivi le lien avec les enseignants et les familles et m'a informée des conditions de confinement difficiles. Tous les jours, nous échangeons sur les différentes situations sensibles. Les partenaires extérieurs, assistantes sociales, CMPEA, CMPP me sollicitent pour certaines situations, organisent des visioconférences pour des synthèses. Mon travail de lien entre les familles, les écoles, les équipes de soin peut ainsi se poursuivre à distance.

La reprise d'une activité différente

Ces différents liens nous permettent de proposer aux écoles à la veille des vacances d'échanger en visio pour faire le point sur les familles. Seules deux écoles acceptent. Je peux alors avec ma collègue G participer aux réunions de concertation. Je découvre la richesse de cette formule. Comment n'y avons-nous pas pensé avant ? Ces réunions ont été importantes car elles ont permis de parler des enfants au-delà de leur travail scolaire mais aussi de leurs conditions de vie. Elles ont permis de souligner que certaines familles n'avaient ni imprimante, ni papier, ni ordinateur, ne parlaient pas français. Je reste toujours étonnée de voir combien certains enseignants s'obstinent à écrire à des parents qui ne comprennent pas le français. Il est intéressant de voir que le fait de souligner ce fait leur permet de chercher d'autres approches.

Les richesses d'une situation de crise : des barrières qui se lèvent

La situation exceptionnelle nous a donc permis de mettre en place de nouvelles méthodes de communication, plus souples en termes d'horaires. Les relations aux parents se sont aussi modifiées, je me suis permis de contacter par mail certaines familles rencontrées précédemment pour prendre des nouvelles... Les réponses montraient que les familles étaient contentes de pouvoir échanger sur leur enfant. Une maman m'a même remerciée et demandé de prendre aussi soin de moi, retournant ainsi l'attention à mon égard. La vraie richesse de cette situation a été de permettre une pause dans la course aux bilans, d'approfondir certaines situations. Du

côté des familles, certains parents ont dû s'occuper de leurs enfants et ont pu constater l'écart entre les attentes des enseignants et les rendus des enfants.

Le déconfinement : Le brouillard s'épaissit

À l'heure où je rédige ce texte, J.-M. Blanquer a évoqué les termes de la reprise : pas tous les enfants ensemble. Malgré l'éclairage apporté, le manque de visibilité reste entier. Que feront les parents qui doivent reprendre ? Beaucoup nous ont dit au téléphone qu'ils ne mettraient pas leur enfant à l'école. Quelle place va-t-on prendre ? Reprendre les bilans en cours ? Faire face aux nouvelles questions ? Nous pouvons nous attendre à entendre l'évocation de peurs, de décompensation, de crises familiales, de deuils... Comment inciter les équipes à écouter les enfants ? Vont-ils repartir sur le scolaire sans transition ? Que faire pour tous ceux qui ont été mis de côté, certains parents n'ont donné aucune nouvelle. Je ne peux pas non plus ne pas évoquer dans l'idée de cette reprise la mise en danger personnelle qu'elle représente.

En conclusion, à la veille de l'arrêt définitif de mon activité professionnelle, cette période totalement nouvelle est déroutante. Elle me permet à la fois un recul sur les nombreuses années de travail, une mise à distance de la vie scolaire, elle convoque la psychologie, la sociologie, l'économie. Il est intéressant de voir combien face à la mort qui était évoquée chaque matin dans les actualités, nous avons répondu collectivement par l'humour au travers des réseaux sociaux. Les thèmes se sont égrenés au fil des événements : le besoin de bouger, les difficultés à faire travailler les enfants, les problèmes de couple, ensuite les masques, les activités ludiques. Chacun chez soi peut se mettre en lien avec tous et il me semble que ça n'a jamais été aussi intense. J'ai perçu aussi que la place du psychologue EN n'était pas pensée par les écoles et encore moins par l'administration. Chacun semble avoir dû « inventer » son utilité, créations actives de cellules d'écoute, de questionnaires, proposition d'intervention...

« Le psychologue de l'E.N. sera là pour entendre la crainte des enseignants, comme leurs certitudes apparentes qui ne se développent qu'au service de leurs peurs. Il favorise leurs questionnements, soutient, rassure sans banaliser. Il les accompagne pour qu'ils puissent à leur tour accompagner chaque enfant ou parent dans cette proposition du travail scolaire à la maison ».

M. Bromet-Camou – L'école à la maison n'est pas l'école à la maison.
Psychologie & Éducation n° 2020-2, p 53.

TÉMOIGNAGE

Chantal – Médecin conseiller technique DSDEN

La crise du COVID-19 aura été vécue de façon différente, je pense, par les médecins de l'Éducation nationale de terrain et par le médecin conseiller technique de sa place à la DSDEN. Pour les médecins de l'Éducation nationale, les mesures de fermeture des écoles et rapidement la mise en place du confinement sont tombées comme un couperet. Bien entendu le coup de tonnerre n'est pas arrivé dans un ciel serein. En tant que médecins, nous avons vu approcher avec de plus en plus d'inquiétude cette curieuse pathologie venue des confins de l'Orient. Nous n'en avons pas moins été surpris par une situation qui nous a pris de cours : mars est le début de la « saison » des bilans de la sixième année, les médecins scolaires comme les psychologues ont une activité saisonnière. Du jour au lendemain, il a fallu tout arrêter, tout décommander, prévenir les familles, les centres médico-scolaires se sont vidés, les écoles se sont désertées. S'en est suivi pour mes collègues un sentiment de grand vide, d'inutilité, d'impuissance. Rapidement la majorité de mes consœurs (le service ne comporte que des femmes) se sont portées volontaires pour aider les structures de soins à la gestion de la crise. À ce jour dans notre département, il n'a pas été fait appel à nous. Pour tout le monde, le temps s'est étiré dans l'attente, avec l'inquiétude des modalités de la reprise. Les médecins savent que cette période de blanc ne va pas effacer les difficultés des enfants, leurs besoins en termes de santé et d'accompagnement, bien au contraire et c'est un souci constant et latent. Le retour à l'école des enfants va à la fois mobiliser les médecins de façon cruciale du point de vue sanitaire, afin de mettre en place, appliquer et réguler des protocoles permettant la limitation de l'épidémie mais aussi les solliciter sur un certain nombre de situations d'enfants extrêmement complexes cumulant les difficultés : familles en déshérence sociale, arrêts de prises en charge rééducatives péniblement acquises, situations de maltraitance aggravées...

Du point de vue du médecin conseiller technique à la DSDEN, l'expérience a été toute autre. J'ai largement participé à la cellule de crise qui a aidé notamment les écoles et les établissements à accueillir les enfants de soignants, puis les enfants du personnel de la protection de l'enfance, puis les enfants des personnels de sécurité dans une graduation parallèle aux besoins révélés par la crise. J'ai été frappée par l'élan de volontariat de la part des enseignants pour participer à cet effort au-delà de la continuité pédagogique qu'ils ont majoritairement réussi à maintenir avec leurs élèves. Sans occulter le côté formel et comptable du suivi des dispositifs mis en place – le cadre administratif garde toujours une certaine rigidité – j'ai noté une véritable synergie entre les personnels de toutes catégories à la DSDEN pour répondre au mieux aux exigences très particulière de la situation, un élan commun devant l'exceptionnel.

La crise n'est pas finie, il va falloir travailler ensemble à demain en oubliant les rigidités habituelles, les postures défensives pour permettre à tous les enfants de reprendre le chemin de l'école et notamment tous ceux qui auront vécu cette période comme une souffrance supplémentaire. Gageons que la dynamique d'inventivité, d'échanges, de collaborations entre différentes professions et structures, nous permettra de surmonter les obstacles de cette nouvelle étape.

PSYCHOLOGUE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET COVID

Johanna – Psychologue EN EDA

« Mettez votre réveil à l'heure habituelle, levez-vous avant huit heures, habillez-vous comme si vous alliez travailler, ... » Faites comme si le confinement n'existait pas. Nier le confinement. Voilà pour l'essentiel ce que nous martèlent les médias sur la façon dont nous devons nous comporter pendant le confinement. Ne pas le prendre en compte, ne pas le voir, qu'il ne s'installe surtout pas dans notre quotidien.

Comment, nous psychologues, pouvons-nous réfléchir sur le confinement et sur la situation actuelle de façon générale et ensuite en lien avec les enfants et familles avec lesquelles nous travaillons ? Si au lieu de le tenir à l'écart, nous essayions de lui trouver une place, voire de le mettre au centre de notre vie : qu'est-ce qu'il permet de changer, à notre échelle mais également à l'échelle du monde ? Une chose est certaine : le capitalisme est écarté. Nous devons nous habituer de façon brutale à nous passer des objets de consommation. L'objet est protégé, il n'est plus perçu comme illimité, nous en prenons soin. Le plus gênant à en entendre l'entourage, c'est de ne plus voir les autres. Effectivement, nous ne voyons plus les amis « en vrai », mais la magie des applications permet de continuer à se voir, à échanger autour d'un espace virtuel de convivialité. Cela ne change pas tant que cela finalement. Ce qui change au contraire, c'est que nous sommes amenés à contacter pour « *de vrai* » cette fois-ci, de vive voix, des personnes chères pour lesquelles on s'inquiète et de ne plus nous contenter d'un banal sms. Ce qui change, c'est de rappeler des personnes avec lesquelles nous nous sommes quittés en froid pour reprendre rapidement de leurs nouvelles et s'assurer qu'elles vont bien.

Notre rapport aux autres est rendu bien différent. R. Gori en reprenant l'expression de « distanciation sociale » insiste sur le caractère erroné de cet emploi de « social ». Bien au contraire, nous dit-il, il doit y avoir davantage de lien social malgré une distanciation physique. La distance physique inhérente au confinement ne s'applique pas pour tous. Elle est différente pour les membres d'une famille. Eux, au contraire, se voient contraints à une proximité physique. Comment les familles que nous rencontrons vivent cette proximité ?

Nombreux sont ceux (écrivains, philosophes, enseignants) qui se proposent ou qui proposent de témoigner à partir d'un journal de bord, d'un carnet de route de « leur » confinement. En effet cette situation extraordinaire est vécue par tous de façon particulière, chacun y met de sa propre singularité. Le confinement est subjectivé.

Quel rôle alors apporter en tant que psychologues de l'Éducation nationale ? Proposer aux familles une manière de faire avec cette situation inédite et impensable il y a à peine quelques semaines ?

Ne serait-il pas plus pertinent d'écouter leur façon d'être ensemble dans ce moment-là et d'entendre leurs questionnements et/ou inquiétudes ? Vital est, à mon sens, de laisser la parole ouverte, possible, quel que soit le canal (mail, téléphone, application...). Leur proposer des pistes, aides aussi inventives et originales soient-elles, mais tout de même faites et pensées pour tous, sans entendre au préalable ce qu'ils nous en disent, me semble passer à côté de leur singularité. Il s'agirait plutôt de permettre à chacun de trouver sa façon particulière d'y faire tout

en étant bien évidemment présent afin que la parole puisse circuler à la demande des familles et/ou des enfants qui en ressentiraient le besoin, que ce soit en lien avec la situation actuelle ou pas. Ce qui est vital est de maintenir le lien social, lien vital à notre condition. Ce lien, tenu en premier lieu par les enseignants avec la continuité pédagogique, doit pouvoir également être assuré par nous, psychologues, toujours en relation avec les enseignants qui nous adressent des familles, et à nous d'inventer avec elles de nouveaux moyens de les écouter.

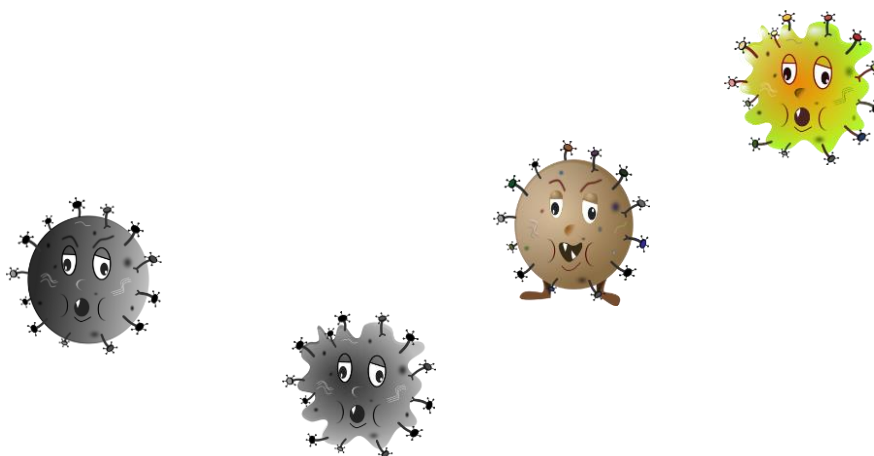
Ne nous laissons pas fourvoyer dans les méandres de l'instantanéité, du spectaculaire, du primat de l'émotionnel sur le rationnel. Permettons aux familles de vivre la longueur du temps à leur façon et non plus de la vivre rythmée et précipitée dans une spirale qui est la nôtre habituellement.

Continuons donc d'être présents :

- auprès des enseignants, dans leurs questionnements à adapter un travail en fonction d'élèves particuliers, et/ou en situation de handicap. Comment ne pas submerger les familles de documents, d'informations, de travail ? Les accompagner à mettre de côté certains apprentissages fondamentaux pour certains élèves en difficultés au profit d'activités de partage, de jeux...

- auprès des familles et des enfants en gardant notre position d'écoute : les entendre sur leur façon d'exister dans cette situation si particulière. Les moyens d'échange sont modifiés mais l'écoute reste la même. Être là.

Pour conclure je voudrais vous partager une phrase de la philosophe F. Dastur qui m'a aidé sur ses réflexions : *L'angoisse de mort n'est nullement incompatible avec la joie d'exister.*



S'ADAPTER ET FAIRE AU MIEUX

Gabrielle – Professeure des écoles – CM1

Au début, j'étais un peu déroutée et je ne savais pas trop quoi donner aux élèves. Puis en réfléchissant, j'ai pris du recul... j'ai utilisé les fichiers que mes élèves possédaient et j'ai eu recours à des logiciels éducatifs, pour soulager et dédramatiser les apprentissages.

Les deux premières semaines, je préparais le travail le jour même, le matin pour le transmettre au fur et à mesure aux parents. Depuis la semaine 3, je prépare la veille et je l'envoie directement, comme cela le matin, je suis disponible pour faire l'école à la maison, ou au moins être présente si mes collégiens ont besoin de moi. Dans la journée, je corrige les retours des parents un peu avant le repas du midi puis après le goûter. Je n'utilise pas les classes virtuelles et autres dispositifs : j'avoue ne pas être très compétente et ne pas avoir beaucoup de temps ou l'envie d'y passer beaucoup de temps et je suis restée sur le fonctionnement de la classe.

Il me fallait gérer quatre emplois du temps différents : ceux de mes enfants pour m'assurer qu'ils fassent le travail demandé, le mien avec ma classe à préparer et à corriger et celui de mère avec toute l'intendance à gérer. Mon mari est aussi en télétravail mais en tant que professeur de français, le rythme est plus soutenu : il est à l'ordinateur toute la matinée, puis en fin de journée. L'avantage est d'avoir pu profiter du jardin au moment de la journée où c'est le plus agréable et non plus le soir comme si on travaillait, ou uniquement le WE et le mercredi après-midi.

Au bout de deux semaines, j'ai commencé à ressentir certaines tensions dans la famille car nous n'avons pas l'habitude de vivre tous les quatre ensembles dans la journée. Ce fut particulièrement sensible pour mon mari qui d'habitude part le matin de bonne heure et rentre tard le soir. Ses enfants l'agaçaient : il ne supporte pas le bruit, les gloussements, les chansons qu'ils fredonnent... Les enfants se lèvent plus tard : 8h au lieu de 6h ou 7h. Même chose pour nous : au lieu de nous lever tous les jours à 6h, nous émergeons entre 7h et 7h30. Je me suis remise au yoga, et je vais me fixer des horaires pour en faire au moins 2 fois par semaine tout le temps.

J'appréhendais d'écrire régulièrement aux parents d'élèves : je ne suis pas très à l'aise dans la communication. Et au final, en adoptant un ton léger, rassurant, en étant moi-même, j'y suis arrivée. J'ai même trouvé que certains parents étaient plus à l'aise dans ce genre de communication, je pense à des parents avec qui je ne communiquais pratiquement pas. Un autre lien s'est créé pour certains, pour d'autres nous avons continué à échanger de la même façon, avec une certaine complicité même accrue. J'ai été surprise du retour d'une collègue avec qui le courant ne passait plus et qui s'est montrée, et moi, aussi d'ailleurs, plus amicale, moins acerbé.

Nous n'avons pas été préparés à cela et chacun, parents comme enseignants, a dû s'adapter, faire au mieux. Les familles non équipées en ordinateur et connexion internet sont vraiment pénalisées : à l'ère des Smartphones, on a oublié l'intérêt des ordinateurs et leurs différentes fonctionnalités. Le gros souci est la connexion au serveur TOUTATICE pour accéder à PRONOTE pour le suivi du travail au collège et pour nous enseignants du primaire l'accès à Convergence, à notre boîte académique, qui en plus ne permet pas d'envoyer des documents lourds.

Ce mode de fonctionnement à distance nous oblige à rechercher d'autres supports, à compenser le manque d'explication, à faire preuve d'imagination, à entretenir un lien régulier avec les parents (alors qu'avant c'était uniquement avec les enfants). D'ailleurs ce qui manque c'est ce lien avec les enfants : je ne suis pas en contact avec eux, sauf quand ils m'écrivent un petit mot. J'apprécie énormément d'avoir reçu des photos d'eux souriants, me montrant le gâteau qu'ils avaient réalisé ou l'acrostiche qu'ils avaient écrit ou encore les œuvres d'arts que je leur avais proposé de réaliser.

Certaines familles s'excusent de ne pas rendre les devoirs à temps, ou de ne pas arriver à enregistrer les documents comme il faut ou de ne pas avoir le temps de faire le gâteau demandé pour utiliser les unités de masses. D'autres familles commencent à craquer : faire l'école à la maison n'est pas facile, en plus d'exercer une activité professionnelle. Les enfants n'ont pas la même attitude avec leurs parents qu'avec leur enseignant. J'ai proposé à une famille de contacter leur enfant pour discuter avec elle et lui dire l'importance de faire le travail à la maison.

Pour ma part, j'ai eu peur de tenir une permanence à l'école cette semaine, car je peux être considérée comme une personne à risque ayant eu une pneumopathie. J'étais partagée entre le besoin d'être solidaire avec mes collègues et mon besoin de sécurité pour moi mais aussi pour ma famille, mon fils étant asthmatique et ma fille suffisamment âgée pour pouvoir attraper le Covid 19. Le décès de la jeune lycéenne de 16 ans dans l'Essonne m'a marquée. Je ne sais pas si cela a un lien mais pendant 3 jours, j'ai eu le ventre tout gonflé et le plexus solaire bloqué. Le fait de parler de mes inquiétudes à plusieurs personnes m'a permis de refuser d'être volontaire, en étant sereine avec moi-même.

Je pense avoir quelques familles en difficulté, en souffrance je ne sais pas. J'avoue ne pas les avoir appelé une par une. Je ne veux pas me montrer intrusive. Je vais contacter celles qui ne m'ont pas répondu depuis le début du confinement.

La première semaine a été difficile, le temps de tout mettre en place. Le fait de me sentir un peu seule à devoir gérer le travail de mes enfants, mon travail et la préparation des repas me pèse plus cette semaine, même si j'ai mieux réussi à m'organiser personnellement pour ma classe et que mes enfants sont plus autonomes dans leur travail. Je pense que voir d'autres personnes me manquent, même si je n'ai jamais autant parlé à mon frère, ni à ma sœur, ni même à mes parents qui habitent pourtant dans la même ville que moi. Nous nous entraînons plus. Je me suis plus rapprochée de mes enfants. L'ambiance entre nous est plus sereine, je trouve.



L'AIDE RELATIONNELLE PENDANT LE CONFINEMENT

Patricia – Enseignante spécialisée chargée des aides relationnelles

L'annonce « brutale » le jeudi 12 mars de la fermeture des écoles ne m'a pas permis de parler avec la plupart de mes élèves de ce qui allait se passer pour nous puisque je suis chaque jour dans un groupe scolaire différent et n'ai pas pu retourner dans chaque école pour m'adresser à chacun en ce seul vendredi avant que tout ait à s'inventer. C'est un premier aspect inhabituel dans mon travail puisque « l'aide spécialisée à dominante relationnelle » s'appuie beaucoup sur le temps projeté (une seule rencontre hebdomadaire) une forme de rendez-vous auquel se référer et pour lequel toutes les interruptions sont prévues, parlées...

La première semaine, je suis donc restée un peu en retrait pour réfléchir à ce qu'allait pouvoir être ma pratique dans les jours suivants... J'ai tout de même eu des échanges avec ma collègue psychologue et avec d'autres membres du « pôle ressource » et nous avons décidé d'un envoi de courrier « général » avec nos propositions de contacts par mail pour aborder des situations posant problème ou pour convenir de rendez-vous téléphonés le cas échéant, afin d'échanger sur les difficultés rencontrées, pour favoriser le lien avec les parents et les enfants.

Il y a eu également un document pour donner « des conseils » généraux sur l'organisation des journées, des mesures préventives au désinvestissement, comment expliquer la situation aux enfants etc. Suite à ces deux propositions qui ont été transmises à toutes les familles je n'ai rien reçu et vite conclu que ce ne serait pas opérationnel.

La semaine suivante, j'ai contacté les directeurs (trices) ou directement les collègues avec qui je travaille pour prendre des nouvelles de chacun (e), avoir une meilleure représentation de ce qui avait été mis en œuvre pour les enfants et leurs familles. J'ai échangé avec eux (elles) sur des cas particuliers posant des problèmes de communication et rédigé une synthèse de dernière minute (et de mémoire !) pour une demande de maintien.

J'ai également collecté les adresses mails des familles concernées par mon travail, afin de m'adresser à elles de façon personnalisée. Les premiers mails ont consisté à faire part du souci que j'avais de garder un lien avec les enfants, de m'assurer de pouvoir recevoir de leurs nouvelles avec l'aide des parents, et bien entendu de renouveler ma proposition d'échanges avec eux.

La plupart de mes élèves ne sont pas lecteurs et ce lien repose effectivement sur le bon vouloir du parent qui reçoit le message. C'est comme cela que cela a commencé. J'ai beaucoup écrit cette petite phrase : « La dernière fois que nous nous sommes rencontré (es) nous ne savions pas que l'école allait s'arrêter ! Alors je pense à toi et à tous les enfants que je connais. »

Ensuite je personnalisais mon message en faisant référence à un vécu commun, un sujet « en cours » et ouvrais à une possibilité de correspondance pour dire « ce qui va et ce qui ne va pas pour toi » ... tout en remerciant les parents de leur aide précieuse. J'ai reçu la plupart du temps une première réponse à mes messages, mais quelques-uns aussi sont restés sans retour. Une maman (GS) a pris l'initiative d'un message enregistré et j'ai trouvé tout à fait réconfortant d'entendre la voix de cet élève.

Cela m'a donné une nouvelle idée pour la suite à donner aux échanges. En effet, la voix donne une forme de présence plus forte et elle est une part importante de mon travail au long cours puisque je lis ou raconte une histoire à chaque rencontre.

J'ai alors enregistré des histoires de la « culture commune » à chaque groupe, en jouant sur la possibilité d'épisodes avec des questions de compréhension pour les plus grands (CP et CE1) et en posant des questions jouant plus sur la mémoire des plus jeunes (MS et GS) pour une histoire dans son entièreté mais dont je laissais des aspects à retrouver et à me communiquer dans leur prochain message. Cela a eu l'avantage de créer un objet d'échange autre que le récit de leurs activités, forcément répétitives et parfois limitées. J'ai également proposé de m'adresser des dessins photographiés, ou d'apprendre une comptine, une chanson et de me l'enregistrer.

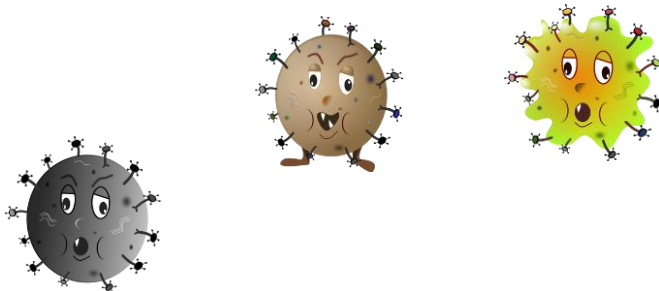
Cependant, certaines familles n'ont pas continué à répondre, parfois en m'expliquant avoir déjà beaucoup à gérer avec « l'école à la maison », parfois sans le préciser, mais je le comprenais.

J'ai également eu des conversations téléphonées avec deux familles, mamans isolées avec des enfants de plusieurs niveaux scolaires et qui m'ont demandé de les aider pour motiver leurs enfants et pour les soutenir. C'est bien entendu très difficile à réaliser de cette façon et je ne pense pas avoir pu vraiment contribuer à de véritables changements.

Ce mode de communication a continué jusqu'aux vacances avec une bonne qualité relationnelle grâce aux messages enregistrés et au plaisir qu'ont manifesté les enfants à retrouver ces histoires pour à peu près la moitié de mes élèves.

Je ne sais pas encore comment envisager le retour à l'école. L'idée d'être « masquée » ne me plaît guère et je n'arrive pas à me représenter le climat qui va s'installer dans ce contexte.

Nous y réfléchissons au sein de l'AREN 33 où nous avons mis en place des échanges durant toute cette période inédite.



BRUITS DE VIE

Myriam – Psychologue EN EDA

Ce matin-là, je me suis levée comme les autres matins. Les mêmes rituels, le petit déjeuner, quelques mots échangés, se préparer et... ne pas partir. Rester dans une réalité qui n'a pas encore de forme si ce n'est celle du lieu où l'on est. Quel est cet inconnu qui vient percuter nos vies et s'immiscer jusque dans ma vie professionnelle ? Pensées en errance, que faire aujourd'hui ? Que proposer ? Qu'attend-on de moi ? Ailleurs, à quelques kilomètres d'ici, les familles, les enfants que je connais existent toujours. Peu de doutes que chez certains, ça va être difficile. Des visages et des noms d'enfant fusent entre des idées qui se bousculent dans la tête. Non, ce n'est pas possible juste de tout arrêter comme ça. Hier je te connaissais, nous essayions de prendre soin de toi et aujourd'hui rien. Je suis derrière mes murs et toi derrière les tiens, tu es peut-être noyé dans les peurs de ta maman et nous, nous nous taisons pour le moment. Le téléphone sonne, la réalité ressurgit dans les pensées, une enseignante s'inquiète d'un dossier MDPH en cours qui a été si difficile à initier. Son appréhension se mélange à celle de savoir comment elle va gérer tous ces élèves à distance, ce travail nouveau, ces modalités de communication qui vont l'amener au cœur du salon des familles. Nous discutons un moment, arrivons même à sourire et elle repart vers sa journée d'enseignante en me disant merci. Merci de quoi ? je n'ai rien fait, je t'ai juste écoutée, j'ai répondu comme je pouvais à ce que tu me disais avec toute mon ignorance du moment. C'était juste un échange, il semble t'avoir rassurée alors que tes doutes sont aussi les miens...

La journée passe, les journées passent, des coups de téléphone aux familles qui devaient être rencontrées, des appels avec les enseignants, avec des partenaires extérieurs, entre psychologues EN : ... " et toi dans ta circonscription comment ça se passe ? et ton inspecteur qu'est-ce qu'il te demande ? et tu fais quoi ? tu es volontaire pour l'enseignement aux enfants de soignants ?" Les questions s'accumulent, s'écrasent les unes sur les autres, s'harmonisent, se font face. Je ne les saisis pas toutes mais comprends que ce n'est pas facile pour nous non plus, les psychologues... Certaines me sont plus douces qu'à d'autres peut-être parce que mon inspectrice très vite nous a donné une place. De manière subtile, elle s'est adressée dans différents courriers conjointement aux directeurs et aux psychologues, nous a cités comme ressource pour les enseignants et les familles, nous a *encre* cette place si fragile dans l'institution sans rien imposer. Ce n'est qu'en parlant avec vous, mes collègues psychologues de l'Éducation nationale, que je me suis rendue compte à quel point ces petits traits linguistiques discrets, disséminés au fil des textes, pouvaient revêtir une importance majeure dans un quotidien de psychologue de l'Éducation nationale.

Puis il y a eu le flux de mails, cette boîte professionnelle qui se met à déborder de messages en tout genre et l'administration qui double sa contenance pour que surtout rien ne nous échappe. Chapelets d'informations frénétiques déferlant de tout bord, médias, associations, institutions, on crée des groupes WhatsApp, Zoom nous devient familier, on échange, on diffuse, captivés par de nouvelles ressources que l'on ne veut surtout pas perdre, quitte à s'y perdre... Et toujours cette interrogation, mais comment puis-je vraiment aider ? La communication surgit dans tous les instants, étourdissante, enivrante, parfois éloignée de mon essentiel : les enfants, les familles, les enseignants. Pour les enseignants c'est simple, ils ont mon numéro personnel et savent qu'ils peuvent appeler quand ils veulent quelle que soit leur raison, je le leur ai dit. Mais

les familles, toutes les familles, que faire ? Donner mon numéro ? Une hâte impérieuse m'oblige à chercher une solution. Alors le bricolage se tisse au fil des mots. Toi, ma collègue psychologue, tu as pris sur tes deniers un abonnement à un fournisseur de téléphone pour te créer une ligne professionnelle car bien que nomade comme nous tous, l'institution ne t'a jamais fourni cet outil de travail pourtant si indispensable pour ce métier de lien... Alors nous nous sommes organisées pour partager cette ligne bricolée et lui donner une consistance psychologique. Le numéro de téléphone a été communiqué à toutes les familles de nos secteurs pour qu'elles puissent nous joindre si...

Quelques jours sans sonner puis cet objet a pris vie pendant que l'autre téléphone, celui de la vie personnelle, se laissait chaque jour envahir par les appels des enseignants, des professionnels de « l'extérieur », mais aussi de la famille, des amis. Continuité pédagogique, édifice fragile sujet aux aléas de la communication ou de son désir, elle joue, se cache, réapparaît furtivement, puis s'échappe plongeant certains enseignants dans de profonds tourments quant à la vie familiale de certains de leurs élèves. Alors le téléphone sonne... pour un échange, pour une parole rassurante, pour un relais qui va se faire auprès de la famille, pour la mise en action de nos propres réseaux de « vigilance ».

Et c'est l'autre téléphone audacieux qui se met à retentir. Une maman pleure, s'excuse d'appeler, cherche à dire dans la confusion d'un propos haché et hoquetant. Son fils a voulu voir ce que ça faisait de ne plus respirer. La respiration, le respirateur... ces mots que l'on entend tous les jours... Il a juste voulu voir, a-t-il dit à sa maman, rien d'autre. D'ailleurs il s'est remis à jouer joyeusement avec ses frères et sœurs, mais cette trace marquée sur son cou bouleverse sa maman, l'entraîne dans les abîmes de la culpabilité et du désespoir. Le téléphone, objet alors magique d'intimité pudique, permet l'écoute, la compréhension, le lien et la présence. Peu à peu les larmes s'estompent, la voix s'apaise, des suggestions sont exprimées, des relais sont calés et rendez-vous est donné le lendemain grâce à ce fil qui nous permet de conjuguer nos mondes.

Téléphones personnel, professionnel, personnel, professionnel, se répondent, s'interrompent. Flux, reflux de paroles se juxtaposent, s'imbriquent, et épuisent... Moi qui me demandais comment aider le premier jour, ne vois pas les journées passer et s'enchaîner et pourtant il n'y a pas de bilans psychométriques à effectuer... De l'enseignante inquiète pour sa collègue célibataire tout juste arrivée dans la région et seule dans son appartement, à l'enseignante angoissée à l'idée qu'une maman alcoolique puisse déraiper avec son petit garçon, sans oublier la maman démunie devant les propos de sa petite fille de 6 ans, convaincue qu'elle va mourir et qui s'inquiète de savoir si ses parents seront tristes, les situations se succèdent et demandent du temps, de l'écoute, et parfois du travail avec différents partenaires extérieurs.

Ces journées entières passées au téléphone m'ont dévoilé un aspect inattendu de la relation à distance. Vous, Madame, si discrète lors des rencontres dans mon bureau à l'école, vous vous révélez un interlocuteur intarissable lorsque l'espace nous sépare. La distance parfois nous rapproche, est-ce cela ? je ne m'y attendais pas. Vous Monsieur, que je n'arrivais pas à rencontrer « avant » et qui au téléphone m'avez exprimé tout votre épuisement et votre souffrance en lien avec cette enfant que vous aimez tant et qui ne peut supporter, du fait de sa pathologie, l'enfermement dans les 20 mètres carré familiaux. L'entretien dure, s'étire, vous ne souhaitez pas raccrocher... Les mots, le fil immatériel de la parole rend possible la présence de l'autre. Ne pas les laisser seuls. Accompagner la famille et l'enfant et joindre le service de soins pour voir ce que l'on peut proposer tous ensemble, joindre l'association de quartier. Des heures à venir au téléphone ...

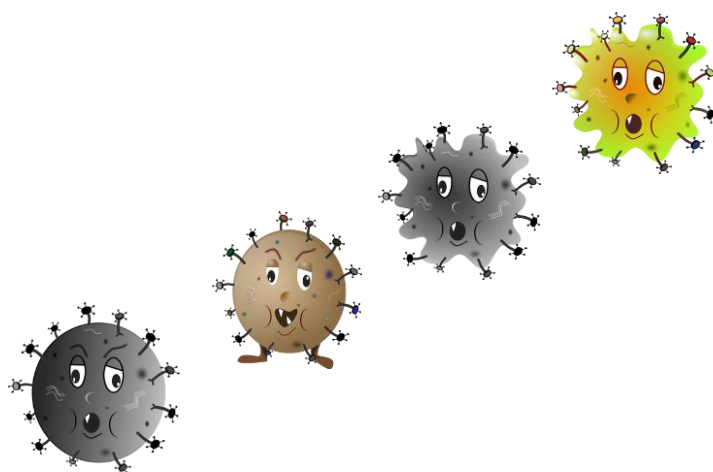
Se parler sans se voir, écouter les silences, la mélodie de la voix, les hésitations, les affirmations, vous rencontrer chez vous discrètement, dans votre univers et non dans le lieu institutionnel qu'est l'école, a permis l'échange d'une parole intime, personnelle, sincère. Je ne m'y attendais pas...

Aujourd'hui, il pleut. Les gouttes ruissellent sur les vitres et je m'interroge. Six semaines de confinement sont passées, très vite. Pourquoi si vite ? Pourquoi n'ai-je pas eu encore le loisir de m'ennuyer un peu ? Familles, enseignants, psychologues, éducateurs, médecins, assistants sociaux, ... nous nous parlons tant en ce moment et pourtant ne nous rencontrons pas physiquement. Professionnels, ces échanges que nous avons, cette créativité dont nous faisons parfois preuve pour contourner ce que la vie actuelle nous impose, sèment peut-être quelques nouvelles ressources de nos pratiques de demain ? Si nous savons ne pas les oublier...

Psychologue de l'Éducation nationale, ce que je connaissais essentiellement de mon métier ces dernières années, jusqu'à ce confinement, était la course effrénée entre les écoles, la présence tout en étant déjà en partance, la lutte intérieure menée pour ne pas devenir uniquement une machine à tests, à comptes rendus pour la MDPH, à orientation, et cette pensée qui peinait à trouver le temps... Et puis, un jour, la phrase irréaliste, « les écoles ferment ». L'équilibre scolaire bascule, enseignants, psychologues, AVS, nous sommes tous emportés dans ce cyclone sociétal et professionnel qui nous bouscule, éradique des pratiques, malmène l'humain mais aussi crée de nouveaux équilibres, invente, adapte...

Confinement, déconfinement, le psychologue... que d'inconnu encore. La pluie s'est arrêtée, le soleil revient, une nouvelle étape est à vivre ensemble, de nouvelles idées à déployer, mon métier à repenser. Que va-t-on garder du passé ? Qu'a-t-on appris de ces semaines ? Qu'aurons-nous envie de changer de la pratique de notre métier ? Mon institution Éducation nationale voudra-t-elle entendre nos suggestions, nos idées ? Me fait-elle assez confiance pour cela, elle qui m'efface si souvent des textes officiels... J'espère...

Un rayon de soleil aveuglant balaye mon écran. Il est temps d'arrêter d'écrire.



NE ME QUITTE PAS

Kheira – Psychologue clinicienne en MECS (Maison d'enfants à caractère social)

Maintenir le lien... et le travail... avec qui ? Voilà pour commencer des mots qui font tellement écho aux problématiques des enfants accueillis en Maison d'Enfants à Caractère Social. Le « confinement » a une signification toute particulière en maison d'enfants, ne sont-ils pas déjà « confinés » ? La crise que nous traversons face au COVID - 19 questionne nos relations sociales, nos codes, nos perceptions de la nécessité et le besoin de l'autre, des autres. En tant que psychologues clinicien (enne)s, nous sommes sensibles lors de nos observations à ces éléments mais ce contexte nous bouscule comme nos pensées et nos analyses.

J'exerce dans une maison d'enfants qui accueille des enfants placés, au quotidien, j'accompagne les enfants âgés de 3 à 12 ans. Le placement est dans un sens « un confinement » un éloignement d'un milieu jugé défaillant à un instant T et pour lequel l'enfant doit être protégé, éloigné. Ce parallèle me vient tout naturellement à l'esprit de par mes observations des petits qui nous sont confiés et dont nous devons prendre soin. L'un d'entre eux m'a répondu : « J'ai l'habitude d'être éloigné... Euh d'être confié... Euh confiné, je voulais dire ! ».

Le confinement vient tout simplement faire émerger toutes les problématiques les plus enfouies au grand jour en sollicitant ce qu'il y a de meilleur tout comme le plus archaïque et défensif chez chacun d'entre nous. Rappelons-le, nous nous confinons car il y a un danger, une menace et puis ne sommes-nous pas en guerre ? Que font les personnes, les professionnels en temps de guerre ?

Nous y voilà...

Pour des raisons de santé, je me suis absentée à partir du 13 mars 2020, non sans peine mais la forme revenue, j'étais de retour le 20 avril dans cette belle institution qui accueille tous ces bambins. Le maintien du lien et du travail (malgré tout !) s'est renforcé pour moi lors de l'annonce du confinement par notre Président de la République E. Macron. Il est en temps normal difficile lors d'un arrêt de travail de « couper » dans une « maison d'enfants », est-ce le fait que ce soit une « maison ? » ou hypothétiquement ce pourquoi nous y travaillons ? Mais je suis forcée de constater que l'ensemble des professionnels, et je m'y inclus ont parfois cette difficulté de « s'arrêter ». Le fonctionnement de l'internat est prenant. Les enfants sont dans une maison, ils sont présents en permanence et l'accès à votre bureau est constamment possible. Cette proximité dans le lien crée chez les professionnels cette im-possibilité de se « mettre en pause » le temps d'un arrêt de travail. Beaucoup parlent de conscience professionnelle, en effet, je pense que cette conscience professionnelle est indéniablement présente consciemment, inconsciemment nous pouvons légitimement interroger la réelle motivation, celle qu'on ne peut pas dire ou reconnaître. Car il faut être un peu « abimé » pour travailler en « maison d'enfants à caractère social », être prêt à affronter ou ré-affronter l'insoutenable.

Revenons à cet arrêt, ce confinement.

Comment puis-je alors dans ce contexte si particulier, penser autrement ma pratique et accompagner au mieux voire compléter le travail de mes collègues éducateurs, chefs de service, infirmier, maitresses de maison, cuisiniers en étant physiquement absente ? Quelle frustration !

Mon absence physique constituait ma première difficulté mais le maintien du lien avec les équipes mon premier objectif. En échangeant par téléphone, avec les collègues, je pouvais réfléchir, contribuer de ma place « d'absente » à aborder et comprendre les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer, eux là -bas, présents !

Dès mon retour dans l'institution, quel ne fut pas le plaisir d'entendre tous ces rires, ces voix d'enfants et de voir tous ces sourires. Un bonheur pour les yeux ! Je retrouvais d'abord les tout-petits (3 - 6 ans) en atelier de groupe afin qu'ils m'expliquent ce qu'il se passe : « Ben on croyait que t'étais morte ! On va t'expliquer, y a un virus, il s'appelle Corona virus, il est très méchant, nous on n'a pas peur, on a des épées pour le tuer mais il faut rester confiné pour pas être malade ou mourir, tu vas mourir toi ? Tu vas rester pour toujours, tu ne meurs pas ? ... on fait plein de choses et on attend le 11 mai. » À ma grande surprise, les plus jeunes m'ont épatée par leur compréhension du contexte mais toutes ces angoisses mortifères manifestes et latentes dans leurs discours ne peuvent pas nous échapper, elles-mêmes en miroir avec leurs problématiques abandonniques, pour la majorité. Les professionnels eux-mêmes m'ont signifié leur constat de voir « aller bien tous les enfants ». Nous pourrions en effet nous réjouir de ce « aller bien » mais de plus près, j'ai observé comme un mécanisme chez les enfants qui se réenclenchait massivement, comme si après avoir pris soin de leurs parents en tant que « enfant-parent » ils prenaient soin « des professionnels » avec comme petite voix en arrière-plan « ne me quitte pas... ».

Ce confinement vient rejouer l'absence /présence, cet attachement parfois, souvent, insécure que ces enfants manifestent dans les relations qu'ils peuvent, ou pas investir. L'intérêt dans cette période de confinement est de maintenir un lien parent-enfant, intérêt durant le placement, bien entendu. Mais ce lien ne peut-être travaillé, abordé comme « d'habitude » et en même temps, les enfants l'attendent tellement. La question du « lien » est un sujet que nous pourrions développer en plusieurs chapitres.

Plusieurs professionnels me faisaient remarquer : « Tiens c'est étonnant, les enfants ne réclament pas de voir leur parent ». Nous leur expliquons en permanence le contexte et ses risques, ils ne peuvent pas s'autoriser à réclamer leur parent, en effet, les enfants comprennent les dangers et l'ultime risque de... mourir, de partir. Ils aiment beaucoup trop leur parent pour leur faire courir un tel risque. Ils se contentent donc de les entendre au téléphone et de les voir sur une tablette. Les enfants ont très / trop vite intériorisé le danger et cela nous arrange bien, nous les professionnels, les adultes.

Cependant la prudence reste nécessaire sur le suivi des jours à venir lorsque que tout sera peut-être comme « d'habitude ». Un peu comme dans un deuil, les jours qui suivent et où la vie reprend son cours mais *plus comme avant*. Les enfants ont tenté, essayé de trouver un sens à ce qui n'avait aucun sens la première semaine. Le sens c'est ce que l'on travaille en permanence avec eux mais faut-il le trouver nous-même !

J'exerce l'un des plus beaux métiers du monde, celui d'être à côté des enfants, de voyager dans leur univers et de les accompagner lorsqu'ils m'y autorisent. Travailler avec eux c'est entendre ce qui ne s'entend pas, penser à ce que d'autres n'osent pas penser mais c'est aussi en « protection » de l'enfance « panser » toutes ces pensées. Les demandes actuelles sont déposées dans l'espace thérapeutique mais ne me sont pas toutes adressées : « Oh j'aime trop venir dans ton bureau, l'odeur me rappelle maman, c'est comme-ci, ici j'étais avec elle ». Nous pouvons accueillir ces demandes en rassurant les enfants, en les accompagnant, en écoutant et en

entendant ce qui ne se dit pas, qui ne peut pas se dire car aimer c'est protéger et ces enfants l'ont très bien compris.

Aujourd'hui, j'essaie de recevoir tous les enfants qui souhaitent un rendez-vous, mais ils sont très nombreux. Ils peuvent venir me dire « bonjour au bureau » et je leur réponds « je suis là, ne t'inquiète pas » pour la majorité cela suffit, certains demandent un objet du bureau pour le garder le temps du confinement... le temps d'avoir maman au téléphone... le temps de... le temps de... puis me le ramène lors de notre rendez-vous.

Voilà comment je réponds aujourd'hui dans mon travail à ces enfants qui nous sont confiés et dont nous prenons soin, dont je prends soin. Cependant, ce confinement semble avoir révélé deux mondes : le monde hors institution qui s'est comme arrêté, figé, mis en pause, et le monde dans l'institution qui continue à fonctionner comme « d'habitude ». Ce confinement nous amène à réfléchir la notion du « prendre soin », peut-être à la repenser. Les enfants prennent soin de leurs parents et prennent soin de leurs figures d'attachement institutionnelles en murmurant inconsciemment « ne me quitte pas ».

VIGNETTE CLINIQUE : Anne-Sophie – Psychologue EN EDA

Jonathan, CE1, une agitation confinée

Jonathan a 7 ans. Il vit avec sa mère et sa sœur de trois ans son aînée. En classe comme à la maison, Jonathan est un enfant soumis à une agitation constante. Il n'a pas de difficultés d'apprentissages, mais son comportement le déborde régulièrement et il peut être rapidement en conflit avec ses pairs ou avec les adultes. Il a été hospitalisé, une semaine en février pour des crises de colère que la maman ne pouvait plus gérer à la maison. Un trouble de l'attention avec hyperactivité a été diagnostiqué, de la Ritaline a été prescrite. La maman souhaite un suivi avec la psychologue de l'éducation nationale mais le confinement vient mettre un point d'arrêt à ce qui n'a pas encore commencé. Des échanges téléphoniques se mettent en place, auxquels Jonathan ne souhaite pas participer. Dès les premiers jours, Jonathan s'adapte très bien à l'école du numérique, les écrans le contiennent. Il a toujours « la folie » des maths mais se met moins dans tous ses états quand il ne réussit pas tout de suite. Il y a moins de contraintes horaires et il peut travailler à son rythme. Il est plus posé même s'il y a encore quelques cris. Il est comme dans un cocon protecteur et rien ne lui manque, excepté son ami Hugo à qui il parle au téléphone une fois par semaine. La grande difficulté c'est l'alimentation, il ne veut pas manger et en fait un enjeu relationnel avec sa mère. Il ne va plus chez son père et communique avec lui par téléphone ce qui n'est pas simple, d'autant que le papa est dans le déni des difficultés. Quand il l'a en garde, le papa assure qu'il n'y a aucun problème, ce que dément sa grande sœur. Le retour à l'école de Jonathan suscite de fortes inquiétudes. Sa mère a peur qu'il ne se réadapte pas et s'interroge sur la suite de sa scolarité, et les choix qu'il y aura à faire dans sa vie de manière générale.

JOURNAL DE BORD D'UNE PSYCHOLOGUE CONFINÉE

Christine – psychologue EN EDA

Janvier 2020

Dès l'apparition du Coronavirus en Chine et à Wuhan en particulier, je me suis sentie concernée. Il y a de nombreuses années, j'avais effectué un voyage à Wuhan où des amis travaillaient. J'y ai donc rencontré de nombreuses personnes et mes pensées allaient vers elles, à l'écoute des informations télévisuelles. Aussi, très tôt, je mis en place les gestes barrières dans mon fonctionnement : ne plus serrer les mains des parents que je recevais, ni des enseignants, rester à distance avec les enfants pour lesquels j'effectuais un suivi, se laver les mains ou utiliser du gel hydro alcoolique.

Lundi 9 mars 2020

Lors de la deuxième semaine de mars 2020, une école maternelle a dû gérer une information de parents mis en confinement par le SAMU, car ils avaient été en contact avec un de leurs proches hospitalisé en raison du COVID 19. Leur enfant était scolarisé durant la période d'incubation de la maladie. En l'absence de consignes claires venant de la hiérarchie, l'enseignante de la classe a voulu avertir les parents d'enfants présentant des fragilités de santé (PAI Asthme et PPS). L'IEN ayant donné des consignes inverses (non divulgation de l'information), l'équipe enseignante s'est inquiétée des conséquences de cette décision sur la santé des élèves et des adultes, et m'ont interpellée sur leur conflit intérieur : suivre les consignes de la hiérarchie ou suivre leur conscience. Je leur proposais d'avertir tous les parents, et d'être dans la transparence de la situation. Les représentants des parents d'élèves ont été contactés par la famille en confinement et la fermeture de l'école n'a pas été envisagée : ce sont les parents qui ont pris la décision individuelle de mettre ou non leurs enfants à l'école.

Jeudi 12 mars 2020

M. Macron annonce que toutes les crèches, écoles, collèges, lycées et universités seront fermés à partir du lundi 16 mars.

Vendredi 13 mars 2020

Passage dans les écoles pour m'entretenir avec les directrices et certains enseignants pour les aider si besoin sur la façon d'expliquer la situation aux élèves. Frénésie du côté des enseignants pour photocopier des documents pour les enfants qui n'ont pas accès à internet et pour répertorier les numéros de téléphone et mails des parents. Alors que le premier ministre nous engage à rester à la maison pour télétravailler, le secrétariat de l'IEN avertit via les directrices que tous les collègues y compris les membres du RASED, UPE2A et ZIL sont tenus de venir travailler lundi en privilégiant les travaux de type administratif, avec les parents et les services de soins.

Lundi 16 mars 2020

Les écoles maternelles et élémentaires sont fermées. Les consignes pour le personnel de l'Éducation nationale n'étant pas claires (décalage entre la demande du ministère et la hiérarchie locale), l'incertitude règne pour savoir s'il faut venir ou pas dans les écoles. L'IEN requiert la présence de tous sur le terrain pour poursuivre le travail avec les parents (Équipe éducative, remise de livret, Équipe de suivi de scolarisation) et se tenir à disposition dans leur école de

référence. Dans le cas où nous choisissons de télétravailler, nous devons le justifier (santé fragile, enfants à s'occuper). Dans les deux cas, il faut renseigner un tableau pour l'IEN. Après un moment de flottement où je passe de nombreux appels auprès des collègues, je décide de me rendre dans mon bureau. M. Macron a prévu une nouvelle allocution le soir même et je devine que nous serons très prochainement en confinement généralisé. J'anticipe donc sur la possibilité de télétravail et je récupère tous les dossiers sensibles. J'appelle les parents que je devais rencontrer lors des trois prochaines semaines et j'avertis la référente de ma décision de télétravailler.

Lors de son allocution, M. Macron décide du confinement de tous les françaises et français.

Mardi 17 mars 2020

Bien que le message présidentiel soit clair en déclarant l'état d'urgence en temps de guerre (répétée six fois, ce qui m'a beaucoup choquée !), le flottement est toujours très important par rapport à l'administration car elle diverge en voie descendante. Les messages du ministre de l'EN sont différents de celui de la rectrice, et celui du DASEN n'est pas le même que celui de l'IEN. J'appelle des collègues psychologues sur le département. Alors que dans les villes voisines de la mienne, les IEN décrètent que tout le monde reste confiné, sur mon secteur il est toujours envisagé de conserver les réunions de type EE et ESS. La décision de tout annuler tombe quelques jours après le début du confinement et il est demandé aux enseignants de venir accueillir les enfants de soignants. Les collègues s'organisent donc pour se relayer dans les écoles (permanence de deux collègues par école) puis les enfants de soignants sont rassemblés dans deux écoles proches de l'hôpital de la ville. Je ne participe pas à l'accueil des enfants de soignants, car je suis depuis trop longtemps éloignée de la pédagogie.

Mercredi 18 mars 2020

Je commence à réaliser que ce confinement va durer et je dois m'organiser pour le télétravail. Comment faire sans contact direct avec les élèves, les parents, les enseignants ? Je décide de maintenir les mêmes horaires et m'installe à ces heures devant l'ordinateur. Ainsi je garde le rythme du travail. Je n'envisage pas de faire des entretiens de restitution par téléphone car les échanges seraient de moins bonne qualité. La dimension non verbale (gestuelle, mimique) ne pourrait être prise en compte pour ajuster mon discours à l'attitude des parents. Je passe donc des appels téléphoniques principalement pour annuler des rendez-vous et proposer les entretiens à la fin du confinement. Je me renseigne sur les associations et services de soins toujours disponibles pour ensuite avertir les familles les plus fragiles, vivant dans des conditions précaires (hôtels sociaux, logements insalubres) des possibilités d'aide.

Jeudi 19 mars 2020

Je profite d'être en télétravail pour contacter toutes les structures de soins: CMP, CMPP, CAMSP, PMI, Hôpital de jour et faire le point sur la situation de certains enfants. Habituellement prise par les suivis sur le terrain, j'ai souvent peu de temps pour faire le lien avec ces structures. Je connais les mails des différents pédopsychiatres et prends ainsi indirectement des nouvelles de certaines familles en difficulté avec leurs enfants ayant PPS.

Vendredi 20 mars 2020

Je contacte mes collègues psychologues de la circonscription pour m'informer de la façon dont elles gèrent le télétravail. En effet, je ne suis pas habituée au travail sur ordinateur et passe beaucoup de temps à lire les messages et y répondre. Peut-être existe-t-il une façon plus adéquate car je trouve le télétravail très chronophage et j'ai le sentiment d'y perdre trop de temps sans que cela soit très constructif. Je commence également à constituer un dossier « Covid 19 » dans lequel j'enregistre les articles divers sur le deuil, le traumatisme, l'annonce des mesures

du Covid aux enfants, des liens utiles pour les familles.

Lundi 23 mars 2020

Je décide d'envoyer un message à tous les parents par le biais des directrices d'école qui proposent aux enseignants de l'envoyer aux familles susceptibles d'en avoir besoin. Dans ce courrier, j'explique la situation, je propose des façons d'expliquer la crise sanitaire aux enfants, je donne des liens utiles et propose mon mail académique pour ceux et celles qui souhaiteraient me contacter. Lorsque je ne suis pas devant l'ordinateur, je trie mes dossiers, commence des listes de ce qu'il faudra faire en urgence, poursuit ma recherche d'écrits utiles.

Mardi 24, Mercredi 25, Jeudi 26, Vendredi 27 mars 2020

Une routine de travail commence à s'installer. Le matin: lecture des messages et réponses. Échanges téléphoniques (via WhatsApp) avec les collègues RASED. On se donne des nouvelles, d'autant qu'une collègue est hospitalisée à cause du COVID 19. Je suis en lien avec la CDO pour des dossiers EGPA, avec des pédopsychiatres (dont certains commencent à tomber malades). J'échange également avec une famille par mail pour établir un rendez-vous téléphonique. L'après-midi : travail de classement, étude de dossiers, réflexion sur l'après.

Lundi 30 mars :

Après deux semaines de télétravail sans indication de notre hiérarchie, nous recevons un mail du CPC en lien avec les RASED nous demandant d'expliquer ce que nous faisons : *Je voulais faire le point avec vous sur la manière dont vous mettez en place la continuité pédagogique sachant la particularité de votre mission. Comment articulez-vous vos enseignements avec ceux de l'enseignant de vos élèves ? Avez-vous la possibilité de communiquer avec les familles ? Quels sont les outils et les ressources numériques que vous utilisez ? Les parents et les élèves ont-ils la possibilité d'échanger avec la psy EN ?*

Mardi 31 mars :

Mise en place de vidéo conférence pour les synthèses RASED sur les temps habituels. Rédaction d'un courrier pour expliquer le travail des RASED en télétravail.

Chaque membre RASED a agi au mieux pour préserver une continuité pédagogique ou psychologique. Concernant notre RASED, les enseignantes spécialisées ont gardé le lien par téléphone ou par mail avec les enseignants et ont aidé à la différenciation par l'envoi de documents. Une des collègues s'est portée volontaire pour s'occuper des enfants de soignants et a créé un espace Klassroom où elle donne à distance des exercices spécifiques pour les élèves en difficulté ; elle a également fait une liste des familles des élèves qu'elle suit et elle les joint par mail ou/et par téléphone. De mon côté, j'assure quotidiennement le lien avec les services de soins (CMP, CAMSP, PMI, CH-12, CMPP), avec la référente MDPH et avec les écoles du secteur. J'ai envoyé une lettre et un guide aux parents d'élèves via les directions d'écoles et j'ai appelé une famille mais n'ayant pas de ligne professionnelle j'ai privilégié mon adresse mail académique. Je n'ai pas eu de demande pour le moment. Enfin, je reste également en lien avec les autres personnels RASED. En tant que membre de l'AFPEN (Association Française des Psychologues de l'EN) je travaille sur des documents à diffuser sur le site de l'AFPEN auprès des psychologues mais aussi des parents et enseignants (www.afpen.fr).

Mercredi 1 avril

Message de l'IEN : *En situation de crise et compte tenu des incertitudes, des urgences, des sollicitations externes, des accompagnements de fragilité, il est parfaitement compréhensible par chacun de nous que la présence des uns et des autres ne puisse pas être maximale. C'est bien pour cette raison que, dans les périodes de crise, il est nécessaire que chacun revienne à*

des **procédures** qui valent en période ordinaire, c'est à dire de **rendre compte à l'IEN** de son action. Je prends note de la situation que vous décrivez. Les conseillers pédagogiques sont en train d'identifier les enseignants en situation de fragilité. Après les congés de printemps, je vous demanderai de tutorer des enseignants néo titulaires et de les soutenir dans

- Le projet de l'élève
- La relation aux parents
- La prise en charge de l'élève fragile ou en grande fragilité

Le nom des enseignants dont vous aurez l'accompagnement sur les points précédemment listés vous seront communiqués par mes soins dans les meilleurs délais. Je vous rappelle également qu'aucun **document produit** par un personnel éducation nationale ne doit être diffusé sans avoir été **validé par l'IEN**, donc par mes soins, pour ce qui concerne la circonscription. Je vous remercie de vous conformer à ces prescriptions.

Pendant trois semaines, les personnels RASED n'avaient pas eu de directives de l'inspection et s'étaient donc organisés de façon autonome. Ce rappel à l'autorité venait stopper la créativité des réponses proposées.

Jeudi 2 et Vendredi 3 avril 2020

Derniers jours de travail avant les vacances de printemps. Bien qu'à distance, je ressens la précipitation qui gagne les écoles chaque veille de vacances. À la demande d'une directrice, je contacte deux familles pour qui les enseignantes n'ont pas réussi à établir la continuité pédagogique. L'une m'est connue car je travaille avec la plus jeune en phobie scolaire. L'entretien est cordial et le père rassurant sur le travail fait à la maison. L'autre famille par contre sera inaccessible et ne répondra pas aux sollicitations par téléphone et par mail. Je ressens le stress des collègues qui s'inquiètent en raison de l'écart qui se creuse entre leurs élèves : ceux dont les parents impriment les devoirs et aident leurs enfants au quotidien, et ceux qui n'ont pas accès à internet et qui ne se déplacent pas pour récupérer les documents papiers. La difficulté scolaire est déjà complexe à gérer en temps normal et l'intervention des personnels RASED est primordiale pour certains élèves. Comment gérer cette difficulté à distance ? Mes collègues RASED doivent-elles rajouter du travail aux élèves en difficulté alors qu'ils peinent déjà à faire ce qui leur est demandé par leur enseignante ?

Vacances de printemps du 4 avril au 19 avril

Bien que ce soit les vacances, j'essaie de garder un rythme de travail allégé, particulièrement dans la lecture de la messagerie académique. Je contacte également une famille en difficulté avec deux enfants de 3 et 6 ans ayant perdu leur papa la veille du confinement.

Après les vacances...

On s'habitue à tout même au confinement. Le rythme est pris et finalement je découvre les possibilités du télétravail. La relation réelle avec les enseignants, les élèves et leurs parents me manque mais une autre façon de travailler est possible. J'appréhende la reprise du 11 mai mais le maire ayant décidé de reculer l'échéance au 2 juin, je peux ainsi me préparer psychiquement aux conditions d'un retour dans les écoles.



VOUS AVEZ DIT CONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE ?

Carole – Professeure des écoles

Entretien en fin de 4e semaine

Le ministre nous demande d'organiser du soutien pendant la deuxième semaine des vacances de printemps, mais non, je ne le ferai pas ; je suis surprise qu'il puisse demander cela alors que lui-même connaît les difficultés matérielles des enfants qui pourraient être concernés... cela ne sert à rien avec certains élèves. Je participerai aux stages proposés l'été, mais en présentiel, pas par téléphone, ce n'est pas possible.

Pour ceux qui fonctionnent bien, pas de problème pour la continuité pédagogique, mais j'en ai 10 en difficulté... pour cinq d'entre eux, je connais les difficultés, mais là, le travail rendu est nickel... ce sont les parents qui font certainement le travail... ces enfants étaient avant incapables d'écrire trois mots sans une faute, et là, tout est toujours juste... je pense que pour ces parents c'est trop difficile de me renvoyer quelque chose qui ne serait pas juste. Pour cinq autres, les parents ne peuvent pas les aider... Je passe 2 heures par jours sur WhatsApp pour les faire travailler. La famille ne peut pas du tout les aider, et ils sont mal équipés, juste le téléphone. Je les ai tous les jours en visuel, mais ça n'est pas possible de faire la division par téléphone, en plus ces familles n'en peuvent plus.

Hier, une maman m'a appelée à 9 heures du soir, je n'ai pas répondu, mais je l'ai rappelée ce matin à 10 heures... elle ne pouvait pas me passer son fils qui dormait encore, ni le réveiller, car il se mettrait en colère... Il y a un fonctionnement familial difficilement compatible avec l'école. Je comprends mieux comment ça se passe dans ces familles, quand je voyais les enfants fatigués. Je comprends aussi que pour cette maman qui a quatre enfants, pendant le confinement, elle a sa matinée pour faire ce qu'elle a à faire dans la maison, elle n'arrive pas à s'occuper des enfants en même temps... le papa travaille et la maman gère les enfants ; le papa a participé, il a fait faire les mathématiques... à sa façon. Une autre fois, elle m'appelle, me passe son fils ; pendant un long moment, je lui explique le travail et lui dis, maintenant tu fais la division suivante, tu fais une photo que tu m'envoies. Quelques minutes après, la maman appelle, il pleure et dit qu'il n'y arrive pas ! J'essaie de l'orienter, se lever vers 9 heures, se mettre au travail à 10 heures... et il faut aussi qu'il joue... mais je ne suis pas super Nanny !

Si on n'est pas là pour suivre, soutenir, aider... ça n'est pas possible à distance. Je suis épuisée, les enfants sont vannés. Ces élèves détestent l'école et écrire, et ils sont tous partis chez eux avec des livres... Une maman au début ne faisait rien faire à son enfant, maintenant, elle lui fait recopier le livre. Elle dit : « de toute façon, il ne veut rien faire... » ; alors, je lui explique, lui donne des conseils... mais elle vit une confrontation avec son fils qui n'est pas possible.

Le système ne fonctionne pas avec les enfants en grande difficulté. On n'est jamais sûr que les parents ne menacent pas de « la savate », l'enfant fait ou ne fait pas. Là, on ne gère pas que l'école, on gère les écarts avec les familles qui ne peuvent pas aider les enfants, n'ont pas le matériel, et parfois ont des problèmes familiaux. Ces dix élèves « en rade » n'ont pas les bases pour être autonomes dans leur travail, et la famille se bat avec la culture scolaire. Les parents leur demandent d'être sages à l'école, or c'est le travail attendu qu'ils ne savent pas faire, et ils se font beaucoup réprimander. C'est dramatique pour ces enfants...

Les 15 autres avancent bien, ce sont des élèves déjà suivis avant par leurs familles, il n'y a qu'à les nourrir. J'envoie des fiches « pas à pas » pour les parents, et je corrige leur travail individuellement, ça se passe bien. Si l'un ou l'autre se démobilise, j'ai un mot des parents. J'appelle l'enfant, on discute, je le « remonte » et lui dis : « Je compte sur toi » ... je leur dis aussi d'être patient avec leurs parents. Une fille m'a dit : « Maîtresse, j'en ai marre de ces parents qui ne m'écoutent pas quand je leur dis que toi tu ne fais pas comme ça ! »

J'ai dit à la conseillère pédagogique que ce confinement me confirme que j'en ai marre d'évaluer. Il faut jouer, faire des activités de réinvestissement, mais arrêter les évaluations... Il faut tenir un cahier d'observations pour savoir où en sont les enfants, mais là, on marche sur la tête... on est dans le rendu du travail dans des cahiers, mais finalement, ça n'est pas comme ça qu'on apprend.

Entretien en fin de la 5e semaine

Là c'est les vacances, je finis les dernières corrections...

Hier dans une émission politique, le constat du retard de la France sur l'informatique à l'école était bien posé. Dans les pays nordiques ou en Allemagne, les enfants ont chacun un portable à l'école, c'est leur cartable numérique. On aurait eu ne serait-ce qu'une tablette par enfant, chaque enfant aurait pu partir avec et on aurait eu la possibilité de se mettre sur le CNED et de faire une classe virtuelle. On voit la limite de notre école, le ministre a dit nous sommes prêts, nous allons faire l'école aux enfants, la continuité pédagogique, mais non !

C'est compliqué... en même temps, je pense que nous les enseignants, même si on sait qu'il y a des disparités, dans nos fonctionnements propres, on n'en tient pas réellement compte. Quand on voit un travail qui devait revenir qui n'a pas été fait, on fait des raccourcis : « Ah, il n'a encore pas appris... après tout c'est leur enfant, s'ils ne veulent pas faire l'effort ! » On a cette tendance, et là, avec le confinement, on a mis le doigt sur le comment fonctionnent certaines familles, et ce n'est pas seulement de la résistance à l'école, ça tient à autre chose, ils n'ont pas la façon de vivre que l'on pense qu'ils ont.

Il y a une différence entre savoir que quelque chose existe et le réaliser réellement, l'avoir intégré. C'est une chance cette expérience, et maintenant j'aurai des demandes différentes. On ne peut plus dire, moi je suis la professionnelle, je sais ce qu'il faut faire : les parents ne comprennent pas ce que l'on veut, et on ne comprend pas qu'ils ne nous donnent pas ce qu'on attend. L'expérience du confinement a mis le doigt dessus, et c'est très intéressant pour tout le monde... Entre nous, avec les collègues, on en rit, et on se dit : les enfants vont aimer l'école maintenant, et les parents ont compris ce que c'est d'enseigner... oui, mais en attendant, nous aussi, on a compris leurs difficultés.

L'autre jour, j'ai travaillé sur WhatsApp avec trois enfants, un exercice sur les centièmes... il y avait celui qui bouge tout le temps, et qui fait ce qu'il veut, pour le deuxième, la petite sœur était là et la maman soufflait les réponses et le troisième, un bébé de quinze mois hurlait à côté ! Là, on se met à la place du parent. On met les gens dans une situation impossible. Quand on discute des devoirs à la maison, des collègues disent que c'est indispensable, mais il faut imaginer ce qui se passe à la maison. Quand on donne du travail, on met certains enfants dans des situations difficiles, et à l'école, ils ne peuvent pas dire leur réalité, alors ils prennent leur « mine de chien battu ». On les met dans un état de tension incroyable. Je me dis quel « monstre » j'ai été à certains moments, j'exagère bien sûr... mais j'ai eu des demandes impossibles pour

certains. Simplement apprendre une poésie, c'est banal, mais sur un coin de table de la cuisine, avec les frères et sœurs... une tache d'huile sur le cahier... et on s'en prend au gamin. On ne réalisait pas ce qui se passe et cela a permis de mettre des images sur ce qu'on savait déjà.

Et on ne peut pas entrer chez les gens comme ça, là on se pose en moralisateur, comment le gamin n'est pas levé ! On rentre dans leur intimité ; ça a été difficile pour certains, trop intrusif, en plus, on voit et on entend ce qui se passe. Au final, on se rend compte que les parents n'ont pas une si mauvaise opinion des enseignants que ça, on représente quelque chose, parce qu'ils nous ont laissé rentrer dans leur intimité. Il y a même une maman qui m'appelle « maîtresse », c'est drôle !

Pour une famille, je ne sais pas ce qui se passe, c'est surprenant, avec la maman qui travaille à la garderie, on avait un contact... on s'appelle par les prénoms, mais il n'y a aucun retour du travail de l'enfant. Pour une autre, c'est le contraire, elle était très méfiante, mais au final m'a laissé communiquer avec son enfant.

En conclusion, avec une moitié de la classe j'ai fait d'une façon, avec les autres, j'ai dû récupérer un petit groupe avec WhatsApp, et j'ai adapté, complètement adapté, avec les corrections collectives pour certains, et individuelles pour les autres.

Pour les vacances, je leur ai donné quelques conseils pour s'occuper, lecture de contes etc. et aux parents, un tableau pour évaluer les enfants comme on fait en fin de période, sur leur autonomie dans le travail ; nos points de vue se sont bien rejoins.

J'avais une bonne classe cette année beaucoup d'enfants autonomes. Le plus important, c'est l'autonomie dans le travail, lire et comprendre une consigne ; après, l'apprentissage c'est une question d'envie et de rencontre avec des personnes qui portent. On a avancé dans la compréhension les uns des autres. Il y a eu un avant et un après, d'habitude je n'y crois pas, mais là je ne pense pas que je vais recommencer de la même façon dans ma classe. Déjà, il n'y aura pas de contrôle, je vais les évaluer en les observant, hors de question d'évaluer sur table. Cette crise me conforte dans cette idée que le système n'est pas en phase avec la façon d'apprendre des enfants. On est trop dans l'écrit, trop dans des apprentissages qui ne servent à rien... ça sert à quoi le COD, quand les enfants ne savent pas écrire une phrase...

Je ne touche plus à l'ordi pendant 15 jours !

« [...] on sait depuis de nombreuses années que la familiarité avec l'arbitraire culturel de l'école dépend grandement de l'origine sociale. En faisant davantage reposer les apprentissages scolaires sur les parents, le confinement devrait donc tout simplement accélérer ce phénomène ».

C. Sanrey, A. Stanczak, S. Goudeau & C. Darnon – Confinement et école à la maison : L'illusion de la solution numérique *Psychologie & Éducation* n° 2020-2, p 38.

JOURNAL DE BORD D'UNE PSY EN EDA CONFINÉE

Fanny - Psychologue EN EDA

Lundi 16 mars

Les établissements scolaires sont fermés. Nous restons à la maison, histoire de combattre ce virus inconnu qui fait des ravages dans les populations. Le plein de courses est fait. J'ai envoyé un courriel à une famille pour annuler le rendez-vous prévu lundi. Le reste de mes interventions étaient auprès d'enfants ; ils seront à la maison.

Alors que je me lève à peine, mon frère, arrive en trombe pour récupérer le doudou de sa fille oublié à la maison ce week-end : « Je vais faire des courses, le confinement va être décrété », me lance-t-il. Il repart aussi vite qu'il est arrivé. J'organise l'école à la maison. Jérôme mon conjoint est parti au travail tôt ce matin, il n'a pas encore de directives. Pour nous, lever un peu plus tard que d'habitude mais tout de même matinal : à 9h30 tout le monde est prêt. Antoine et Damien, 13 et 12 ans, sont au collège et habitués à communiquer avec Pronote ; ils se mettent au travail dans leur chambre. Antoine est ravi, il a toujours voulu faire « école à la maison » ! Damien souffle mais retrouve le sourire, voyant qu'il n'a pratiquement rien à faire. Dans la matinée, je reçois un mail de la maîtresse de Pauline, âgée de 8 ans, en Ce2, avec le travail à faire. De mon côté, le télétravail commence : consultation de messagerie, administratif. La commission mixte CDO/CDA prévue le lendemain est reportée. Ma stagiaire M2 doit suspendre son stage, les universités étant fermées. L'après-midi, jeux de société et extérieurs dans le jardin. J'appelle les collègues psy EN de ma circonscription : l'une est atteinte du covid-19, une autre dans les écoles en soutien aux équipes pédagogiques, la troisième confinée.

Le soir, nous écoutons l'allocution de Mr Macron : le confinement est décrété. Je reçois un appel de mon père, parti faire un tour du monde en vélo avec ma belle-mère. Ils sont actuellement en Australie après un passage en Nouvelle Zélande. Je lui apprends la situation en Europe et lui conseille de rentrer.

Mardi 17 mars

Mardi, les enfants s'installent sur la table de la salle à manger mais Antoine regagne vite sa chambre : trop de bruit. J'appelle l'école de Pauline pour savoir quand aller chercher un document oublié. Je sens le directeur déstabilisé, anxieux, attendant les directives de l'inspection. Jérôme est reparti travailler ce matin mais un confinement en télétravail se profile pour lui. Je prends des nouvelles de mon second frère, musicien à Paris. Sa compagne et lui partiront dans la journée dans une maison familiale, à 60 km de Paris. Du côté de ma mère, mon beau-père, traité pour un cancer, doit se rendre à l'hôpital pour une transfusion sanguine. Damien me demande s'il peut aller au City Park : impossible, nous devons rester confinés. Les enfants organisent des jeux de ballon/trampoline dans le jardin. Je reçois un sms de la professeure de musique de Pauline proposant d'effectuer son cours de flûte par Skype. Une première. J'ai à nouveau mon père au téléphone : il commence à envisager le retour.

Mercredi 18 mars

Mercredi, pas d'école pour Pauline ; les garçons travaillent à leur rythme. Au collège, les enseignants se sont organisés et envoient le travail quotidiennement. Jérôme part acheter un ordinateur, le sien, trop ancien, ne pouvant pas supporter le télétravail, des feuilles et des

cartouches d'encre pour l'imprimante qui tourne à plein régime. L'après-midi, nous allons faire une balade en vélo dans la campagne environnante. Jeux et lectures ponctuent la journée. On se croirait en vacances. Nous apprenons aux infos la ruée vers l'île de Ré des parisiens. Plus tard, J'ai à nouveau mon père au téléphone : retour en France le 26 mars.

Jeudi 19 mars

Jérôme se lève très tôt pour travailler au calme. Pauline est un peu réfractaire aujourd'hui mais s'y met. J'appelle les écoles. Une directrice seule à l'école me dit se sentir démunie et abandonnée. Durant le reste de la journée, après une balade en vélo, je prendrai des nouvelles de la famille et d'amis, appels procrastinés à l'accoutumée faute de temps.

Vendredi 20 mars

Les enfants ont pris leurs marques. Toutes les réunions et rendez-vous étant annulés, mon agenda s'est vidé. L'après-midi, balade à pieds avec Antoine : les balades en vélo sont proscrites depuis ce matin et les plages fermées. Nous sommes interpellés par des gendarmes : notre premier contrôle. Je sors mes papiers et autorisation de sortie, confiante : il faut également une autorisation pour les mineurs mais c'est bon pour cette fois. Nous repartons sans amende mais penauds : on se croirait en période de guerre ! Dans le week-end, je prends des nouvelles de mes amis, ma famille. Week-end presque « normal ». Le soleil nous accompagne, une chance. Nous pouvons également savourer le calme dans le quartier. Le chant des oiseaux, habituellement présent mais timide, s'est mué en un concert magnifique.

Lundi 23 mars

Ce matin, reprise de l'école à la maison. Après une visioconférence, je propose à mes collègues de RASED un courrier à envoyer aux familles du secteur. L'après-midi, nous alternons jeux de cartes et activités extérieures. Mon père appelle pour prendre des nouvelles de la situation en France : jour après jour, les états ferment leur frontière et je lui fais part de mes inquiétudes quant à leur possibilité de rentrer. Il va aller au Consulat voir comment faire pour rentrer au plus vite.

Mardi 24 mars

Ce matin, Jérôme a dû partir au bureau ; le télétravail s'avère compliqué. Mes collègues du RASED ont validé le courrier : je l'envoie aux écoles, réponds aux mails, échange avec certaines collègues psy EN du département, annule le soutien au soutien. Le bureau de l'AFPEN17 décide de reporter les journées de formations prévues en mai.

Le reste de la journée se passera tranquillement, entre lecture, jeux avec les enfants et échanges numériques. Sans oublier la séance de musique de Pauline sur Skype ! Du côté de ma mère, mon beau père se sent mieux, il est sous antibiotiques. À la maison, je m'inquiète pour Pauline : elle tousse depuis quelques jours et a mal à la tête. Si cela perdure, nous irons consulter.

Mercredi 25 mars

La journée se déroule tranquillement, avec pour fil conducteur « l'école à la maison », le télétravail et l'alternance entre jeux de sociétés et activités extérieures. Le temps passé au téléphone et devant les écrans n'a jamais été aussi important... Pas de nouvelles de mon père : nous ne savons pas s'ils ont pu quitter l'Australie.

Jeudi 26 mars

Aujourd'hui, ça se complique côté école à la maison : Pauline n'avance pas. Dans l'après-midi, j'apprends que mon père et ma belle-mère sont épuisés mais en France, en route pour La Rochelle après une attente interminable à l'aéroport de Roissy.

Vendredi 27 mars

La matinée se passe, entre école à la maison et télétravail. L'après-midi, Jérôme, parti se promener avec Pauline et Antoine, sera contrôlé. Munis d'autorisations et de cartes d'identités pour tous, il rentrera triomphant, avec les félicitations des gendarmes ! Un message de l'IEN ASH demande à tous les psy EN EDA d'envoyer par mail les bilans psychométriques des enfants pour lesquels des demandes EGPA sont envisagées. En accord avec mes collègues, j'envoie un mail à l'inspecteur ASH demandant plus d'informations sur le déroulement de la commission prévue la semaine suivante. La toux de Pauline a pratiquement disparu.

Samedi 28 mars

Samedi, nous appelons ma nièce par WhatsApp : premier anniversaire confiné. Toutes les festivités prévues à cette occasion sont annulées. Annulé également l'anniversaire de la mère de Jérôme. Nous déplorons à nouveau de ne pas pouvoir nous voir prochainement.

Lundi 30 mars

Le premier mail ouvert est celui d'une collègue psy EN. Elle nous explique que l'IEN ASH lui a demandé d'assister à la visioconférence prévue pour la CDO et nous rassure quant à la confidentialité des bilans. Un mail de l'inspecteur fait écho à ses explications. Nous décidons d'envoyer les bilans. La demande d'entretiens téléphoniques de la part de certaines familles se fait de plus en plus pressante. J'envoie un mail à mon inspectrice lui demandant si je ne pourrais pas récupérer un téléphone portable. En attendant, je tente de rassurer les familles par courriel. Premier après-midi « film » pour les enfants : le temps est pluvieux. Nous regardons « Les quatre filles du docteur March ». Ils ont adoré.

Mardi 31 mars

Première sortie « courses », depuis le début du confinement. Dans le magasin, il y a très peu de monde mais l'atmosphère est pesante, l'anxiété palpable. De retour à la maison, je dispense les enfants de nous aider à ranger : cette situation n'a pas que des désavantages pour certains.

Mercredi 1er avril

Nouvelle réunion du CA AFPEN ce matin, l'association est active. Antoine dessine beaucoup, Pauline et Damien se chamaillent plus qu'à l'accoutumée ; en temps normal, ils jouent souvent dans le quartier avec les copains quand ils ne sont pas occupés par leurs loisirs. Ce maintien forcé à la maison ne leur convient pas vraiment. Avec Pauline, nous faisons du jardinage.

Jeudi 2 avril

Après le travail scolaire, nous préparons une tarte pour le repas d'anniversaire de Jérôme. Pauline s'attellera à la tâche avec plaisir, elle adore cuisiner. Nous n'avons pas de cadeau, ayant été pris de cours avec le confinement, juste une boîte de pâtes de fruits : cela lui fait plaisir, il adore ça. La réponse de l'inspection à ma demande de portable est négative ; je suis priée de me rendre si besoin dans une école pour passer les appels téléphoniques. Sur WhatsApp, le temps est à la fête ! Les envois de jeux et autres énigmes se multiplient, tant avec les amis qu'avec la famille ! Je lance un groupe WhatsApp psy EN EDA17 : nous entrons un peu plus dans l'air du numérique...

Vendredi 3 avril

Cette nuit, Pauline a fait un cauchemar, cela ne lui arrive jamais : malgré nos précautions pour que la situation soit bien vécue, cela n'est pas si simple. Seconde sortie « courses » en début d'après-midi. L'atmosphère dans le magasin est toujours pesante, certaines denrées

manquent... Pas de rencontre de gendarme durant notre promenade de l'après-midi, étonnant. Je lis beaucoup. Ce soir certains collègues sont en vacances. Les français vont-ils partir au risque de transporter le covid-19 dans leurs bagages ?

Le week-end est plutôt calme, bercé de jeux, de lecture, l'habitude du moment. Effectivement, les français se déplacent.

Lundi 6 avril

Jérôme a repris le chemin du bureau, le matin uniquement. Retour à l'école... à la maison, pour le reste de la famille. Pauline veut à nouveau faire son travail seule. Le groupe WhatsApp avec les collègues du département fonctionne bien ; c'est un réel besoin.

Mardi 7 avril

Comme chaque matin, Damien débarque dans la salle à manger avec ses affaires et son téléphone pour consulter Pronote : il est 9h. Je termine mon petit déjeuner en faisant un tarot avec Pauline et en écoutant les informations à la radio... Antoine arrive tranquillement pour son petit déjeuner qui durera une bonne heure. Je reçois un mail de l'inspectrice responsable de la réserve citoyenne de l'éducation nationale, me demandant d'effectuer des permanences téléphoniques dans le cadre du plan de prévention académique. Une collègue du département participera à ce plan de prévention santé en payant un forfait téléphonique exprès pour cela...

Mercredi 8 avril

Nouvelle réunion CA AFPEN ce matin. Damien et Pauline décident de confectionner des chocolats pour le week-end de Pâques : les créations, délicieuses, seront finalement avalées avant la fin de la journée.

Jeudi 9 avril

Pauline fait maintenant son travail seule pour la majeure partie, ce qui me laisse un peu plus de temps pour aider les garçons si besoin et le télétravail. L'après-midi est égayée par la réception d'une mystérieuse enveloppe : à l'intérieure, deux œufs en papier décorés sur lesquels de gentils messages sont inscrits. C'est Cléa, qui a fait parvenir ce courrier à Pauline, ravie d'avoir des nouvelles de son amie.

Vendredi 10 avril

Après le travail, nous fabriquons des cartes de Pâques pour les amies de Pauline : le courrier reçu hier lui a donné des idées ! Je participe en fin de journée à un moment convivial en visioconférence avec des amis : une première. Jusqu'à présent, ce mode de communication était réservé au travail professionnel et associatif. Il devient festif !

Week-end de Pâques

Un nouveau week-end confiné commence, empreint d'une certaine amertume car c'est le week-end de Pâques, habituellement passé en famille avec les grands parents. Après une chasse aux œufs endiablée, nous allons poster les cartes et passons un moment à discuter à distance, Pauline avec sa meilleure amie, moi avec sa mère. Voyant que cela fait du bien à ma fille, je lui propose d'effectuer un échange par WhatsApp avec une autre copine le lendemain. Nouveau contrôle de gendarmes le dimanche soir, à croire que c'est un haut lieu de transgression du confinement... Le lundi Pauline passera tout un temps avec sa cousine sur WhatsApp. Changement radical dans notre fonctionnement quotidien de confinés : la « guerre du téléphone ». J'entre dans un cycle infernal consistant à chercher Pauline pour retrouver mon téléphone, constater qu'il est déchargé alors que j'en ai besoin, le recharger, l'utiliser quelques instants et le voir à nouveau disparaître. Un nouveau défi !

Mardi 14 avril

Dernière semaine avant les vacances. Mon sentiment est mitigé. Ce matin, le nombre de mails est particulièrement important. Les directeurs s'affolent à propos des maintiens et des orientations en cours. L'enseignante de Pauline a mis en place un Padlet de classe.

J'échange avec ma collègue ESDP, volontaire pour s'occuper des enfants de soignants : situation curieuse, me dit-elle, car peu d'enfants dans l'école, de la maternelle au CM2. Le plus difficile selon elle est de respecter les distances de sécurité et certaines directives comme désinfecter les jeux après utilisation... nous convenons de nous réunir prochainement afin de préparer l'après confinement. Le soir, nous écoutons le discours d'Emmanuel Macron annonçant la reprise de l'école le 11 mai. Nous restons dubitatifs devant cette annonce.

Mercredi 15 avril

Ce matin, j'écoute l'intervention de Mr Blanquer : l'équipe ministérielle doit travailler avec les syndicats pour élaborer une stratégie de reprise des cours. Pendant ce temps, le travail associatif AFPEN continue : nous décidons d'envoyer un nouveau courrier au ministère demandant un pilotage clair pour les psychologues EN et réitérant l'importance de notre participation dans le travail réflexif national.

Jeudi 16 avril

Message de mon IEN, le premier à son initiative depuis le début du confinement : elle désire échanger à propos de certaines situations du secteur : je lui suggère de nous mettre dans la boucle des informations avec les directeurs. J'apprendrai que les maintiens sans notification MDPH ne seront pas acceptés cette année, directive départementale.

Vendredi 17 avril

Dernier jour avant les vacances : Je passe beaucoup de temps à échanger par mails et téléphone avec les directeurs de mon secteur, la tension monte comme souvent en veille de vacances. Nous garderons le lien avec mes collègues psy EN du 17 et mes camarades associatifs : la communication numérique est devenue plus familière pour tous. Ce soir, en rentrant de son bureau, Jérôme m'annonce sa reprise de travail toute la journée à partir de lundi. Ce n'est pas les vacances pour tout le monde finalement...



TÉMOIGNAGE D'UNE PSYCHOLOGUE AU PAYS DU CONFINEMENT

Monick – Psychologue EN EDA

Tout comme on a du mal à s'imaginer que l'on peut être présent quand on est absent, on peine à imaginer travailler à distance alors qu'être psychologue, c'est la relation à l'autre en face à face. Cependant, c'est bien ce que j'ai eu à vivre durant le temps du confinement : je n'étais plus dans le contexte école, que ce soit dans mes bureaux, mes rencontres avec les directeurs, avec les parents et les enfants, ou avec les enseignants. Ceci est une expérience hors du commun, qui, si elle n'est pas vraiment traumatisante, est cependant très perturbante. En effet, il est difficile de rester de marbre et de continuer à exercer comme si de rien n'était quand on est assignée à résidence, dans un espace restreint et contraint alors que j'avais l'habitude de me déplacer fréquemment, de voir beaucoup de monde, alors que le monde s'est restreint à deux personnes. Il y a également un autre aspect du travail de psychologue qui est occulté par l'absence de l'autre que l'on aide, c'est le retour positif qui valorise, et qui ne se traduit pas seulement en paroles mais par des mimiques, des regards, un sourire. On a beau être psychologue, on n'en reste pas moins une personne humaine avec ses ressentis, ses émotions qu'elles soient positives ou négatives.

Le temps pétrifié et l'espace contraint du confinement

Le temps pétrifié du confinement nous a pris par surprise au retour des vacances de février. Il a fallu très vite s'organiser pour que les enseignants puissent adapter leur travail en présentiel en télétravail à distance avec les enfants. Le temps du confinement est devenu un temps immobile, comme un temps supprimé de la vie dont on avait l'habitude, avec cette notion d'enfermement dans un temps qui abolit le temps le temps ordinaire en temps extraordinaire. Nombre d'entre nous psychologues, avons toujours eu un agenda bien rempli, faisant quinze choses en même temps, par manque de temps et par souci d'efficacité, pour essayer de faire au mieux avec les problématiques qui nous sont imparties dans les écoles de notre secteur. Cela n'a plus été possible de prévoir nos activités, qui se sont faites au jour le jour.

Cette phase d'urgence abolissant le temps a également aboli notre emploi du temps : de ce fait, j'ai dû travailler selon les demandes d'entretiens téléphoniques, que ce soit pour des réunions ou pour des conseils ou du soutien. Il y a eu comme une annulation du temps concret au profit d'un temps numérique, un temps sur lequel nous n'avons pas prise, tout comme ce contexte particulièrement insécurisant du coronavirus qui nous met à mal et qui nous laisse impuissants, voire culpabilisés aux dires de plusieurs enseignants.

En effet, Sylvie, en CM1 dit : « Non seulement, les directives que nous avons eues sont assez floues, mais en plus, je ne sais jamais si j'en fais suffisamment. Quand je ne suis pas devant mon ordinateur, je me culpabilise et je me demande ce que je dois faire en plus, pour que les enfants ne décrochent pas. » Une autre enseignante, CE2 dit : « je peux dire que je suis complètement démunie, que plus j'en fais, moins je pense que c'est assez ; et je te raconte même pas la culpabilité que j'ai envers mes propres enfants car je n'ai pas le temps de m'en occuper comme je le souhaiterais. »

Concernant l'espace contraint, il est tout de même assez inhabituel de travailler chez soi en tant que psychologue : notre place est dans les écoles au milieu des enfants et des équipes enseignantes. De la même manière, les enseignants habitués à travailler avec des élèves devant eux, se sont trouvés à la fois confinés dans leur logement mais également devant leur ordinateur. Quant aux parents, soit en télétravail, soit gardant leurs enfants ont du s'instituer « enseignants » avec leurs enfants. Une mère d'une petite fille de deux ans dit : « Je ne sais plus quoi faire avec elle, elle fait des crises tout le temps et à propos de tout ; moi je travaille en télétravail et son père aussi, alors c'est sûr, on la met devant la télé, mais tout de même, qu'est-ce que je peux faire ? »

Finalement, non seulement pour tous, les frontières sont complètement brouillées entre professionnel et personnel : les personnes qui m'ont appelée, ont appelé une psychologue qui pouvait les entendre, les écouter, les rassurer, mais pas toujours d'un point de vue scolaire. La notion de frontière entre confinement et exclusion, est mince : en effet, la surveillance permanente des sorties autorisées a été souvent assimilée à de l'enfermement, même si c'était pour notre santé. Le confinement est donc à la fois intérieur, le lieu de l'habitation mais également extérieur puisqu'il était cadré en un temps donné (une heure) et dans des lieux donnés, ne pouvant dépasser un kilomètre pour la promenade.

Tout ceci étant aggravé en fonction de là où nous vivons, de la taille de l'habitation et du nombre de personnes y habitant. Certains parents possédant une maison, m'ont parlé d'un retour à soi, d'un retour en famille : une mère de deux enfants CP et CE2 dit : « Le confinement nous a donné plus de temps pour nous voir, je joue plus aux jeux de société avec eux, je m'en occupe plus parce que j'ai plus de temps, en même temps, il y a des fois où on est trop les uns sur les autres, alors ça s'embrouille... ». D'autres vivant en appartement parlaient d'étouffement ; une mère de quatre enfants dit : « Je n'en peux plus car je n'arrive plus à les faire travailler, ils sont quatre. En plus, je trouve que les maîtresses donnent trop de trucs à faire. Des fois, je ne sais pas faire et des fois, j'ai envie de tout envoyer promener. On est trop les uns sur les autres, c'est difficile, je n'y arrive pas. » Les parents sont déboussolés et abattus, plus spécialement les mères, et même si j'ai entendu, soutenu et rassuré, cette absence/présence de la psychologue est une position difficile à tenir.

Une journée type de psychologue Éducation nationale, ça n'existe pas de manière ordinaire, mais ça existe encore moins en période extraordinaire.

Les journées se suivent et ne se ressemblent pas dans la vie d'un psychologue, les missions sont nombreuses et variées, c'est ce qui en fait une richesse et une ressource essentielle. Il faut sans cesse pouvoir s'adapter en toutes circonstances aux imprévus et aux situations qui en découlent. Il faut s'adapter au pied levé et souvent très vite.

Beaucoup de choses n'ont plus été possible en période de confinement. D'abord la place au sein de l'équipe. En effet, la psychologue semble dématérialisée et de ce fait un peu effacée du paysage pédagogique. J'ai de l'expérience et le sentiment d'être bien ancrée dans le secteur dans lequel je travaille, avoir une place au sein des équipes enseignantes des écoles, mais durant le confinement, les places et les fonctions se sont brouillées. Certains glissements de la part des enseignants et des directeurs, qui préexistaient avant le confinement, se sont accentués. Les cadres ont fluctué vers des débordements dans les fonctions et des décisions, des diagnostics relevant du domaine de la psychologue se sont trouvés émis par les enseignants et les directeurs. Par exemple, une enseignante de GS m'informe : « Pour l'enfant A, j'ai envoyé les parents vers un bilan de psychomotricité, je voudrais faire un dossier MDPH pour une AESH, on fait quoi ? »

Et puis, les parents veulent absolument une équipe éducative, on fait comment ? » Cette enseignante, inquiète, a dirigé les parents vers un bilan sans qu'une réelle analyse des difficultés soit établie et travaillée en concertation.

- Les équipes éducatives n'ont pu se faire en présentiel, les plus urgentes se font en visioconférence, mais la place de chacun n'est plus la même, les interactions sont plus floues, même si ce système de communication a l'avantage de pouvoir donner la parole à tous.
- La place de la psychologue n'a pas toujours été visible durant le confinement car l'inspection n'a pas donné ligne de conduite à tenir. Chacun a essayé de « bricoler », d'inventer de nouvelles façons de faire, juste avec son expérience du terrain, même si le terrain du confinement était totalement inconnu. J'ai pu cependant travailler avec un conseiller pédagogique sur les avis de maintien sur deux séances mais j'ai bien senti que ce contexte si particulier faisait éclater le cadre habituel. D'ailleurs une de mes consœurs m'a dit : « L'atmosphère des écoles est une ambiance "plombante". Rien ne ressemble plus à rien. Avec les masques, on a l'impression d'être dans un film de science-fiction. »

Le travail de psychologue en confinement : pas si simple...

Je n'ai pas été en première ligne comme le sont les enseignants ; de ce fait, je me suis mise à la disposition des équipes dans les écoles en leur envoyant un mail et j'ai essayé de construire un nouveau cadre de travail. Il a fallu batailler et faire sa place pour que les équipes dépassées par ce nouveau suivi pédagogique fassent appel à moi. Cependant il ne suffit pas de réunir tous les ingrédients pour faire le travail de psychologue. Il a fallu faire vite, mettre des mots sur ce qui arrive, sur les angoisses, mais il manquait ce liant si nécessaire dans notre métier qui est le contact de l'autre.

Beaucoup de choses ont disparu : un planning qui permet d'anticiper, et j'ai dû être très réactive sur certaines situations sans avoir ces moments d'observation si utiles. Ainsi, il a fallu que je me prononce sur la situation d'enfants, juste en écoutant ce que l'enseignante me disait. J'ai travaillé n'importe quand, puisque les jours n'existaient plus vraiment : l'inspection et les directeurs m'ont envoyé des mails professionnels en vacances pour pouvoir anticiper le déconfinement. J'ai travaillé un peu n'importe où, sur la table de la salle à manger, sur le divan : le cadre du travail avait disparu. De ce fait même la vie personnelle et la vie professionnelle étaient brouillées. Au final, ce qui en résulte, c'est qu'on n'arrive pas à se déconnecter complètement du travail, car on se culpabilise de n'avoir pas assez fait ; de plus, on se sent dans une position d'isolement accru par le fait même d'être enfermée chez soi. Comme on ne quitte pas sa maison, on ne quitte pas non plus le travail, les frontières et le cadre du travail ne sont pas là pour les délimiter.

Pour communiquer avec le RASED, nous avons mis un groupe WhatsApp en fonctionnement mais nous nous sommes également appelés plusieurs fois, rien que pour partager le travail dans les écoles mais également les incertitudes et les peurs.

Cette période de confinement qui restreint si drastiquement la possibilité de communiquer en face à face, de prendre des décisions de manière collégiale, comme c'était le cas avant le confinement, me fait prendre encore plus conscience de l'importance d'un cadre, d'un certain « rituel » qui accompagne ma fonction. Il est très difficile de se retrouver seule, isolée, loin des habitudes prises dans les écoles avec les professionnels. Personnellement, je pense que ce confinement imposé pour des raisons sanitaires a beaucoup abîmé l'accompagnement des enfants suivis. Ce n'est pas un choix délibéré, j'ai vécu cet espace/temps comme quelque chose de déroutant et je me suis sentie comme dans une parenthèse. Il a fallu également trouver un

équilibre entre stopper nos déplacements et nos contacts professionnels en direct sans pour autant arrêter de travailler et de nous mobiliser pour être à l'écoute des besoins du terrain.

La grande absente : la parole des enfants

Si j'ai pu entendre les adultes, que ce soient les parents et les enseignants, il ne m'a pas été possible d'obtenir la parole des enfants en direct, comme il m'arrive souvent de le faire dans les écoles. Les adultes m'ont beaucoup parlé de leur détresse et de leur impuissance, mais si j'ai bien entendu parlé des enfants, cela n'a été fait que par le filtre des discours des adultes.

Ce confinement, présenté comme un acte civique, a placé la psychologue que je suis, dans un état intermédiaire entre la pause et l'agitation, dans un entre-deux très inconfortable, où il m'a semblé que je ne faisais pas le travail requis par ma fonction et pourtant j'ai toujours répondu aux appels que je suis même allée chercher.

Cet entre-deux pas facile à vivre en tant que psychologue, je l'ai ressenti comme un état de marge où tous mes repères professionnels étaient balayés.

« Le message public qui nous est transmis est celui de l'état d'urgence. Et quoiqu'on s'en défende, nous ingérons, malgré nous, ce sentiment d'urgence ».

M-C. Egry – Quelques pistes de réflexion – Confinement et intimité. *Psychologie & Éducation* n° 2020-2, p 15.

TÉMOIGNAGE

Sophie – Enseignante en REP, dans une classe de CP dédoublé (14 élèves)

Dans un premier temps il a fallu réfléchir à la mise en place du travail dans sa continuité pédagogique.

Lorsqu'on nous a annoncé le vendredi 13 mars que dès le lundi les écoles seraient fermées et que nous ne serions plus avec nos élèves, l'annonce a été relativement brutale : parce qu'il a fallu, en même temps, gérer l'annonce, la classe avec les élèves et réfléchir aux affaires avec lesquelles ils allaient devoir partir pour cet inconnu. Cela ressemblait à une situation d'urgence, une situation d'évacuation.

Le samedi et le dimanche, j'ai passé mes journées à réfléchir... réfléchir aux enfants dont je m'occupais, au milieu dans lequel ils évoluaient, au fait que je n'allais plus les voir. J'ai regardé les réseaux sociaux. Pendant deux jours, j'ai glané des informations, j'ai cherché, j'ai erré dans ma maison, me suis demandée comment j'allais faire pour organiser tout ça. N'étant pas forcément une lumière en informatique il allait falloir que je m'adapte et que je ne me noie pas dans mon organisation. Je pense qu'il m'a fallu ce temps pour réaliser la situation.

La première chose que j'ai faite, le dimanche soir, est d'inscrire mes élèves sur un site de lecture qui s'appelle LALILO pour qu'ils soient autonomes, pour qu'ils réfléchissent aussi et qu'ils digèrent cette information parce que j'imaginais ces familles et ce n'était pas évident... pas évident de se retrouver avec leurs enfants 24 heures sur 24, pas évident de se retrouver dans le rôle de la maîtresse, pas évident de se retrouver dès le mardi confinés, enfermés. Rapidement, le dimanche soir je leur ai envoyé un message en disant que je réfléchissais et qu'on allait s'organiser, qu'on allait y arriver ensemble mais qu'il fallait d'abord que je me pose pour voir comment faire.

Le lundi, je suis allée à l'école pour prendre des affaires car j'avais tout laissé en classe ; il était question que nous y retournions... Le mardi, j'ai commencé à m'atteler à ce que j'allais faire et comment j'allais m'organiser. J'ai commencé par faire un tableau de suivi de tous mes élèves car je voulais pouvoir suivre nos échanges et répertorier les différents envois (et j'imaginais bien qu'on allait me demander qui j'avais contacté et comment...). Ensuite j'avais besoin d'avoir un cadre donc j'ai continué à faire mon cahier journal très détaillé et je me suis imaginée ces parents, d'un milieu social qu'on peut imaginer un REP, jouer le rôle de maîtresse. J'ai donc beaucoup détaillé ce que j'écris habituellement, enregistré des fichiers son, pioché à droite et à gauche des vidéos sur Internet. J'ai aussi proposé à certaines familles qui me semblaient plus fragiles, ou pour les enfants qui avaient besoin d'avoir leur maîtresse au téléphone, de les appeler pour maintenir un contact.

Ainsi, très vite une routine s'est mise en place : la veille j'envoie mes 4 pages de rituels, de maths et de français (lecture, écriture, grammaire, vocabulaire) uniquement. Cet écrit est très ritualisé, très ordonné, très méthodique afin que les parents entrent directement dans l'activité. Je note ensuite, les retours, les séances téléphoniques dans le tableau les échanges, les relances. Je ne voulais pas que nos échanges soient uniquement scolaires, parce que j'imaginais le désarroi de ces familles qui doivent être inventives pour occuper leurs enfants. J'ai donc proposé des défis : un défi construire un instrument de musique, un défi 1er avril sur le thème

de la mer, un défi « composons des fleurs pour le printemps » et chaque semaine, chaque mercredi, chaque week-end il y a eu un défi différent.

Et puis, nous devions partir en classe de neige fin mars et la situation nous a bien sûr amenés à annuler. Les enfants étaient très tristes. Certains m'ont téléphoné pour m'en parler, d'autant que nous étions déjà dans les préparatifs. Alors, nous avons fait des défis en rapport avec le ski (se déguiser, mimer des situations) pour dédramatiser.

Dans cette situation particulière, où chacun reste chez soi, isolé, j'ai pensé à mes grands-mères. Je me suis dit qu'il y avait des personnes dans les EHPAD qui allaient être isolées et que moi de mon côté j'avais les petits bouts de chou qui étaient également seuls. J'ai donc contacté un EHPAD à côté de l'école avec l'idée de prolonger le lien à la sortie et deux EHPAD de mon village. Il s'est installé une relation assez particulière avec Colette de l'EHPAD proche de l'école qui nous parle de ses chats, Jeannine, qui nous faisait des rébus et des devinettes, Liliane qui nous envoyait des coloriages. Un très joli lien s'est créé, très personnalisé entre les enfants qui avaient une motivation pour faire les défis et ces personnes isolées. Une des directrices a voulu mettre en valeur ce projet et a fait paraître un article dans le journal pour évoquer cet échange entre des enfants de CP et ces papys et ces mamies.

Ainsi, dès la première semaine j'avais mis en place la continuité du travail qui se faisait à l'école avec les fichiers que les enfants avaient pris, avec des envois audio et vidéo qui complétaient le cahier journal quotidien, j'avais mis en place quelque chose de plus ludique avec les défis auxquels les familles aimaient participer et il y avait également cet échange intergénérationnel qui était très intéressant et que je voulais mettre en place dans ma classe. Chaque jour je téléphonais également à cinq ou six familles pour faire les séances en direct avec les enfants.

Des changements très positifs se sont passés. Une très belle relation s'est tissée avec les familles avec beaucoup d'échanges sur la manière s'enseigner, sur la situation particulière que nous vivions, sur le quotidien. Le lien a été maintenu par des échanges de mails chaque jour et des échanges téléphoniques pour les 3/4 de la classe. Sur mes 14 familles, 10 étaient très actives. Je trouve cela très positif. Une seule famille n'avait pas de connexion internet.

Les parents avaient des demandes variées. Ils m'ont sollicitée pour des questions d'ordre pédagogique, pour des idées d'activités, pour des activités complémentaires mais ils me parlaient également de leur quotidien, de la vie à la maison enfermés, sans extérieur. Nous échangeons des recettes de cuisine, nous évoquons le ramadan, des angoisses, des craintes, les peurs de ne pas finir le programme, la mise au travail des enfants. Certaines familles ont été en souffrance du fait de l'isolement induit par la situation. Si les familles ne désirent pas répondre, il leur est facile de garder le silence. Dans ce contexte de confinement, cela m'a amenée à être très vigilante pour certaines familles et à mettre en place un lien étroit avec l'ensemble des interlocuteurs.

Le problème des élèves les plus fragiles c'est que, comme souvent, c'était également les situations sociales les plus tendues. Les familles ont eu tendance à se replier sur elles-mêmes. Il a fallu doser la fermeté sans être trop intrusif ce qui n'a pas toujours été évident avec des personnes suivies par divers services sociaux. Avec ces familles, il a d'abord fallu réussir à obtenir leur adresse mail, et par la suite, de faire en sorte que les enfants se mettent au travail. Pour une famille pour laquelle il y avait eu une IP, j'ai contacté dès le départ les services sociaux afin de les informer des échanges et de faire rapidement le lien pour qu'une vigilance soit mise en place. La famille a ensuite bien joué le jeu et m'a envoyé le travail par photos.

Une autre famille suivie par la sauvegarde a été beaucoup plus compliquée à joindre. En effet, pendant la première semaine ils n'ont pas voulu être contactés, ensuite ils ont dit venir chercher le travail et ils n'en faisaient rien. Au bout de 3 semaines de silence, le directeur a été obligé d'envoyer un courrier qui n'a pas particulièrement été apprécié par la famille. Une autre famille a, au bout d'une semaine, donné son mail mais, par la suite, n'a fait aucun effort pour transmettre le travail de l'enfant ou donner des nouvelles. Une dernière situation était assez particulière avec une famille turque. Par l'intermédiaire d'une association turque nous avons fait le nécessaire pour que la petite fille participe au site LALILO afin qu'elle ne soit pas coupée de la langue française.

Donc, pour ces quatre familles il y a eu un suivi de très près en relation avec les services sociaux, la psychologue de l'école ainsi que le directeur, car il était important pour moi que les familles sachent que nous étions en veille et vigilants pour assurer le suivi de l'enfant.

Comment ressentir une telle situation ? Les trois premières semaines ont été d'une folle intensité ! Entre la mise en place du travail, les mails, les trouvailles sur les réseaux, les échanges téléphoniques, les journées étaient très longues et pleines de doutes. Le fait d'être proche des familles m'aide beaucoup à supporter l'isolement et cette situation très exceptionnelle. Il est important pour moi de les accompagner et pas seulement au niveau pédagogique car le bien-être de la famille influe sur celui de l'enfant et de ce fait sur la qualité de sa disponibilité à se mettre au travail.

J'ai préféré privilégier la qualité des échanges et la diversité des supports et des situations motivantes que forcer sur le contenu des cours qui n'aurait, pour moi, que créé des tensions dans les familles. Le contenu de mon enseignement était priorisé sur le français et les maths, le reste se faisait avec l'envoi de vidéos ludiques. J'ai continué à envoyer des activités créatrices, des vidéos de cirques contemporains, de musées durant les vacances afin de maintenir le lien car j'imaginai que la reprise n'en serait que trop difficile.

Les échanges quasi quotidiens avec une belle équipe de collègues m'a aussi permis d'échanger sur des situations particulières, sur le contenu des cours.

Cette expérience est, malgré les contraintes, intéressante car elle amène à se poser des questions sur son enseignement propre mais aussi sur la place que peut avoir la relation famille/enseignante. Il fallait en effet gérer la situation d'un point de vue personnel mais aussi le faire avec les familles. Le climat étant plutôt anxieux il est important de prendre le temps de se poser et de prendre du recul. De belles relations et des liens très privilégiés se créent entre les résidents et les enfants mais aussi entre moi-même et les familles. J'ai toujours favorisé la participation des parents, cela me conforte dans cette idée surtout en REP.



COMMENT LA CONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE INTERROGE LA NOTION DE LIEN : AVEC LES FAMILLES, ENTRE COLLÈGUES...

Lise – CPD, conseillère pédagogique départementale mission maternelle

Début du confinement

L'annonce inédite et pour le moins imprévue du confinement a fait place à une palette de réactions chez les enseignants oscillant entre les sidérés et ceux qui se sont sentis « missionnés ». Certains d'entre eux ont alors « sur réagi » en prodiguant des conseils parfois au-delà de leur fonction au sein des familles, usant de discours parfois moralisateurs, ou posant des attentes très scolaires. La situation a donc mis en exergue une méconnaissance, pour certains, de la réalité de la majorité des familles.

Les formateurs, cherchant à aider au plus vite les enseignants dans cette situation inédite ont publiés rapidement des productions. Réponse à l'urgence ? Réponse aux attentes de la hiérarchie ? Du terrain ? Recherche de légitimité ? La place des formateurs est complexe, pas toujours reconnue. Dans tous les cas certaines réponses ont pu parfois participer de la pression ressentie par les enseignants, les parents, les enfants.

J'ai pu faire le choix de prendre un peu de recul, en différant les sollicitations multiples pour mesurer la complexité de la situation, les écueils pour les uns comme pour les autres. Mais, ne pas produire vite, c'est accepter le risque d'être pris pour une formatrice en dilettante, ce qui a été particulièrement inconfortable pour moi. En tant que professionnelle en questionnement j'ai ressenti le besoin de me nourrir de différentes lectures, notamment de sociologues (S. Bonnery et B. Lahire), ce qui a permis l'élaboration d'un document à destination des enseignants INTERROGATIONS ET POINTS DE VIGILANCE. Il partage par exemple les dilemmes suivants :

- *Comment assurer la continuité sans contribuer à la fracture sociale ?*
- *Comment penser aux publics les plus éloignés de l'école en proposant des situations accessibles ?*
- *Comment rendre lisibles les documents transmis : facilité de lecture, langue française et traduction dans d'autres langues ?*
- *Comment rendre accessible les documents pour tous et en toute sécurité ?*

L'enjeu étant de donner aux collègues des appuis pour élargir leur réflexion pour agir auprès des familles. La situation de l'école à la maison invite en effet à se questionner sur le rôle des parents. Ils ne peuvent se substituer à l'enseignant. Leur rôle ne serait-il pas plutôt celui d'un compagnonnage dans la mise en œuvre d'activités réalisables tant sur le plan matériel que sur le plan intellectuel ? Et n'ont-ils surtout pas à jouer leur rôle de parents en réconfortant leur enfant dans ce contexte de tension qui pourrait croître au fil du confinement, en partageant des moments avec lui ? Le lien avec l'école doit à mon sens rassurer les parents, les aiguiller, mais surtout pas exiger ou encore moins embarrasser. Il serait contre-productif de les affoler en leur imposant une organisation serrée, un quelconque rendement, ou en les mettant en difficultés avec des concepts « scolaires ».

J'ai ainsi fait le choix de rédiger en ce sens un document à l'attention des parents. La question de la lisibilité et de l'accessibilité de cette communication s'est posée à moi, les réponses ont pu se construire par un travail d'équipe. J'ai pris connaissance de productions diverses (construites par des formateurs, enseignants, association ou encore l'institution), que j'ai explorées avant de retenir celle répondant aux choix évoqués pour les mettre à la disposition des enseignants.

Milieu du confinement

Les échanges avec certains enseignants sur les difficultés de la continuité et les points positifs notamment dans le lien avec les familles, la découverte d'outils numériques m'ont permis d'abord de sortir d'un certain isolement professionnel mais également d'entendre les besoins du terrain et d'ajuster mon travail. Mais encore trop peu à mon sens.

Des ressources clés en main à destination des parents ont alors été produites pour la mise en œuvre de la continuité pédagogique. En effet certains enseignants happés par les contacts téléphoniques, la gestion de situations d'urgence (enfant en souffrance psychique, enfant ayant besoin d'aide alimentaire, enfant en situation de handicap, enfant susceptible d'être en danger) ou des obstacles personnels (obstacle familiaux, numériques, de santé ...) peuvent ne pas avoir le temps de construire les outils de la continuité. D'autres, déjà outillés, et engagés ont pu y trouver des idées nouvelles mais surtout une « philosophie ». En effet mon choix est de permettre aux enfants de s'engager dans des activités mais pas de mettre les familles en difficultés : pas d'activités « scolaires », peu d'écrit à lire pour les familles, pas d'impression, pas de langage de spécialiste, mais aussi pas de lien vers des sites commerciaux. La priorité est de maintenir un lien, avec l'école, avec les apprentissages mais un lien positif, de mémoire affective et non de pression. J'ai tenté dans ce travail de construction d'outils de prendre en compte la réalité des familles, leur rapport à l'écrit, afin d'éviter le « malentendu » qui creuse les inégalités scolaires.

Le lien de proximité établi avec les familles par les enseignants dans cette situation permettrait-il de lever progressivement ce malentendu ? En tant que formatrice, et bien que moins en contact direct avec les familles, cette problématique doit rester un fil rouge. Y suis-je parvenue ? Je n'ai pas les moyens à ce jour de le mesurer. En revanche la question des outils notamment numériques, de leurs possessions, usages, accessibilité (durée du forfait, zone sans débit) est resté un obstacle.

Ma mission départementale en ce contexte a complexifié le contact direct avec des formateurs ou des équipes d'école. Ma difficulté est de pouvoir mesurer l'impact de mon travail : est-il utile, utilisable ? Les quelques retours d'enseignants et échanges avec quatre formateurs ont été trop peu nombreux, non seulement pour ajuster véritablement mes productions mais également pour développer un sentiment d'« efficacité », et tout au moins de réelle contribution positive dans ce contexte. Ce d'autant plus que j'ai ressenti un certain isolement dans ce travail de production. J'ai un homologue dans chaque département mais, nouvelle sur ce poste, je n'ai pas encore tissé de lien pour pouvoir m'inscrire dans un collectif.

Néanmoins, au fil des jours du confinement la créativité des uns et des autres m'a ouvert de nouvelles possibilités, la solidarité (gratuité des ressources par exemple ou encore l'engagement de l'AGEEEM, l'USEP) le partage à distance entre formateurs et enseignants (mises à disposition de production) m'ont permis un réel enrichissement professionnel. J'ai bénéficié de l'aide de conseillers numériques : la situation crée des besoins et engage une montée en

compétences face à ces outils. J'ai suivi grâce à CANOPÉ des modules de formations en distanciel. En effet le contexte interroge également la place du numérique dans les situations d'apprentissages avec les élèves comme celles des formations avec les enseignants, de manière riche et positive. Ce vécu ne pourra que faire évoluer les représentations, les ressources et donc les usages.

De retour sur le chemin de l'école

Aujourd'hui il me faut amorcer une réflexion liée à un contexte faisant cohabiter un retour sur le lieu classe et un distanciel.

Comment aiguiller les enseignants dans l'accueil des élèves et le respect des principes sanitaires, tout en répondant aux besoins de bouger, jouer, des jeunes enfants ?

Comment accompagner les enseignants pour qu'il ne s'agisse pas d'une course aux apprentissages subissant une pression ressentie face aux exigences du CP ou aux évaluations ministérielles, à l'école comme à la maison ?

Comment les aider à mesurer qu'il s'agira d'une « seconde rentrée des classes » avec tout ce que cela comporte pour les enfants les familles et donc comment les accompagner pour l'organiser ?

Comment retisser du collectif en demi ou quart de classe, et avec les enfants restés à la maison ? Et surtout comment ne pas se tromper d'objectif et donc ne pas laisser aux bords du chemin les enfants prioritaires, en classe comme à la maison ?

Face aux difficultés rencontrées par les équipes, mon rôle est de chercher à les rassurer, les soutenir et les aider. À nouveau la réponse ne peut se construire sans un ancrage fort avec le terrain et dans une dimension collective. Des échanges visio et téléphoniques avec des formatrices directrices, enseignantes ont permis de commencer à co-construire des documents cherchant à répondre aux besoins de enseignants sans perdre de vue ces enfants prioritaires.

Cette expérience m'a permis de vérifier pleinement la nécessité d'un travail d'équipe, collectif. Elle m'a également permis de mesurer à quel point la gestion d'une situation de crise ne se fait que dans un cadre éthique, voire idéologique d'une certaine conception du métier d'enseignant comme de l'institution, Éducation nationale, ou du pouvoir. La difficulté de mon travail réside dans la nécessité de m'inscrire dans les demandes et la politique éducative gouvernementale, sans m'écarter de mes valeurs personnelles et connaissances professionnelles étayées par la recherche. Un travail d'équilibriste !

VERS UNE DISCONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE

Johanna – Psychologue EN EDA

Passé le temps très court de la joie des élèves de ne plus avoir école, désormais c'est le désenchantement qui est venu envahir le quotidien des enfants : l'école s'est installée à la maison. Elle a même pris un nom : « l'école à la maison »... Non mécontents au départ d'avoir Maman (ou quelques fois Papa) comme maîtresse (ou comme maître), très vite les enfants ont goûté à l'amère déception de s'apercevoir que finalement, maîtresse était bien plus patiente que maman...

Il est vrai que certains parents prennent très au sérieux leur nouveau rôle d'enseignant à la maison. Ils se sont assez vite adaptés aux nouvelles plates-formes numériques de travail, les consultent très régulièrement, envoient des demandes, posent des questions, s'inscrivent sur des forums, s'échangent des outils... Et comme les « consignes » et/ou recommandations de l'enseignant ne sont pas assez suffisantes à leurs yeux, ils impriment d'innombrables fiches, documents de travail, leçons, récoltés sur le panel de sites éducatifs à portée de main de tout un chacun. Et nous voilà, avec de nouveaux élèves, qui en plus d'avoir vu la moitié de leur chambre, ou du salon transformé en salle de classe, n'ont plus ni pause du mercredi ni celle du week-end sous prétexte que l'école à la maison dure moins longtemps qu'une journée de classe... Et cela bien évidemment, sans avoir la possibilité de jouer au loup dans la cour avec les copains/copines, d'avoir le loisir de ne pas finir son assiette à la cantine, ou encore de pouvoir être mis à la porte de la classe lorsqu'ils ont dépassé les bornes...

Nombreux sont les témoignages de parents inquiets et débordés de ne pas savoir comment s'organiser pour lier télétravail et école à la maison. Mais quid des enfants devenus des élèves à plein temps ?

Quel rôle peut tenir l'enseignant dans cette situation inédite pour tous, et infernale pour les enfants ? Justement celui de ne pas être enseignant ! Je m'entends : il ne s'agit pas d'abandonner la continuité pédagogique et ses élèves et de se laisser aller à la paresse. Loin s'en faut, et ce n'est pas le genre de la maison. Il s'agirait plutôt de promouvoir un mode de transmission totalement dépourvu du rôle qu'incarne habituellement l'enseignant. La rigueur, le rappel des règles et à l'ordre, le sérieux, la mise au travail, la reformulation des consignes, la répétition... sont désormais l'apanage des parents singés en « mauvais enseignants ». L'enseignant, lui, aujourd'hui a la chance de venir au contact non plus des élèves mais des enfants, en ne leur imposant plus forcément un temps rythmé sur la journée scolaire, mais un temps inventé par lui et en lien avec son originalité. L'école, lieu souvent ressenti par les enfants comme *confiné*, où les règles sont strictes, arbitraires à leurs yeux, peut tout d'un coup devenir une fenêtre sur le monde. Comment l'enseignant peut dans ce moment difficile et inédit, permettre une respiration, proposer un souffle nouveau qui autorise justement les élèves à souffler un peu face à la tyrannie scolaire de leurs parents ? Finalement, comment faire en sorte que les enseignants assurent une « discontinuité pédagogique » pour reprendre l'expression originale et inventive d'Olivier Pourriol, romancier et philosophe.

Une des meilleures façons d'assurer la continuité de ce rôle d'éducation incarnée par l'école est justement de proposer aux « élèves de la maison » de redevenir des enfants, en leur offrant de

nouvelles explorations d'acquisitions d'un savoir nouveau. Dans ce contexte extra-ordinaire, nous sommes tous devenus des élèves, nous avons tous à être enseignés de cette situation. Le Réel, avec sa frappe contingente, nous oblige à revoir toutes nos anciennes certitudes érigées en savoir, aujourd'hui complètement ébranlées, voire effondrées. Alors transformons cette fêlure en chance d'où pourrait découler un nouveau mode de lien à l'autre dans un rapport d'enseignement.

Au-delà de la qualité pédagogique et/ou didactique de telle ou telle notion, quel lien social avec l'enfant inventer pour lui permettre d'accéder à ce nouveau savoir, mais également à se laisser enseigner par lui ? Plus important que les programmes, maintenir le lien social, lien de la vie, en apportant un vent nouveau, une alternative. Jamais la liberté pédagogique n'a eu autant de sens que dans cette situation, profitons-en !

« Nous pouvons tirer profit de cette terrible période pour interroger la complexité à accueillir encore mieux la diversité des compétences des élèves. Pour cela, il faudra avoir le courage d'entendre à quel point, à tous les niveaux de la société, la crise sanitaire liée au Covid 19 souligne la précarité de nos anciens schémas ».

S. Pittiglio – Regard psychanalytique sur le confinement lié à la crise du Covid 19. *Psychologie & Éducation* n° 2020-2, p 66.

« Le déconfinement impose de se tourner vers un avenir inconnu, d'accepter encore un nouveau cadre, fait de contacts sociaux dans le respect de gestes barrière [...] Mais soyons confiants grâce à l'extraordinaire capacité d'adaptation des enfants. Gageons qu'ils sauront nous pousser vers l'avant, comme ils savent si bien le faire, pour nous rendre à la fois patients, courageux et créatifs !

C. Peiffer – Retour sur 55 jours de confinement. *Psychologie & Éducation* n°2020-2, p 76.

TÉMOIGNAGE

Hélène – Professeure des écoles dans une école rurale

Comment as-tu répondu aux consignes au début du confinement ?

Je n'ai pas particulièrement suivi les consignes. J'ai fait ce que je pensais être bien pour mes élèves. Le ministre a précisé qu'au-delà des écrans (classes virtuelles), le travail sur papier devait continuer. Cela correspond à ce que j'ai proposé à mes élèves. Je les ai rassurés en les appelant tous ! Cela m'a pris du temps mais c'était vraiment très bien, très riche pour instaurer une relation de confiance. Je voulais que les familles me sentent proche et disponible. J'ai décidé de travailler uniquement sur des notions connues et acquises par mes élèves, et cela en français et en mathématiques seulement. J'ai transmis par mail un programme de travail détaillé pour deux jours avec les corrections associées. Face à la nécessité de se voir, avec l'aide des parents, nous avons cherché des solutions. Nous avons donc programmé une session sur Skype où nous étions 14/26. Sinon, la messagerie fonctionne tout le temps. Les enfants suivent tous, à l'exception d'une fille et d'un garçon dont je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles. Grâce à Skype, j'ai pu aider un élève qui n'allait pas très bien, qui avait une baisse de moral. Du coup, nous avons travaillé ensemble ! C'était chouette. Il a apprécié ce temps individualisé, moi aussi.

As-tu repéré des difficultés ?

Pas vraiment car je ne leur propose que des exercices, des activités que l'on sait déjà faire. Ce qui change, c'est la forme. Par exemple, en anglais je les invite à aller sur des sites que je sélectionne, des activités dont je leur fournis les liens, ça je ne l'aurais pas fait en classe. Je me suis re-familiarisée avec Skype. Et là je regrette de ne pas avoir de smartphone ! Car si cela devait durer, ça poserait des problèmes car il faudra aborder de nouvelles notions, comme la division en CE2, les décimaux en CM1. Il faudra avancer.

Qu'as-tu observé par rapport aux besoins psychologiques ?

Je pense que certains auront besoin d'évoquer cette drôle de période, il nous faudra en parler. Les élèves vont plutôt bien mais ils ont besoin de contacts. J'ai déjà parlé du petit garçon avec lequel j'ai travaillé avec Skype et qui allait mieux ensuite. Les enfants ont très bien compris l'utilisation de cette application ; ils l'utilisent à présent seuls, directement entre eux. C'est une menace mondiale et je pense que certains vont peut-être craquer à un moment mais pour le moment cela ne va pas si mal. Je suis contente de voir arriver les vacances. J'ai besoin de souffler. Cette nouvelle façon de travailler soulève beaucoup de questions. Je suis sans cesse en train de réfléchir à ce que je propose aux élèves en pensant à leurs parents. Je dois être attentive à être précise, claire et simple. Mais, vraiment, ils savent faire.

Après cette 4ème semaine, qu'est-ce que tu as pu mettre en place ?

Pour l'instant, j'ai juste pleinement profité de ma première semaine de vacances. Je n'ai pas plus réfléchi. J'ai envoyé des liens pour que les enfants puissent jardiner, s'amuser ou travailler en s'amusant. Et hier un petit garçon m'a dit : « Maman m'a dit que c'était super, ce que tu nous avais donné ! »

Selon toi, qu'est-ce qui a changé ?

Les parents me font confiance, notre relation s'est enrichie. Ils sont très respectueux de mon espace et de mon temps. C'était tout de même déjà le cas avant. Peut-être faudrait-il que je réfléchisse à la priorité dans les enseignements ? Penser à des notions que je n'ai pas encore abordées ou dont l'étude n'est pas terminée. Ma question, c'est : « Pourrions-nous tout faire ? » Il va falloir fixer des priorités.

As-tu posé des questions aux enfants ?

Oui et non, mais ce qui m'inquiète c'est d'être capable de leur parler de cet incroyable événement et de faire face à l'hétérogénéité des réponses. J'ai reçu des dessins, des vidéos. Au bout de 2 semaines je n'arrivais pas à questionner les enfants sur le confinement, ça, je n'ai pas réussi. Par exemple, le lundi 30 mars, je n'ai pas réussi à leur parler de notre départ annulé. Ce jour-là, nous devions partir en bus avec les élèves d'une autre classe pour passer 5 jours dans les Alpes. Je savais que certains étaient très tristes mais je n'ai pas eu le courage d'écrire aux élèves dans ce sens. Nous avons décalé notre séjour en octobre, cela devait me rassurer... Je continue à être disponible pour les familles, mais je ne trouve pas l'énergie de tous les rappeler. Avec les collègues, nous échangeons par mail : projet d'école, par rapport au voyage aussi et nous nous téléphonons. C'est très amical. Je n'ai pas appelé l'IEN. Je reçois via ma directrice les messages qu'elle nous adresse. Par contre, j'ai des liens avec le conseiller pédagogique qui m'aide bien notamment en informatique. Hier on a travaillé sur un « PADLET », c'est un site sur lequel on envoie pas mal d'exercices. Je vais innover dans ma pratique !

Comment a évolué ton travail depuis notre dernière session ?

J'ai créé un « PADLET » pour ma classe. C'est comme un site sur lequel j'ai placé des extraits de danse, de musique, de la poésie enregistrée. Je peux enregistrer des histoires, des leçons. En fait c'est un « mur collectif » ! Et c'est super : cela accompagne la classe virtuelle pour mes CM1 et mes CE2. Je vais essayer de faire classe chaque matin avec les deux groupes, je prépare des PowerPoints que je fais défiler sur le tableau. Nous pouvons ainsi travailler ensemble. J'anticipe : demain avec les CM1, ils trouveront le tableau n° 1, et ils réaliseront l'exercice. Ce qui est difficile c'est de régler tous les équipements personnels : sons, caméras... mais une fois que cela sera fait, cela devrait aller.

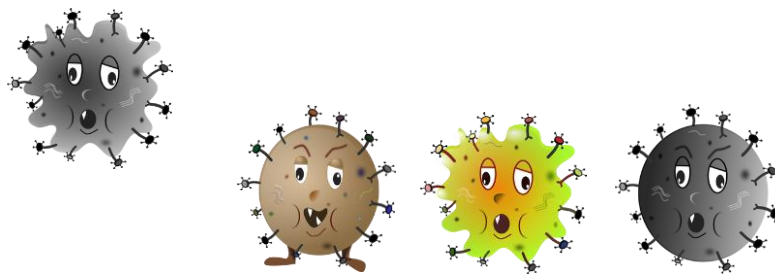
Est-ce que tu as pu partager ce travail avec d'autres collègues ?

On n'a pas pris le temps d'en parler vraiment ! Nous avons eu un conseil des maîtres par Zoom grâce à ma collègue N. qui nous en a expliqué le fonctionnement. Donc j'ai moi aussi programmé une réunion Zoom avec tous mes élèves, qui étaient heureux de se retrouver par écran interposé, c'était super ! Sinon, j'essaie d'anticiper et je fais classe (2 fois 30 minutes par jour par le site du CNED). C'est un peu dur pour les élèves en difficulté, il faut les rassurer car avec ce nouvel outil, ils rencontrent un autre obstacle. Je me suis même demandé si je ne devrais pas faire classe avec l'un de mes élèves seul.

Comment envisages-tu la reprise de l'école à partir du 11 mai ?

Pour l'instant, nous manquons d'informations fiables et sûres. Il y en a qui ne seront pas dans les classes, c'est sûr. Il y en a qui seront avec moi. Alors comment faire pour tout gérer ? C'est

complicé et je ne sais pas si je vais y arriver. Je n'en ai pas parlé aux élèves parce que rien n'est sûr pour l'instant. J'entends juste les parents, ceux qui sont impatients de revenir en classe et ceux qui sont inquiets à cette idée et se demandent s'ils enverront leurs enfants ou les garderont encore à la maison. À propos du moral des enfants, nous leur ferons une petite séance où nous expliquerons ce qui va se passer, lorsque nous le saurons ! En tous cas, les parents sont très contents des relations avec les enseignants et nous remercient de ce qui a été mis en place. Le moral va revenir c'est sûr.



VIGNETTE CLINIQUE : Françoise – Psychologue EN EDA

Léonore et la fusion mère fille (1498 caractères)

Léonore est une petite fille de 6 ans, scolarisée au CP. Un accompagnement mère enfant est travaillé au CMPP. Les parents se sont séparés depuis que Léonore a 6 mois. Le contexte était violent. Léonore ne voit ses demi-frères que lorsqu'elle va pendant les grandes vacances chez son père. La maman est depuis la MS en demande de la reconnaissance de la précocité de l'enfant. Ses activités auto-érotiques et son anxiété, point de départ de la consultation, ne seraient pour la maman que le signe d'un ennui à l'école. Les maîtresses depuis la MS ne souhaitent pas proposer un saut de classe. Au cours de cette année scolaire, la maman de Léonore m'avait contactée pour évoquer sa demande de passage au CE2 l'an prochain. Je devais donc faire un bilan.

Le confinement a accentué la relation fusionnelle entre Léonore et sa maman. Celle-ci m'a sollicitée en plein confinement pour que je puisse rencontrer l'enfant et établir son QI. Elle m'a expliqué combien sa fille était enfin épanouie : « Pour nous le confinement est une véritable "bulle" d'air... L'évolution du comportement de Léonore est spectaculaire. Sans en comprendre toutes les raisons, je mesure encore plus à quel point l'école lui pèse. La seule chose difficile pour elle en ce moment est donc de penser à la reprise ! »

La maman m'a ensuite mise en copie d'échanges entre elle et la maîtresse, et on sent la rivalité entre elles. À son tour, la maîtresse me prend à témoin pour montrer tout ce qu'elle met en place pour cette enfant.

UN JOUR SANS FIN, OU L'HISTOIRE D'UN MÉDECIN SCOLAIRE CONFINÉ

Christine – Médecin de l'Éducation nationale

C'est comme dans les films ou les romans fantastiques, l'impression d'un jour sans fin, un jour qui se reproduit à l'infini. Le changement de saison est le seul à nous dire ce temps qui passe. Il n'y a plus rien pour rythmer les jours. Le (télé)travail fait irruption dans la vie de famille, l'école est au milieu du salon. Comment retrouver un peu d'ordre dans ce chaos ?

Le chaos. C'est comme cela que tout a commencé. Le jour d'avant. Le 12 mars 2020. Les écoles sont fermées. Je sors d'un conseil de classe et quand je monte dans ma voiture j'entends ces mots. Je reste stupéfaite, je n'y croyais pas malgré les rumeurs ! Dans les heures qui suivent, des ordres contradictoires pleuvent, on ne sait plus ce que l'on peut ou doit faire. Maintenir les rendez-vous prévus ? En profiter pour voir plus d'élèves puisque beaucoup de réunions s'annulent en cascade. Puis le 16 mars, le Président de la République reprend la parole. Au moins les choses sont claires : On reste chacun chez soi. Et on télétravaille. Mais c'est quoi du télétravail quand on est médecin scolaire ? À tout bien réfléchir ça ressemble à ce que je fais tous les jours : lire les mails, traiter les situations qui me sont ainsi adressées par mail ou téléphone, appeler les familles. Sauf que... Pour commencer, les dossiers. Mes dossiers papier sont au Centre Médico-Scolaire (CMS). Je n'y ai plus accès. Pour les dossiers traités cette année, il suffit de me connecter au serveur. Oui, il suffit de se connecter. Encore faut-il que ça marche. Et là commencent les ennuis. La connexion est quasi impossible. Ou alors tard le soir, ou par hasard... Sans dossier, je n'ai pas les coordonnées des familles. Heureusement, je suis une ancienne sur le secteur, je vais passer par des chemins alambiqués... appeler l'infirmière du lycée qui a accès à "Pronote" et peut me donner les numéros de téléphone, ou bien profiter d'un point fait avec une assistante sociale d'un service partenaire. L'Homme s'adapte à tout... la Femme aussi ! Mais j'ai l'impression de ne pas avancer, de mettre un temps fou pour traiter les dossiers. Je me sens hyper connectée, à travers les mails, les groupes de discussion en ligne, toujours sur le qui-vive, à essayer de comprendre : la maladie, la pandémie, l'état du monde.

Et soudain, me voilà à gérer un risque d'épidémie dans la pandémie ! Un cas d'hépatite A à l'internat du lycée professionnel (l'incubation peut durer 50 jours) ! Ne manquait plus que ça... Entre la galle et les punaises de lit, l'infirmière est rodée, après quelques échanges, grâce à elle, tout se fait vite et bien. Mais c'est surréaliste ! Conseillère technique, je rédige une note pour que le chef d'établissement puisse informer les familles sur la procédure. Je me demande comment les familles vont prendre ce message... Le monde est-il en train de devenir un gigantesque bouillon de culture, les miasmes se révoltent ? Dans une telle période, il n'est pas question de remettre les procédures de santé publique en question... C'est une maladie « des mains sales », les « gestes barrières » marchent aussi pour l'hépatite A !

La plupart des demandes sont habituelles : troubles des apprentissages, avec les PAP (Plan d'Accompagnement Personnalisé) à rédiger. Une mine d'or en plein confinement... Quel médecin scolaire n'en a pas une douzaine en souffrance dans ses tiroirs ? Les demandes de « bonus médicaux » en vue de l'orientation des élèves présentant des problèmes de santé. Il y a bien quelques mails de professeurs, qui s'inquiètent du silence de certains élèves ; ou de leurs conditions de « confinement », quand les relations intrafamiliales sont tendues. Mais, le plus

souvent, ils s'adressent à l'infirmière, comme ils le font d'habitude. C'est l'infirmière qui me contacte quand la situation est complexe.

Ce qui est compliqué dans tout cela, c'est l'organisation. À longueur de journée, on me dit à la radio que j'ai du temps, beaucoup de temps, que je peux écouter telle musique, telle conférence, visiter des musées virtuels et que sais-je encore. Mais moi, ce que je vis est très différent. Je n'ai pas une minute à moi ! D'abord il y a les injonctions sur ma santé : je dois garder une activité physique deux fois par jour ! Quand je vais au super marché, je dois penser à mon autorisation de sortie, attendre à un mètre des autres qu'une personne quitte le magasin pour y rentrer. M'adapter à la pénurie. Et puis il y a l'école. En plein milieu du salon disais-je. Pendant 3 heures par jour, je dois expliquer, stimuler, revoir, répéter. Téléphone à portée de main, mais ordinateur éteint. Je suis là pour mon fils avant tout. L'ainé est autonome et ne veut surtout pas de mon aide. Soit. Je supervise de temps à autres sur le site de son lycée. Il tient parole, les devoirs sont faits, il monopolise régulièrement l'ordinateur de la famille pour cela. Respect ! Il me montre qu'il est devenu grand (17 ans, terminale professionnelle). Il a eu jusqu'à 3 classes virtuelles dans une demie journée. Je lis avec amusement les alertes de la vie scolaire : même en classe virtuelle il est interdit de fumer, répondre à ses SMS, être en pyjama couché sur son lit... Je me sens rassurée de voir que les ados réussissent à transgresser même en plein confinement ! Au moins un de mes points de repère qui reste fixe ! Avec mon plus jeune fils, c'est autre chose... Petite moule accrochée à son rocher... à moins que ce ne soit l'inverse ? Je dois passer du temps avec lui, il a une fâcheuse tendance à procrastiner... pour le travail scolaire comme pour les « corvées » de la vie quotidienne (qui lorsque je les faisais étaient de simples tâches ménagères...). C'est chronophage et énergivore. Pourtant, ce sont de bons moments, de réflexion, de partage. Lorsque je le quitte pour ouvrir mes boîtes mail professionnelle et personnelle (la plupart des messages personnels concerne l'épidémie, souvent via le syndicat et le conseil de l'ordre), je suis horrifiée ! Comment puis-je recevoir autant de mails en si peu de temps ? J'ai pris très tôt l'habitude de cloisonner ma vie. C'est le moyen le plus sûr que j'ai trouvé de préserver le secret professionnel. Les barrières sont tombées, je n'ai plus de cloisons, je ne sais plus sur quoi m'appuyer. Quand j'appelle une famille, je m'isole. Mes fils doivent rester à distance. C'est parfois compliqué.

Pendant toute la durée du confinement, je n'aurais cessé de m'interroger sur la façon dont les mères seules ont pu gérer le « télétravail » et deux ou trois enfants jeunes. Sans compter les préparations de repas, les sorties et leurs « attestations de déplacement dérogatoires » valables une seule fois... Je me soucie beaucoup pour ceux et celles qui vivent dans un climat de violence. Mon quotidien est un paradis au regard des échos que nous avons de certaines situations. Déjà, une maman m'annonce qu'elle a décidé de divorcer.

Il y a la vie sociale, dans et hors de l'institution, qui s'organise différemment. Il faut dire qu'on s'est trouvés séparés brutalement les uns des autres, sans un « au-revoir » le plus souvent. Et quand on y pense, on se dit qu'on ne sera peut-être plus tous là au retour... À moins que ce ne soit ma chaise qui reste vide ? Cette pensée au tout début m'obsède, puis se dilue, le quotidien reprend le dessus. La vie est là. Puisque tout le monde est à la maison, on prend le temps d'appeler ceux dont on n'a plus de nouvelles depuis longtemps, mais auxquels on pense souvent. Très vite, se créent des « groupes de discussion » sur un serveur bien connu. Les collègues du syndicat dans toute la France, les collègues médecins du département, les copines du lycée professionnel, les amis, la famille. Chaque groupe a sa fonction. Bien sûr les messages parodiques et humoristiques fusent, mais beaucoup de messages sont très sérieux, renvoient vers des articles, des vidéos, des conférences. Sur la « Team Lycée », les journées sont scandées par les photos de pause-café, de recettes, et de rendez-vous de télé-réunion. Au début j'ai trouvé

ça inutile, mais peu à peu je m'aperçois que j'en ai besoin. C'est tellement dur de travailler seule ! J'ai besoin des autres pour me motiver, marquer les heures de la journée. Je découvre, que j'ai besoin de mes activités de loisir pour être plus efficace dans mon travail. C'est une révélation. Et elles me manquent. Tous ces messages sur mon téléphone sont aussi un piège. J'en prends vite conscience. Sur les groupes professionnels de discussion, sur mes boîtes mail personnelle et professionnelle, je suis submergée d'informations. Avancée de l'épidémie, connaissance sur la maladie, ses complications, les sujets à risques, les prises en charge, controverses (hydroxy-chloroquine ou pas ?). Je suis parfois dans un état de fébrilité indescriptible, essayant de tout lire, tout comprendre, tout analyser. Je me surprends à enfreindre les règles de la vie de famille (pas de téléphone à table), moi qui étais en plein cycle d'éducation à la santé sur la prévention des risques liés aux écrans ! Je décide donc de couper le téléphone à certaines heures. Je savoure mes promenades du soir, au milieu du chant des oiseaux. C'est incroyable comme la Nature nous parle depuis que nous faisons silence ! C'est rassurant, tout n'est peut-être pas perdu... Il est peut-être encore possible de sauver la planète bleue ?

Et il y aura le jour d'après. De nouveau le chaos. Les injonctions contradictoires. Je voudrais qu'on accueille en priorité les enfants dont les parents disent « je n'en peux plus ». Mais non, il faut prendre en priorité les enfants de soignants et ceux des enseignants, c'est logique. Je ne peux m'empêcher de penser à tous ceux qui ont des conditions de vie terribles, à la violence subie, à la redoutable crise économique qui va venir. Et cette impression qui m'étreint, d'être inutile, de ne pouvoir rien faire. C'est sans doute pour cela que depuis quelques jours, je me remets à la broderie, au bricolage et à la musique. Après tout, c'est les vacances ! Mais là encore, il n'y a plus de cloisons, je continue à lire mes mails professionnels, qui continuent à tomber tous les jours. Par une étrange coïncidence, ou parce que les autres aussi ont ce besoin, ces derniers jours sont bien remplis : cet article à écrire, et surtout un projet de musique en ligne (vidéo mosaïque). De quoi retrouver l'impression de servir à quelque chose, cette envie d'être de nouveau ensemble. C'est peut-être pour cela que je n'aime pas ce terme de geste barrière. Pour moi une barrière est pleine de trous, faite de morceaux de bois ou de fer distants les uns des autres. Elle laisse passer les virus, mais empêche les contacts humains. C'est incroyable comme il faut se faire violence pour ne plus entrer « en contact » avec ceux que l'on aime. Liste des contacts, cas contact, contacter... contracter sans en avoir l'R... Une étrange année, un jour sans fin...



LE TEMPS SUSPENDU

Anne-Sophie – Psychologue EN EDA

Ce lundi 16 mars, je ramène un peu de mon espace professionnel à la maison, essayant d'organiser une certaine continuité matérielle afin de me protéger un peu de l'incertitude des jours à venir. Faut-il se concentrer sur les tâches déjà commencées ? Proposer autre chose ? J'envoie un message à toutes les équipes avec qui je travaille, je prends contact par téléphone avec certaines familles. Je me mets à disposition en quelque sorte, et ce faisant, j'interroge le besoin que l'on peut avoir de moi et le besoin que je peux avoir de ce besoin. Il y a partout une agitation à proposer des choses, un empressement à être dans le faire là où justement on ne peut plus faire comme avant.

L'inspectrice de la circonscription met en place une sorte de « pôle ressource » avec les médecins et les trois psychologues de la circonscription, je pense que cela va être redondant avec nos actions individuelles mais finalement, ce sont d'autres familles qui nous arrivent par ce vecteur. Le décalage a fait émerger une nouvelle demande. Une demande qui finalement m'éloigne du rôle de « psychométricien » auquel notre institution aime à nous ramener, et me recentre sur ma clinique.

Au fil des semaines, il m'apparaît que les familles, pour beaucoup d'entre elles, s'adaptent et ne vont pas si mal. Alors que chez les enseignants, un grand besoin d'être écouté se fait jour. J'entends leur volonté de maintenir leur classe en l'état, mais ils se rendent compte au fil des semaines que cela est très difficile. Certains lâchent et arrivent à faire un pas de côté pour penser leur rôle autrement et le réinventer, certains ont plus de mal. Ce temps, loin du cadre scolaire, va creuser les inégalités de base, cela les inquiète et justifie leur volonté d'assurer à tout prix une « continuité » pédagogique.

Une enseignante en troisième semaine m'appelle parce qu'elle voudrait que je réalise un bilan avec une élève qu'elle pense à « haut potentiel » c'est quelque chose qui résonne particulièrement avec son histoire et cette demande, au vu du contexte, m'apparaît comme vaine et illusoire, comme une tentative de réduire l'anxiété par une continuité finalement impossible. Faut-il faire l'expérience de cette impossibilité pour accéder au désir de changement qui commence à émerger dans tous les médias ?

Hannah Arendt propose trois temporalités pour structurer le monde contemporain, à savoir le temps contraint par l'obligation sociale du travail ou de l'école, le temps vide comme une soupape après le temps contraint et qui ne nous permet pas d'être efficace, et le temps libre, comme une récompense après le travail et le repos, un temps libre qui nous permet de nous cultiver, de nous investir dans des activités, de réfléchir, d'être. L'obligation sanitaire du confinement contraint tout notre temps et de fait en brouille les frontières. Ce nouveau temps contraint est de plus porteur d'un climat anxiogène qui a des conséquences diverses sur les individus selon leur vulnérabilité personnelle. Aux inégalités matérielles et sociales du confinement s'ajoute une inégalité psychique. À la différence d'autres situations de crise auxquelles nous avons confronté notre pratique professionnelle de psychologue, nous sommes aujourd'hui, nous aussi, au cœur de l'événement. Il nous impacte et nous le subissons, mettant en œuvre nos réactions face à l'anxiété et nos mécanismes de défense.

Cette situation explose tous nos cadres, elle dilate la temporalité et nos espaces, et interroge nos modes de relation opérant des changements en nous quotidiennement. L'institution n'est plus présente en corps et le cadre se disloque. Les espaces se rejoignent. Les limites entre le personnel et le professionnel sont plus floues. Comment dans ces conditions de réalité temporelle, suspendue, déstructurée et de réalité spatiale confinée, réussir à répondre aux injonctions de « continuer à faire pareil » ? Dans le monde de ce matin, Edgar Morin enjoint chacun d'entre nous à « s'attendre à de l'inattendu » qui nous oblige à faire autrement. Sans doute faut-il accepter de faire différemment, de lâcher, d'être moins « rentable ».

Nous n'aurons sinon pas le temps d'intégrer, de digérer, de penser, alors même que nous sommes dans l'incertitude en permanence, les informations se contredisent d'un jour à l'autre, tout change en permanence. Les connaissances se multiplient et débordent notre capacité à nous les approprier. Notre machine à penser est grippée, en panne parfois, à protéger en tout cas de toutes les agressions quotidiennes.

Ainsi « l'instant de voir » de Lacan qui marque le début d'un événement, et le « moment pour comprendre » ne se succèdent pas de façon logique mais sont imbriqués en permanence, nous empêchant d'avoir la distance et le recul nécessaire à la compréhension justement. Il n'est donc pas encore venu le « temps pour conclure » qui nous permettra de nous projeter dans un après. Nous sommes tous confinés dans le même événement inédit. Pour autant, j'éprouve un sentiment de familiarité et la sensation d'aujourd'hui me ramène à celle d'hier.

Elle me renvoie à un autre confinement qui n'était alors imposé qu'à moi-même. Il s'agissait aussi d'une maladie qui m'a éloignée trois ans de mon travail, avec un sentiment violent d'exclusion sociale et cette impression que le train continuait à rouler tandis que je restais à quai. J'étais en fait la seule confinée et je vivais des périodes d'aplasie, moment pendant lesquels le système immunitaire est si faible qu'il faut rester en « confinement » chez soi et se protéger des autres au maximum, même et surtout de ses plus proches. L'autre, potentiel ennemi, l'inconnu qui tousse dans la rue mais aussi mon enfant si petit. Ce bouleversement du lien à l'autre que je ressentais à l'époque, se donne à voir partout depuis quelques semaines. Dans les files d'attente devant les magasins, dans la défiance de deux personnes qui se croisent, mais aussi dans la créativité de nos échanges numériques, et dans le désir que nous avons de prendre soin du lien, de le réinventer sans attente démesurée de rentabilité ou d'efficacité.

Une famille avec qui j'échange par téléphone me confie que « finalement ça ne va pas si mal » avec leur enfant. Celui-ci avait été hospitalisé une semaine fin février et il vient juste de commencer un traitement pour son hyperactivité. Les parents craignaient des « crises ingérables » et constatent avec surprise un certain apaisement. Peut-être illusoire et seulement dû à la contrainte scolaire et sociale moins forte, mais cela nous autorise à questionner la pression que subissent certains enfants « hors normes » de manière générale. Ils me font part de l'angoisse exprimée par leur enfant d'un possible retour à l'école.

Ce retour annoncé pour le 11 mai suscite de nombreux questionnements. La messagerie s'agite, de l'inquiétude, de la colère parfois, de l'incertitude tout le temps. Au fil des informations que nous entendons jour après jour, il apparaît que cette incertitude va faire partie de notre quotidien pendant encore un certain temps. Je me pose la question des nouvelles demandes que la situation aura fait émerger, de la nécessité de ne pas les devancer mais d'être là avec de nouveaux repères, d'être inventifs dans une institution rigide qui a du mal à nous laisser une place pleine et entière.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PÉRIODE DE CONFINEMENT

Monique – Psychologue EN EDA

La veille du confinement, je suis au côté d'une équipe d'enseignants qui essaie de mettre en place un « PADLET » : un outil informatique permettant d'organiser le télétravail pédagogique pour les enfants. Les maîtres et maîtresses s'organisaient et s'entraidaient pour que cet outil fonctionne. J'ai ainsi appris à installer ma page « Psychologue de l'école » dans le cadre des blogs des écoles et inscrit le numéro professionnel du RASED (avec un transfert de ligne sur mon portable), ceci afin de pouvoir répondre aux appels des familles et des enseignants qui souhaitaient me joindre en cas de soucis durant cette période. Quelques enseignants, directeurs et éducateurs m'ont appelée ainsi que quelques familles pour des motifs de refus scolaire, d'opposition des enfants, d'impossibilité à effectuer le travail demandé car trop difficile pour eux, ou d'inquiétude personnelle.

Le jour du confinement, le 17 mars le matin, déboussolée par le silence qui régnait dans les écoles, j'ai rencontré les directeurs pour les informer que je restais disponible en cas de besoin et que je pouvais assurer l'accueil des enfants de soignants. J'avais lu auparavant dans la lettre du président de l'AFPEN qu'il suggérait la possibilité pour les psychologues de participer à cet accueil des enfants. Par ailleurs je leur ai proposé de rédiger un écrit pour les parents. Au début du confinement, les directeurs étaient seuls pour gérer les parents, enfants, enseignants, tout leur est arrivé en même temps : organiser la continuité du travail pédagogique, trouver des solutions pour passer des documents aux familles, avec ou sans internet, rassurer les parents inquiets, etc. Pour l'accueil des enfants du personnel soignant, je me sentais à la même enseigne que les enseignants, les directeurs m'ont inscrite à raison de deux fois par semaine, par demi-journées. Je l'ai fait volontiers pour soulager mes collègues qui étaient préoccupées, avec leurs propres enfants à la maison ou des parents âgés à accompagner, et en plus, le travail pédagogique à assurer.

J'ai donc pu garder des liens réguliers avec les directeurs présents, échanger avec eux sur les enfants fragiles, les familles en difficultés pédagogiques ou financières. Nous nous sommes répartis les enfants ou familles à appeler régulièrement. Les rapports étaient chaleureux et certains ont pu exprimer leur angoisse personnelle.

La forme de travail d'avant le confinement avec les équipes (directeur, enseignants) s'est poursuivie et même renforcée.

Pour ce qui est des enfants, les plus débrouillards et les mieux « outillés » se sont vite adaptés et ont demandé plus de travail. Certains parents ont pu profiter davantage de leurs enfants. Quant aux autres, les difficultés ont été accentuées et mal vécues.

Pour les suivis psychologiques en cours, j'ai pu appeler les enfants une à deux fois. Ils étaient contents et surpris. L'échange était compliqué car il n'était pas soutenu par des rituels de la séance, il n'y avait pas la même confiance, étaient-ils écoutés ou pas ? Ils ont pu raconter ce qu'ils faisaient, comment ils organisaient leur quotidien. Je leur ai demandé de faire « un petit quelque chose » : objet, poésie, dessin... pour après le confinement, ils étaient d'accord.

Il y avait quelque chose de paradoxal durant cette période « agir dans le confinement ». La première semaine, j'étais épuisée par la charge importante de travail que j'avais eue au cours du premier semestre, j'étais dans le relâchement. J'avais, en effet, participé à plusieurs conseils de cycle très intenses et difficiles, et je devais répondre aux demandes des deux grands groupes scolaires. Le COVID19 s'est rajouté à un début d'année scolaire extrêmement tendu et douloureux, car il y avait beaucoup d'enfants présentant des troubles de comportement exacerbés, avec de fortes angoisses, des enseignants à bout (maîtresses en arrêt de maladie, en pleurs) ... venant questionner les limites de notre profession.

Puis au cours du confinement, en plus de ma présence dans les écoles, j'ai pu écouter plusieurs conférences sur le site de l'AFPEN, rattraper la rédaction des bilans en retard, lire, répondre aux appels, etc. Faisant partie de l'équipe du CMPP, le pédopsychiatre m'a appelée, cela m'a fait du bien : nous avons échangé sur cette situation inédite ainsi que sur celles des enfants suivis au sein de l'atelier d'écriture que j'anime. Nous les avons joints pour maintenir un lien.

Notre inspectrice a appelé les psychologues du secteur dès le début. Je lui ai fait part de mon intention de rédiger un écrit pour les parents. Elle m'a demandé de le faire avec mes autres collègues psychologues et de le lui soumettre. Elle l'a envoyé ensuite à tous les parents de la circonscription. J'ai rédigé cet écrit en m'appuyant sur les recommandations aux parents et enseignants de Claire Leconte. J'avais trouvé intéressant d'aborder ce confinement par l'organisation de la journée en tenant compte du rythme biologique de l'enfant.

L'IEN a tenu également, sur demande du DASEN, à poursuivre le travail sur les demandes de maintiens et sauts de classe. Ce travail a été réalisé par mails ou par téléphone avec le conseiller pédagogique, les enseignants et le maître E intervenant sur un groupe scolaire prioritaire.

Le télétravail est épuisant car nous n'étions ni préparés ni organisés. Même quand il n'y a pas d'appel, il faut être présent, dans une position d'attente et de tension. La coupure des vacances scolaires a été un soulagement dans le confinement. Maintenant, l'étape du déconfinement est à penser et à préparer. Nous sommes dans l'attente des prérogatives ministérielles.



ENGAGEMENT ET PRAGMATISME

Pascale – IEN maternelle

Les écoles seront fermées à partir de lundi. La nouvelle est tombée comme une pierre. Le discours du président de la République est sans appel. Nous sommes le jeudi 12 mars 2020. La veille j'étais en réunion à Paris. Appel de ma collaboratrice et conseillère pédagogique maternelle. Le ministre, après « l'école de la confiance », invente « la nation apprenante » avec une continuité pédagogique à distance.

Attendre un peu de voir. La précipitation n'est pas bonne conseillère. Mais rester vigilant. Nous apporterons notre appui en fonction de la réalité, des besoins observés et des remontées du terrain. La réalité nous renvoie rapidement l'engagement, l'excellence mais aussi les excès, le désarroi des équipes. Enseignants et directeurs cherchent leurs repères, que le confinement désintègre. Les questions fusent, auxquelles personne n'est en mesure d'apporter des réponses. Le confinement oblige à se satisfaire de l'instant, à ne rien projeter. Il s'agit pour tous de faire au mieux, quelque chose qu'ils n'ont jamais fait, et qui s'apprend en faisant. Les équipes de circonscription sont à l'écoute, en recherche, pour venir en appui. Les inspecteurs rassemblent les directeurs en visioconférence. Les outils numériques institutionnels montrent alors leurs limites : inutilisables. Les outils du commerce plus conviviaux, heureusement s'avèrent fonctionnels.

Le premier pas de la continuité pédagogique est de maintenir le lien avec l'enfant et sa famille. Pas si simple. Les téléphones ne répondent pas tous. Les communications sont de mauvaise qualité. Certaines familles restent totalement injoignables. Ces familles si difficiles à apprivoiser d'ordinaire. On s'interroge : risque de décrochage scolaire en germe ? La recherche a montré l'importance de la vigilance de l'école dans la réduction du risque, et il n'est pas question d'en renvoyer la responsabilité aux seules familles. Les enseignants, opiniâtres, insistent, rappellent, rappellent encore. En temps ordinaire, ils partagent 6 heures de vie quotidienne avec leurs jeunes élèves, ils les connaissent bien, ils s'en soucient, les aiment aussi. La nation apprenante, serinée par le ministre Blanquer, agace. La distance entre l'exécutif et le terrain se révèle plus criante que d'ordinaire. Que représentent quelques semaines sans apprentissages scolaires à l'échelle d'une scolarité entière ? Le discours du ministre tourne à vide. Les conseils sont inopérants, les plates-formes désignées comme expertes de la continuité pédagogique, telle que « la classe à la maison » du CNED, s'avèrent inadaptées, sauf évidemment pour les familles ayant fait le choix de l'instruction à domicile. Les ressources institutionnelles sont particulièrement pauvres et inappropriées pour ce qui concerne l'école maternelle.

Alors les enseignants inventent, imaginent, s'adaptent. Comme ils peuvent, avec ce qu'ils savent, ce qu'ils connaissent des outils numériques. Là-aussi, ce sont les outils du commerce les plus adaptés. On part du principe que chaque famille, quasiment, possède au moins un Smartphone, pour proposer des rendez-vous visio, et des activités à distance. Cependant, la diversité des propositions émanant du terrain interroge. La volonté de bien faire conduit parfois à un zèle fébrile qui ne prend pas la mesure des capacités des parents à faire l'école et conduit à des demandes incompatibles avec la vie des familles. S'il est juste de penser qu'expérimenter pour la première fois l'enseignement à distance n'est pas simple pour les

enseignants, il faut entendre que pour les parents, qui ne sont pas des enseignants, l'école à la maison est un exercice autrement plus complexe.

Il y a urgence à aider le terrain, les enseignants comme les parents.

Rappeler aux enseignants la réalité du monde, les familles nombreuses, la fracture numérique, le monde de la famille qui n'est pas celui de l'école, les références des parents qui ne sont pas celles des enseignants. Modérer les demandes, les propositions. Lever la pression. Dans le même temps, rassurer les enseignants dans leur professionnalité, leur dire que oui, ils font leur travail, très correctement. Même s'il leur semble que le cœur de leur métier est mis de côté. Nous aidons, comme nous pouvons, les équipes des écoles maternelles, les conseillers pédagogiques des circonscriptions. Nous mettons en ligne des propositions clés en main, qui conjuguent jeu et entraînement, communication et langage. Juste quelques activités pour la semaine, faciles à mettre en œuvre par les parents, et qui ne les contraignent pas trop. Nous utilisons tous les canaux possibles pour diffuser l'information et les liens. Le relais de l'AGEEM s'avère de loin le plus efficace.

Du côté des inspecteurs, les questions fusent, les problèmes s'amassent, se multiplient. Veiller à la mise en place de la continuité pédagogique, rechercher avec les maires des organisations fonctionnelles pour accueillir enfants de soignants, puis de pompiers, de gendarmes, de postiers... S'adapter aux emplois du temps des parents. Pallier ici et là le manque d'enseignants volontaires, rassurer sur la difficulté de faire respecter les gestes barrières, entendre et gérer l'appréhension des enseignants, les craintes des ATSEMs... Le COVID-19 est partout. Les questionnements sont incessants et ne trouvent pas de réponses sauf à les inventer ensemble, éducation nationale et collectivités territoriales, dans des contextes contraints par une réalité locale à laquelle il n'y a pas d'autre choix que de s'adapter.

Et puis l'essoufflement qui s'installe. Le confinement crée insidieusement une forme de fatigue anxieuse, qui ralentit l'ardeur. Les enseignants, eux-mêmes parents, et contraints d'enseigner à leurs propres enfants prennent la mesure de l'exploit demandé aux familles. Contrainte par le réel, la continuité pédagogique commence tout doucement à trouver son rythme et sa mesure. 13 avril 2020. Le président Macron annonce la fin du confinement le 11 mai. A cette date les écoles ré-ouvriront leurs portes.

Sentiment mitigé de liberté retrouvée et d'anxiété. Le retour à l'école comporte des risques. Toutefois, tout sera mis en œuvre pour que le risque soit le plus faible possible. Dans ce cadre strict et contraint, pour la sécurité de tous, quelle sera la place de l'école maternelle ? Les enseignants sont inventifs, certes, mais ce qui leur est demandé là relève de l'impossible : l'école maternelle, première école, que le ministre Blanquer aime à appeler l'école de l'épanouissement et du langage ne peut se passer de proximité, de communication et de contact. Les gestes barrières, particulièrement pour les plus jeunes, ne peuvent y être respectés : comment demander à un enfant de 3, 4, 5 ans de se tenir à distance de ses pairs ? Comment empêcher un jeune enfant de bouger, de jouer avec l'autre, de le toucher ? Le faire éternuer dans son coude est inimaginable, voire ridicule. Il faudra bien le changer s'il se salit et le moucher si son nez coule. Ainsi, les enseignants sont mis face à ce dilemme : comment respecter le cadre sanitaire en respectant les besoins des jeunes enfants ? Comment faire au mieux sans être maltraitant ?

Que dire aussi du casse-tête des communes : désinfecter les locaux, les réaménager au mieux pour respecter le cadre sanitaire ? Comment faire quand les points d'eau sont en nombre

insuffisant ? Il y a vouloir, et pouvoir. On reprochera peut-être aux communes de ne pas avoir équipé correctement leurs écoles. Mais les choix en matière d'école se font dans un budget global, et le budget n'est pas extensible. D'ailleurs, la désinfection a un coût.

Cependant reprendre l'école, aussi complexe soit-il, reste indispensable. Pour tous ces enfants livrés à eux-mêmes pendant le confinement, pour ceux qui ont eu à subir la violence de leurs proches, pour ceux à qui l'école permet de manger, pour tous ces parents pour qui reprendre le travail est vital, ouvrir l'école est une obligation. Car c'est aussi cela l'école de la République, un service public d'accueil, gratuit. Il y a dans l'école une forme de service social. Et en ce sens, la reprise de l'école est une absolue nécessité.

Je termine ces lignes la veille du 11 mai. Depuis une semaine, ordres et contre-ordres se succèdent, témoignant de la fébrilité de l'exécutif face à cette situation inédite, qui, dans un contexte de crise sanitaire, sociale, économique et humaine met à mal les acteurs locaux engagés dans l'organisation complexe de la réouverture des écoles. La hiérarchie verticale de l'institution et les ordres descendants du ministère de l'éducation nationale ont montré leur inadaptation à la société d'aujourd'hui. Trop éloignées de la réalité du terrain, nombre d'injonctions se sont avérées inapplicables ou ont considérablement complexifié l'organisation fragile élaborée sur le terrain. Pourtant, à peu près partout, les écoles s'apprentent à ouvrir, les mairies à accueillir. Dans des conditions et selon des rythmes différents, mais l'accueil se fera. Les fonctionnaires, si souvent critiqués et moqués, ont le sens du service public.

Ces 60 jours de confinement et de travail à distance n'ont pas manqué de mettre en évidence des fragilités matérielles et humaines qui se sont avérées particulièrement sensibles dans cette période de crise. Sur un plan matériel, l'obsolescence des équipements numériques et l'inefficacité des logiciels mis à disposition par l'éducation nationale a provoqué blocages et ralentissements. Sur un plan sociologique, a émergé la réalité d'un monde scolaire imperméable à celui de ses usagers. La demande scolaire excessive faite aux parents, malheureusement relayée par le ministère, en est une illustration. Enfin, cette crise sans précédent n'a pas manqué de révéler au travers du prisme de l'école de la République, le reflet des inégalités sociales entre les communes. Bien que l'éducation soit nationale, les conditions d'accueil des enfants, le bâti, l'équipement, dépendent en totalité des choix et des moyens des collectivités.

Mais il y a eu aussi et c'est cela qu'il faudra garder, l'immense inventivité et l'engagement sans faille de tous les acteurs du terrain : la conjugaison des forces, en synergie, des élus municipaux, des directeurs d'école, des IEN pour définir ensemble les stratégies les plus adaptées. Et à l'interne, une solidarité, parce que nécessité fait loi, qui a induit l'ébauche d'une forme de hiérarchie horizontale, entre DASEN, IEN, conseillers pédagogiques, directeurs d'école et enseignants. Le sentiment profond que nous avons tous, en ce moment particulier dont nous ne connaissons pas l'issue, besoin des compétences, des idées, de l'ingéniosité des uns et des autres, dans un monde où l'on se parle, où les barrières invisibles des statuts s'effacent, au profit de l'efficacité et du pragmatisme. Peut-être là l'embryon d'une nouvelle forme scolaire.

TÉMOIGNAGE

Laurence – Psychologue EN EDA

L'inquiétude montait dans le quartier de G. début mars 2020. Les familles turques et kurdes ne mettaient plus leurs enfants à l'école... beaucoup d'enfants avec fièvre et états grippaux étaient absents.

Le mardi 10 mars je reçois une maman avec son fils fiévreux. Il ne pouvait plus parler, ni articuler.

Le jeudi 12 mars dans une école maternelle de 4 classes, où je me trouve pour des ESS, une vingtaine d'enfants sont absents pour fièvre. Les directeurs remontent les informations à l'Inspection. Des enseignants tombent malades.

Les ESS se tiennent avec un peu de tension, chacun essayant de garder ses distances, chacun jouant de son petit flacon de gel. Je me rappelle à la fin des ESS d'un échange en duel avec une enseignante, asthmatique. Elle avait peur pour sa santé. Je lui fais remarquer délicatement qu'à chaque prise de parole, elle met son stylo à la bouche et porte souvent ses mains à son visage. Elle en convient. Je me surprends moi-même. Je n'imaginais pas être obligée de tenir un jour ce discours à une enseignante !

Le vendredi 13 mars, juste avant le confinement, j'accompagne une élève à entrer à nouveau à l'école après des crises de panique ... sans savoir que le lundi 16 les écoles vont fermer. C'était une réconciliation avec l'école très furtive, suivie d'un grand vide.

L'idée du télétravail m'a tout de suite plu car c'était une période où beaucoup de mes comptes rendus étaient en attente. Une période où j'avais accumulé du retard à la fois auprès de la MDPH mais aussi des familles. Les enseignants savaient comment me contacter pour me signaler des situations familiales critiques ou en tension. Je prenais alors le relais. Je me remets donc à flot et progresse à mon rythme. Je contacte les familles pour lesquelles les entretiens de restitution n'ont pas eu lieu. Je contacte un enfant de soignants qui développe des angoisses de mort, des cauchemars, qui ne voulait s'adresser qu'à moi. Je mets en place un suivi téléphonique.

Je craignais que l'entretien téléphonique soit un frein car je ne pouvais pas voir toute la partie non verbale des échanges, les réactions, les émotions. Mais avec la distance instaurée les familles avaient moins de réticence à se livrer, certaines personnes se sentaient plus sûres, plus affirmées. Elles s'exprimaient depuis leur espace personnel, et dans leur représentation sans la connotation du rendez-vous pris au bureau de la psychologue. C'était riche d'enseignement. J'entrais un peu dans leur espace privé, la clinique y avait toute sa place. Je créais des liens pour des familles fragilisées. Certaines personnes étaient effondrées, voire au bord de l'explosion, les adultes comme les enfants. Des suivis téléphoniques ont donc été instaurés. Mon travail prenait tout son sens. Tous les suivis ont porté leurs fruits et ont eu une issue positive. J'ai été sollicitée aussi pour deux situations très délicates d'enfants avec autisme qui étaient en phase régressive. Ils présentaient de nouveau des crises d'automutilation qui avaient disparu mais revenaient pendant le confinement. Connaissant les enfants, j'ai pu entrer en contact avec eux, aider à la mise en place d'un déroulé de journée ritualisé, mais surtout remettre en route tout un réseau d'aides autour de ces familles et susciter des prises en charge à distance. Ainsi, le parent n'avait plus l'impression d'être seul face au handicap de son enfant devenu très bruyant pendant cette période inédite. Tous les professionnels alertés se sont remobilisés autour de ces

familles. Ce fut pareil pour une famille avec un enfant à gros trouble du comportement avec TDAH associé.

Le travail en réseau, indispensable, prenait toute sa valeur. Les liens se sont maintenus avec les centres de soins, la MDPH, le SAPAD, l'ITEP. Je n'avais plus à courir après le temps. Nous travaillions tous en réseau en télétravail et cela était efficace. Je retrouvais le sens de ma mission. En effet, ce n'était plus le cas ces derniers temps à cause des injonctions administratives, des bilans exigés pour les orientations, de la nécessité de chiffres qui appauvrit notre si beau métier.

Les semaines défilent avec des discours étatiques contradictoires et dissonants. Nous, les quatre psychologues EN EDA de la circonscription, devons imaginer un retour très particulier. Quelle place prendrions-nous dans tout ce chamboulement dans l'accueil des enfants à l'école ? Notre inspectrice nous demande une « fiche conseils » pour les enseignants qui vont sortir de confinement. Nous nous concertons. Nous rédigeons non pas une fiche conseils mais un document intitulé : « retour de confinement... des pistes ». Nous le soumettons à notre inspectrice qui valide et l'envoie dans les écoles à l'attention des enseignants. Nous nous sommes appuyées à la fois sur nos expériences et sur les écrits de Hélène Romano : *Dis c'est comment quand on est mort ?* Éditions de la Pensée sauvage *Accompagner l'enfant sur le chemin du chagrin*³, *Covid 19 et confinement, accompagner les enfants endeuillés dans un contexte de deuil empêché*⁴.

Nous avons des retours positifs des enseignants pour les pistes claires et rassurantes, en fonction des questionnements et remarques des élèves de retour du confinement. Nous proposons des groupes de parole et nous sommes attentives à :

- 1) Prendre le temps d'instaurer un rituel, propositions d'outils ludiques où l'enfant peut se dévoiler, projeter de son vécu, de ses ressentis
- 2) Prendre le temps de revenir sur les gestes barrières : des pistes ludiques.
- 3) Face aux questionnements des enfants, face au sujet de la mort, comment répondre ?
- 4) les enfants doivent sentir qu'ils sont autorisés à vivre et à être gais (nous ne connaissons pas encore le protocole sanitaire drastique). Dans tous les cas ils doivent se sentir à nouveau acteurs, doivent pouvoir faire des choix, prendre des décisions, alors qu'ils ont été empêchés, et impuissants pendant le confinement. Ils vont pouvoir exprimer ce qui leur paraît important ici et maintenant. Les rituels proposés doivent tendre vers l'après, et un processus d'espoir.
- 5) Attention si besoin aux reviviscences traumatiques, aux situations très critiques vécues, aux conceptions erronées (théorie du complot), symptômes explosifs, comportements oppositionnels ou de provocation nouveaux, mutisme nouveau... nous contacter pour ne pas que les enseignants se sentent seuls.

Nous précisons que ce ne sont que des suggestions qui pourront être utiles autant en mai, en juin, en septembre.

Une question me vient : comment reprendre le 11 mai tout en prenant soin de moi ?

Sur mon secteur (REP 7 écoles), ils ont pensé aux temps de classe mais aussi de récréation. Mais l'institution ne prend pas autant soin de son personnel pris dans des discours anxiogènes

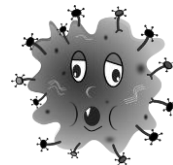
³ Journal des psychologues, n°273 janvier 2010

⁴ <https://www.helene-romano.fr/biographie/>

avec une communication tardive et incohérente. Des masques distribués au compte-goutte, le gel et le savon également et livrés le 13 pour une ouverture le 14 mai. Pour ma part quand je suis revenue à mon bureau, les sanitaires (communs avec un centre de loisirs) étaient sales, les poubelles pleines, les locaux du RASED ne sont pas identifiés comme des lieux à désinfecter. Il a fallu s'adapter, rester souple et ne pas céder aux peurs. L'institution ne se soucie pas de son personnel mais des élèves à accueillir.

J'ai pris le parti de rester dans un premier temps sur mon école de rattachement qui est un gros groupe scolaire en REP et de me rendre dans les classes (GS CP CE1 CM2) à la demande des enseignants puis en télétravail pour le reste. Certains avaient besoin de ma présence pour se sentir rassurés. Comme je suis mobile et peux être un vecteur de propagation, je fais très attention à respecter tous les gestes sanitaires. Les temps de parole se sont bien déroulés. Trois enfants ont été confrontés à la mort d'un proche, sur ce groupe scolaire. Des mots ont pu être posés à nouveau. Après les premières journées je proposais un temps de parole de fin de journée sur « le retour dans cette drôle d'école ». Enfin j'ai proposé des ateliers de 15 minutes que j'ai intitulés « et si l'on se faisait du bien ». Des moments d'étirements et d'automassages dynamisants qui lancent la journée. Une demande m'est arrivée sur un second groupe scolaire pour un groupe de 10 élèves.

Les enfants dès leur deuxième jour de rentrée ont pu malgré cette nouvelle école et le nouveau fonctionnement faire des propositions d'activités. Je me suis aperçue de leurs capacités d'adaptation énorme. Ils étaient effectivement acteurs face à moi. Ils faisaient des choix des propositions dans l'ici et maintenant chamboulés.



RESTER CONFINÉ COMMENCE À ME MONTER À LA TÊTE ...

Richard - PSY EN EDA, à la veille du déconfinement du 11 mai 2020

L'après ... On s'attend tous à être déconfiné. Certes, ce fait m'a attiré quelques réflexions... D'abord, je n'ai pas compris le fonctionnement d'un déconfinement par tranches d'âges. Place aux « jeunes » « plus jeunes » encore et « encore plus jeunes » ...

Ce qui veut donc dire que les premiers à être déconfinés, ce seront... les bébés ! Ouvrez les portes des maternités... mais qui va pousser les landaus ? Qui va rassurer ces chérubins pour traverser la rue ? Question stupide, y'a pas de voitures... Viendront ensuite les petits de maternelle... chic l'école est à eux... Ils vont retrouver les lieux, les jouets et ils vont s'en donner à cœur joie à jouer « à la maîtresse » ... Puis le primaire... on peut imaginer déjà là que les grands vont mettre aux pas les plus petits... Ambiance. Suivront le collège, le lycée, les universités et enfin les grands qui tenteront peu à peu de rétablir tout ça.

Bref, ça ne me paraît pas tout à fait prêt !

De plus ils devraient commencer à faire sortir par les régions de l'est et du nord... ils sont fous, il fait meilleur dans le sud, c'est le printemps, les températures montent... Dans cette logique, le déconfinement des adultes et des seniors devrait se faire au cas par cas. D'ailleurs ça a commencé ... j'ai reçu un questionnaire très précis sur mes antécédents... j'ai répondu très précisément, j'avais le temps de le faire. J'ai même pris un PV, car je n'avais pas signalé que j'avais fumé une cigarette (une Gauloise sans filtre, fait aggravant) pendant mon service militaire. Faites gaffe ils vérifient tout ! J'ai donc reçu le résultat par un email, qui me dit que tous les éléments personnels ont été pris en compte et que je serai déconfiné à « H plus 74 jours 4 heures 12 minutes et 20 secondes... » (J'apprends d'ailleurs que les 20 secondes c'est à cause de la cigarette du service militaire). Je vais recevoir sur mon smart phone un QR code qui va changer de couleur ; pour l'instant il est noir, il deviendra orange 24h avant puis vert à la date dite. Pour moi, ce sera donc le jour prévu à 4h 12 minutes et 20 secondes... il ne faut pas que je rate les 20 secondes sinon ce sera la deuxième peine de ma cigarette.

Mais qu'est-ce que je vais foutre en ouvrant mon portail (ah, il faudra que je pense à vérifier si ma voiture démarre) à 4h du matin... les bébés devraient dormir, y'aura les ados qui rentrent de bringue ! Ne serai-je pas en danger ? Je crois que je vais aller faire un tour dans la nuit (s'il ne pleut pas) et je vais enfin m'autoriser à dépasser le KM, et sans désobéir ! Et puis je vais vite rentrer chez moi dans mon lit douillet parce que je n'aurai pas fini la nuit ... (je m'étais habitué à faire des nuits de 12h). J'aurai d'ailleurs le sentiment du devoir accompli, j'aurai fait mon déconfinement. Encore mieux, après mon déconfinement, le fameux QR code (que je ne dois pas quitter des yeux) changera de couleur en fonction des gens que je rencontre ou si je ne respecte pas les distances... Si mon « Q » est rouge (ça me rappellera les fessées de mon enfance, faudra que j'en parle à mon psy) c'est que je suis fautif, trop près des autres ? Est-ce qu'on pourrait mieux moduler les couleurs ? Les smartphones en ont 16 millions, on pourrait nous aider à régler nos actions avec des vermillons, des carmins, des mauves, des grenats...idem pour les oranges, les verts... On pourrait donc dire que le déconfinement se fera dans une explosion de couleurs, prémices du renouveau. À bientôt !